

# LE PARCOURS LITTÉRAIRE

POUR METTRE L'ŒUVRE EN PERSPECTIVE

## **La comédie sociale**

(1<sup>re</sup> générale)

### **I. Le divorce de l'être et du paraître**

**1. Le masque de l'hypocrisie : paraître pour mieux se cacher**

294 Molière, *Dom Juan* (1665)

**2. Se confondre avec son apparence : quand l'habit fait l'être**

296 Montesquieu, *Lettres persanes* (1721)

### **II. Le paraître, destructeur de l'être**

**1. Imiter pour survivre**

298 Denis Diderot, *Le Neveu de Rameau* (1762-1777)

**2. Quand imiter devient une seconde nature**

300 Alfred de Musset, *Lorenzaccio* (1834)

### **III. Percer les apparences : dévoiler les coulisses**

**1. Le bal des ambitions cachées**

302 Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678)

**2. Le manuel de l'arrivisme ou comment tromper son monde**

304 Honoré de Balzac, *Les Illusions perdues* (1839)

**3. Les coulisses du pouvoir**

305 Jean Anouilh, *Antigone* (1944)

### **IV. Le spectacle ridicule d'une certaine vie mondaine**

**1. La comédie des ridicules**

307 Marcel Proust, *Un amour de Swann* (1913)

**2. Une vie sociale aux apparences agréables mais sans intérêt**

309 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949)

## LE PARCOURS LITTÉRAIRE

POUR METTRE L'ŒUVRE EN PERSPECTIVE

### **Peindre les hommes, examiner la nature humaine** (1<sup>re</sup> technologique)

#### **I. Une nature humaine universelle ?**

- 315 Montaigne, *Essais* (1580-1582)  
316 Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (1765-1770)

#### **II. Une nature corrompue ?**

- 318 Blaise Pascal, *Pensées* (1670)  
320 Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* (1772)

#### **III. Une nature perfectible ?**

- 323 Primo Levi, *Si c'est un homme* (1947)  
324 Voltaire, *L'Ingénu* (1767)

## LE DOSSIER

POUR APPROFONDIR SA LECTURE ET S'ENTRAÎNER POUR LE BAC

### **Fiches de lecture**

- 328 FICHE 1 • Guide de lecture des chapitres V à X  
341 FICHE 2 • Guide de lecture pour le chapitre XI « De l'homme »  
344 FICHE 3 • Le genre et les procédés d'écriture  
350 FICHE 4 • La comédie sociale (chapitres V à X)  
356 FICHE 5 • Peindre les hommes, examiner la nature humaine  
(chapitre XI)  
362 FICHE 6 • *Les Caractères* en 12 citations

## Prolongements artistiques et culturels

### **La comédie sociale à travers les arts**

- 365 **IMAGE 1** • Jean-Léon Gérôme, *Louis XIV et Molière* (1863)
- 366 **IMAGE 2** • Patrice Leconte, *Ridicule* (1996)
- 367 **IMAGE 3** • James Ensor, *Autoportrait avec des masques* (1899)
- 368 **IMAGE 4** • Christophe Honoré, *Le Côté de Guermantes* (2020)

## Sujets de BAC

### L'épreuve écrite

- 369 **SUJET DE DISSERTATION** : La comédie sociale ou comment se mettre en scène
- 371 **SUJET DE COMMENTAIRE** : Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre 30
- 373 **SUJET DE CONTRACTION** : Marc Dugain et Christophe Labbé, *L'Homme nu. La dictature invisible du numérique*
- 377 **SUJET D'ESSAI** : Le progrès contribue-t-il à l'amélioration de l'homme ?

### L'épreuve orale

- 378 **SUJET D'ORAL** : *Les Caractères* (V, 7)

## Méthodes du BAC

- 382 Réussir la dissertation
- 384 Réussir le commentaire
- 386 Réussir la contraction de texte
- 388 Réussir l'essai
- 390 Réussir l'épreuve orale

# L'AUTEUR

Qui est l'auteur ?



## JEAN DE LA BRUYÈRE (1645-1696)

### ► Un bourgeois modeste et discret

- La Bruyère naît à Paris en 1645 dans une famille aisée. Après ses études secondaires, il passe sa licence de droit, qu'il obtient en 1665.
- Devenu avocat, il ne se montre guère passionné par son métier. L'a-t-il seulement exercé ? Vivant de nombreuses années chez sa mère puis chez son frère, il mène une existence paisible, lisant beaucoup et cultivant ses amitiés. À la mort de son père, sa part d'héritage lui permet d'acheter la charge de trésorier des finances à Caen. C'est un emploi modeste, mais qui lui procure des revenus réguliers. Il n'en continue pas moins d'habiter Paris.

### ► Au service de la famille des Condé

- En 1684, La Bruyère devient précepteur du duc de Bourbon, le petit-fils du Grand Condé, prince de sang royal. Désormais il vit chez les Condé à Paris, à Versailles ou dans leur château de Chantilly.
- Quand son préceptorat s'achève en 1686, il devient bibliothécaire et secrétaire officieux de la famille, fonctions qui lui assurent de quoi vivre et lui laissent le large loisir de lire et d'écrire.

### ► Un académicien partisan des Anciens

- Malgré le succès des *Caractères*, son élection à l'Académie en 1693 est houleuse. Dans la querelle qui bat alors son plein entre les Anciens, partisans d'une conception de la littérature héritée de l'Antiquité, et les Modernes, qui aspirent à plus de liberté et de nouveauté, La Bruyère prend violemment partie pour les Anciens (aux côtés de Racine, de Boileau ou de La Fontaine).
- La Bruyère meurt subitement le 11 mai 1696 dans l'hôtel des Condé, victime d'une hémorragie cérébrale.

1688

## Les Caractères connaissent depuis leur parution un succès constant

### ► Un accueil favorable

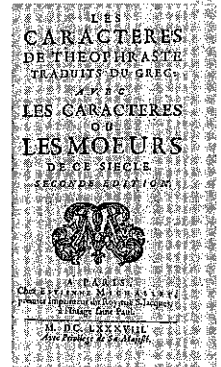
- La première édition des *Caractères*, en 1688, est si vite épuisée qu'il faut en sortir une deuxième, puis une troisième. Dès lors les éditions se succèdent à un rythme rapproché : la neuvième paraît en 1696, quelques jours après la mort de La Bruyère
- *Les Caractères* sont depuis unanimement admirés, tantôt pour l'acuité de leur peinture, tantôt pour la variété et la précision de leur écriture, considérée comme l'une des plus classiques qui soient.

### ► Un texte en perpétuel devenir

- La Bruyère est l'auteur d'un seul livre, dont il n'a cessé de corriger, d'augmenter et d'enrichir le texte. En 1688, *Les Caractères* comportaient 420 « remarques » – terme que La Bruyère utilise pour désigner ses portraits, maximes et fragments. En 1696, ils en comptent 1120.
- L'œuvre a presque triplé de volume : soit par augmentation de « remarques » déjà existantes, soit par introduction de nouvelles « remarques ».

### ► L'œuvre d'un « moraliste »

- La Bruyère est souvent classé parmi les écrivains moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle. N'en concluons surtout pas que ses *Caractères* délivrent des leçons de morale !
- « Moraliste » provient du latin *mores*, qui désigne les mœurs. Le moraliste est celui qui observe le fonctionnement de la société et décrit le comportement des hommes. Son domaine est celui de la littérature d'idées qui, avec La Bruyère, revient au premier plan après une éclipse de plusieurs décennies. Il dresse un tableau juste, précis, amusé et féroce de son époque.



Frontispice de la 2<sup>e</sup> édition

# LE CONTEXTE

## Quel est le contexte historique ?

### Sur le plan politique

#### ► De la Régence (1643-1651), au ministériat de Mazarin (1643-1661)

- Quand Louis XIII meurt en 1643, son fils, le futur Louis XIV, n'a que cinq ans. Sa mère, Anne d'Autriche (1601-1666), devient la régente du royaume. Elle s'appuie pour gouverner sur le cardinal Mazarin (1602-1661). Cupide, mais d'une intelligence supérieure et doté d'un sens aigu de l'État, il défend la monarchie et le jeune roi.
- La régence d'Anne d'Autriche ouvre une période d'instabilité politique. De 1648 à 1653, la Fronde – une guerre civile – oppose les parlementaires puis des Princes, dont le Grand Condé, et des nobles au pouvoir central. Elle s'achève par la défaite des frondeurs et la victoire de l'autorité monarchique.

#### ► Les deux faces du règne de Louis XIV (1661-1715)

- C'est à la mort de Mazarin, en 1661, que débute le règne personnel de Louis XIV. Celui-ci gouverne directement. S'il a des ministres (Colbert, Louvois), il n'a pas de premier ministre. C'est le triomphe de la monarchie absolue.

#### La révocation de l'édit de Nantes

Par l'édit de Nantes du 13 avril 1598, Henri IV met fin à trente années de guerres de religion, en accordant aux protestants la liberté de culte. Par l'édit de Fontainebleau du 18 octobre 1685, Louis XIV annule cet édit, relançant ainsi les persécutions contre les protestants.

- La première partie du règne (jusque vers 1685) est éclatante et glorieuse. La paix de Nimègue qui met fin, en 1672, à la guerre de Hollande porte la puissance française à son apogée.

#### Les dates clés

<b>1645</b> NAISSANCE DE LA BRUYÈRE	<b>1651</b> Fin de la régence d'Anne d'Autriche	<b>1648-1653</b> Mort de Mazarin, début du règne personnel de Louis XIV	<b>1672-1678</b> Guerre de Hollande
---	---	---	---

- La seconde partie du règne est **désenchantée et désastreuse**. Quand, en 1682, le roi quitte Paris et le Louvre, résidence officielle des rois de France, pour s'installer à Versailles, ses sujets y voient une forme d'abandon.
- En 1685, la **révocation de l'Édit de Nantes** accroît les tensions religieuses. À compter de 1686, l'Europe se coalise contre Louis XIV et ses ambitions territoriales : c'est la désastreuse guerre de la Ligue d'Augsbourg (1686-1697).

## Sur le plan économique et social

### ► Une société hiérarchisée et inégalitaire

• Sous Louis XIV, la France compte environ vingt millions d'habitants. C'est une **société très hiérarchisée**, divisée en trois « ordres » : le clergé, la noblesse et le Tiers État, sur qui pèse l'essentiel de l'activité et des impôts. Pour la plupart des individus, qui sont des sujets et non des citoyens, l'avenir est dicté, par leur naissance, aristocratique ou populaire.

### ► Le développement de l'industrie et du commerce maritime

• L'économie du pays reste **majoritairement une économie agricole**. Un secteur industriel ne s'en développe pas moins, notamment sous l'influence de Colbert (1619-1683). Des facilités fiscales favorisent la **création de manufactures**.

• Le **commerce maritime connaît un essor sans précédent** : vers les Indes, la Méditerranée orientale (le Levant), et vers la Baltique. La construction navale s'en trouve stimulée. Le tonnage de la flotte marchande double en vingt ans. Parallèlement, de grands axes de circulation, fluviaux et terrestres, sont créés ou améliorés.

### ► Une crise économique et sociale

• Le pays connaît toutefois une **crise financière quasi permanente**, due aux déficits budgétaires, au poids toujours plus lourd de l'impôt, au coût des guerres et à une réglementation paralysante. Des famines éclatent dans le pays.

**1682**

Installation du roi  
et de sa cour à Versailles

**1685**

Révocation  
de l'Édit de Nantes

**1686**

Début de la guerre  
de la Ligue d'Augsbourg

**1696**

MORT  
DE LA BRUYÈRE

# LE CONTEXTE

## Quel est le contexte culturel et artistique ?

### L'épanouissement du classicisme (1660-1685)

#### ► Un contexte favorable aux arts

- Dans la première moitié de son règne, Louis XIV mène une politique culturelle très active en faveur des artistes. Ce **mécénat royal** bénéficie aussi bien aux personnes sous forme de « gratifications » (de subventions) qu'aux institutions officielles.
- Un public homogène, formé de ce qu'on appelle alors **la Cour et la Ville** (la haute bourgeoisie, essentiellement parisienne), se montre curieux de toutes les créations artistiques et avide de savoir.

#### Les académies

Sous Louis XIV sont créées: en 1663, l'Académie des inscriptions et belles lettres; en 1666, l'Académie des sciences; en 1672, l'Académie royale de musique. Fondée en 1635, l'Académie française voit son prestige renforcé.

- Un même idéal mondain l'anime: celui de « l'honnêteté ». Est « honnête » homme ou femme, celui ou celle qui sait briller et plaire en société. On s'intéresse à tout, sans verser dans l'érudition. On fuit la démesure, les excès, l'étalage de soi. On privilégie la précision et les nuances.

#### ► Une exceptionnelle floraison d'œuvres et de talents

- Le **théâtre** connaît un véritable âge d'or: avec Pierre Corneille (1606-1684) et Racine (1639-1699) pour la tragédie ; avec Molière (1622-1673) pour la comédie.
- La Fontaine (1621-1695) réhabilite le genre de la **fable**, qui est moins que jamais un genre enfantin. Madame de La Fayette (1637-1693) renouvelle le genre du roman avec *La Princesse de Clèves* (1678). La Bruyère (1645-1696) s'adonne à l'**observation sociologique** avec ses *Caractères*.

#### Les œuvres clés

<b>1645</b> NAISSANCE DE LA BRUYÈRE	<b>1664</b> Molière <i>Tartuffe</i>	<b>1666-1668</b> Boileau <i>Satires</i>	<b>1667</b> Racine <i>Andromaque</i>	<b>1668-1693</b> La Fontaine <i>Fables</i>
---	---	---	--	--



• Avec l'opéra, un genre nouveau naît, fruit de la collaboration de Quinault (1635-1688) et du compositeur Lully (1632-1687). En **peinture**, les principaux maîtres sont Nicolas Poussin (1594-1665), Claude le Lorrain (1600-1682) et Charles Lebrun (1619-1690).

## La Querelle des Anciens et des Modernes (1676-1715)

### ► Son enjeu

• Le classicisme prône l'imitation des Anciens, c'est-à-dire des Grecs et des Latins, dont les œuvres sont considérées comme des modèles insurpassables. Leurs successeurs ne peuvent donc que les imiter et, au mieux, les égaler. C'est cette supériorité des Anciens qui est progressivement remise en cause par les Modernes.

### ► Les camps en présence

• Parmi les partisans des Anciens figurent notamment Racine, La Fontaine, La Bruyère et Boileau, qui apparaît comme leur chef de file.  
 • Parmi les Modernes : Fontenelle, Thomas Corneille et Charles Perrault (l'auteur des *Contes* qui soutient qu'en tous domaines (littéraire, architectural, scientifique...), son époque a surpassé les œuvres et créations de l'Antiquité.

### ► L'issue de la « Querelle »

• Après de nombreux débats et de violentes polémiques, la « Querelle » se clôt sur un accord diplomatique consistant à dire que chaque artiste a été « moderne » en son temps. C'est implicitement admettre le **déclin du classicisme** : la voie est libre pour de nouvelles conceptions artistiques, lesquelles s'épanouiront au XVIII<sup>e</sup> siècle.

1670

Pascal  
Pensées

1677

Racine  
Phèdre

1678

Mme de La Fayette  
La Princesse de Clèves

1688-1696

La Bruyère  
Les Caractères

1696

MORT  
DE LA BRUYÈRE

# Pourquoi vous allez

## AIMER LES CARACTÈRES

### ► *Parce qu'ils nous invitent à* **DÉPASSER les APPARENCES**

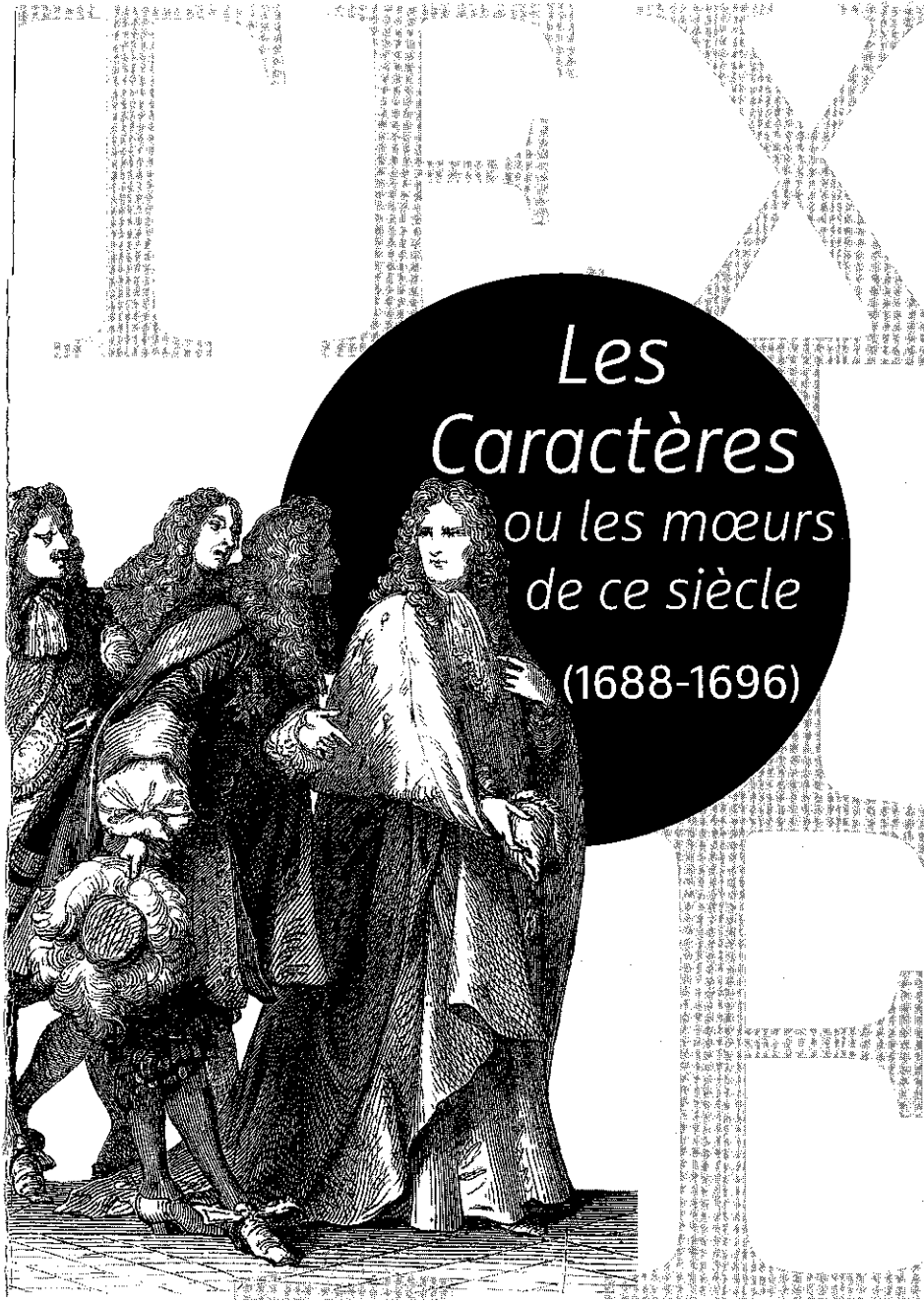
Le XVII<sup>e</sup> siècle est traditionnellement appelé le « Grand Siècle ». L'image en est souvent somptueuse. Ce décor dissimule toutefois des coulisses moins séduisantes. *Les Caractères* dévoilent l'envers de ce Grand Siècle. Ils décrivent une comédie sociale où le paraître n'est jamais la réalité, où l'opinion l'emporte sur toute autre considération. Quel est le vrai fonctionnement d'une société ? Quels mobiles expliquent le comportement des hommes ? Autant de questions qui conservent de nos jours leur actualité.

### ► *Parce qu'ils laissent une* **GRANDE LIBERTÉ de LECTURE**

*Les Caractères* se composent de fragments indépendants les uns des autres. Nous pouvons donc les lire selon notre bon plaisir, nous arrêter sur un portrait ou une maxime et passer plus vite sur d'autres. Ils nous offrent une totale liberté de choix et de lecture. Chaque fragment possède en outre sa propre tonalité : ici comique, là grave, ailleurs féroce ou bienveillante. Nous sourions, nous nous indignons, nous apprécions, nous réfléchissons sur telle affirmation. A aucun moment nous ne nous ennuyons.

### ► *Parce qu'ils nous donnent* **une LEÇON de STYLE**

*Les Caractères* sont enfin l'un des exemples les plus parfaits d'écriture classique. Choix du mot juste, précision de l'adjectif, rythme de la phrase, sens de la formule : lire *Les Caractères*, c'est apprendre à écrire. « Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun » (V, 1) : comment dire mieux en si peu de mots ? Plaisir de la lecture et leçon de style : le bénéfice est double.



Les  
Caractères  
ou les mœurs  
de ce siècle  
(1688-1696)

*Admonere volumus, non mordere;  
prodesse, non laedere; consulere moribus hominum, non officere\*.*

Érasme

\* « J'ai voulu mettre en garde, et non mordre ; être utile, et non blesser ; améliorer les mœurs des hommes, et non leur nuire ». Citation latine d'Érasme (1467-1536), humaniste hollandais, moraliste, écrivain, qui eut une influence considérable sur l'humanisme en France.

(I) Je rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage: il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec  
5 loisir<sup>1</sup> ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, et s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger.  
(IV) C'est l'unique fin<sup>2</sup> que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi  
10 se lasser de leur reprocher: ils seraient peut-être pires, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques; c'est ce qui fait que l'on prêche<sup>3</sup> et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauraient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis; mais ils devraient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avaient cherché par leurs  
15 discours ou par leurs écrits que des éloges; outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation<sup>4</sup> de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins  
20 s'en repentir, si cela sert à insinuer<sup>5</sup> et à faire recevoir les vérités

---

1. Avec loisir: à loisir, en prenant son temps.

2. C'est l'unique fin: c'est l'unique but.

3. On prêche: on prononce un sermon à l'église.

4. La réformation: la réforme.

5. Insinuer: faire entrer (sans nuance péjorative).

qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit<sup>1</sup>, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple<sup>2</sup>, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner, et l'auteur les doit proscrire: voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris; (VIII) car bien que je les tire souvent de la cour de France et des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible<sup>3</sup> des réflexions qui les composent. (IV) Après cette précaution si nécessaire, et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin<sup>4</sup>, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisants et les lecteurs mal intentionnés: (V) il faut savoir lire, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu; et

1. Pour délasser l'esprit: pour détendre l'esprit, pour se délasser.

2. Accommodées au simple peuple: accessibles à tous.

3. Dans une certaine suite insensible: dans une discrète progression logique.

4. Chagrin: grief, reproche.

si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le  
vouloir faire: sans ces conditions, qu'un auteur exact<sup>1</sup> et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique  
50 récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer  
d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité  
de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai  
balancé<sup>2</sup> dès l'année M. DC. LXXXX<sup>3</sup>, et avant la cinquième  
édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de  
55 rondeur<sup>4</sup> et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et  
la crainte de faire dire à quelques-uns: « Ne finiront-ils point,  
ces *Caractères*, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet  
écrivain? » Des gens sages me disaient d'une part: « La matière  
est solide, utile, agréable, inépuisable; vivez longtemps, et  
60 traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez: que pour-  
riez-vous faire de mieux? il n'y a point d'année que les folies  
des hommes ne puissent vous fournir un volume. » D'autres,  
avec beaucoup de raison, me faisaient redouter les caprices de  
la multitude et la légèreté du public, de qui j'ai néanmoins de  
65 si grands sujets d'être content, et ne manquaient pas de me  
suggérer que personne presque depuis trente années ne lisant  
plus que pour lire<sup>5</sup>, il fallait aux hommes, pour les amuser, de  
nouveaux chapitres et un nouveau titre; que cette indolence  
avait rempli les boutiques et peuplé le monde, depuis tout ce  
70 temps, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de  
nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires

---

1. Un auteur exact: un auteur consciencieux.

2. J'ai balancé: j'ai hésité.

3. L'année M. DC. LXXXX: l'année 1690.

4. Plus de rondeur: plus de simplicité.

5. Ne lisant plus que pour lire: lisant sans chercher à polémiquer ou à s'améliorer.

aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation, et lus de même, seulement par leur nouveauté; et que si je ne savais qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvais  
 75 faire était de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés, et je gardai un tempérament<sup>1</sup> qui les rapprochait: je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avaient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage; mais afin que le public ne fût point  
 80 obligé de parcourir ce qui était ancien pour passer à ce qu'il y avait de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avait seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque particulière; je crus aussi qu'il ne serait pas inutile de lui distinguer la première  
 85 augmentation par une autre plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes *Caractères*, et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudrait faire; et comme il pouvait craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutais à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre.  
 90 (VI) Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences qui se voient par apostille<sup>2</sup>, j'ai moins pensé à lui  
 95 faire lire rien de nouveau qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini et plus régulier, à la postérité. (I) Ce ne sont point au reste des maximes que j'aie voulu écrire: elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai

1. Je gardai un tempérament: je gardai un moyen terme.

2. Apostille: marque placée en marge d'un texte.



ni assez d'autorité ni assez de génie<sup>1</sup> pour faire le législateur ; je  
100 sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui  
veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises.  
Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont  
plus étendues : on pense les choses d'une manière différente,  
et on les explique par un tour aussi tout différent, par une  
105 sentence<sup>2</sup>, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque  
autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par  
un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une  
peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes  
réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus :  
110 je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas  
quelquefois bien remarqué<sup>3</sup>, pourvu que l'on remarque mieux<sup>4</sup>.

---

1. Génie : talent.

2. Une sentence : un aphorisme, une pensée exprimée d'une manière ferme et concise.

3. Remarqué : observé.

4. Pourvu que l'on remarque mieux : sous-entendu, mieux que moi.

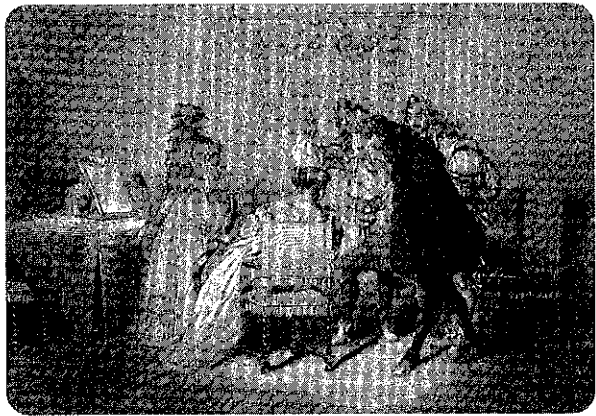
Les remarques de chaque chapitre sont numérotées en chiffres arabes, selon un ordre croissant : 1, 2, 3, 4...

Certaines remarques possèdent, à côté de ce chiffre arabe, un chiffre romain entre parenthèses. Il indique l'édition dans laquelle la remarque est apparue : 2 (III) indique qu'il s'agit d'une remarque apparue dans la troisième édition de 1688.

Quand, à l'intérieur d'une remarque, un paragraphe est précédé d'un chiffre romain (IV) ou (VI), le paragraphe en question a été ajouté dans la quatrième (IV) ou dans la sixième édition (VI).

## Chapitre V

### De la société et de la conversation



1 (I) Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

2 (I) C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient<sup>1</sup> ou s'il ennuie ; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

5 3 (I) L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage ; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

---

1. S'il convient : s'il plaît.

## LES CARACTÈRES

---

10 4 (I) Il y a beaucoup d'esprits obscènes<sup>1</sup>, encore plus de méditants ou de satiriques, peu de délicats. Pour badiner<sup>2</sup> avec grâce, et rencontrer heureusement<sup>3</sup> sur les plus petits sujets, il faut trop<sup>4</sup> de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité<sup>5</sup> : c'est créer que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien.

15 5 (IV) Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens<sup>6</sup> ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce<sup>7</sup> que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent, ou sur l'intérêt des princes<sup>8</sup>, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes ; il faut laisser *Aronce* parler proverbe, et *Mélinde*<sup>9</sup> parler de soi, de ses vapeurs, 25 de ses migraines et de ses insomnies.

6 (IV) L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de

---

1. Obscènes : grossiers.

2. Pour badiner : pour plaisanter avec légèreté.

3. Rencontrer heureusement : faire d'heureuses trouvailles.

4. Trop : beaucoup trop.

5. Trop de fécondité : beaucoup trop d'inventivité.

6. Dans les entretiens : dans les conversations.

7. Dans le commerce : dans les relations sociales, mondaines.

8. L'intérêt des princes : les affaires des princes.

9. *Aronce*, *Mélinde* : noms fictifs.

30 certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur  
bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers  
inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne  
suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre  
génie<sup>1</sup>, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller,  
35 tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et  
qui devient enfin leur idiome<sup>2</sup> naturel; ils accompagnent un  
langage si extravagant d'un geste affecté<sup>3</sup> et d'une prononciation  
qui est contrefaite<sup>4</sup>. Tous sont contents d'eux-mêmes et de  
l'agrément de leur esprit<sup>5</sup>, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient  
40 entièrement dénués; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont;  
et, ce qui est pire, on en souffre.

7 (V) Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas<sup>6</sup>; vous  
plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine  
enfin: vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-  
45 vous: « Il fait froid »? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou  
qu'il neige; dites: « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon  
visage<sup>7</sup>, et vous désirez de m'en féliciter; dites: « Je vous trouve  
bon visage. » – Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien  
clair; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? – Qu'im-  
50 porte, *Acis*? Est-ce un si grand mal d'être entendu<sup>8</sup> quand on

1. Leur bizarre génie: leur étrange tournure d'esprit.

2. Leur idiome: leur langue personnelle, particulière.

3. Affecté: qui manque de naturel.

4. Contrefaite: inadéquate.

5. L'agrément de leur esprit: l'attrait, le charme de leur esprit.

6. Je n'y suis pas: je ne comprends pas.

7. Bon visage: bonne mine.

8. Être entendu: être compris.

55 parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous  
manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de *phœbus*<sup>1</sup> ;  
vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonne-  
ment : une chose vous manque, c'est l'esprit<sup>2</sup>. Ce n'est pas tout :  
60 il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus  
que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de  
vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signi-  
fient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette  
chambre ; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille :  
60 « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre  
rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont  
ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-  
t-on que vous en avez. »

8 (IV) Qui peut se promettre d'éviter dans la société des  
65 hommes<sup>3</sup> la rencontre de certains esprits vains, légers, fami-  
liers, délibérés<sup>4</sup>, qui sont toujours dans une compagnie ceux  
qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend  
de l'antichambre ; on entre impunément<sup>5</sup> et sans crainte de les  
interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention  
70 pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang<sup>6</sup> ou  
le mérite des personnes qui composent le cercle ; ils font taire  
celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur

---

1. Les diseurs de *phœbus* : ceux qui parlent de manière très recherchée et qui en deviennent ridicules.

2. L'esprit : l'intelligence.

3. La société des hommes : les relations sociales, mondaines.

4. Délibérés : contents d'eux, toujours à l'aise.

5. Impunément : sans risque.

6. Le rang : la position sociale.

façon, qui est la meilleure : ils la tiennent de *Zamet*, de *Ruccelay*,  
 ou de *Conchini*<sup>1</sup>, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont  
 75 jamais parlé, et qu'ils traiteraient de *Monseigneur* s'ils leur  
 parlaient ; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus  
 qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que  
 personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient  
 instruits ; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'his-  
 80 toire qu'ils racontent, et pour détourner les applications<sup>2</sup> ; vous  
 les priez, vous les pressez inutilement<sup>3</sup> : il y a des choses qu'ils  
 ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur  
 parole est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère,  
 outre que vous leur demandez l'impossible, car sur ce que vous  
 85 voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes<sup>4</sup>.

9 (VIII) *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ;  
 c'est un homme universel<sup>5</sup>, et il se donne pour tel : il aime  
 mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque  
 chose. On parle à la table d'un grand<sup>6</sup> d'une cour du Nord : il  
 90 prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en  
 savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en  
 était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des  
 femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des


 Clés 1  
 p. 28

1. *Zamet* : financier italien établi en France, mort en 1614 ; *Ruccelay* : prêtre d'origine italienne, mort en 1622 ; *Conchini* : favori de la reine Marie de Médicis, encore appelé le maréchal d'Ancre, assassiné en 1617.

2. Pour détourner les applications : pour éviter de reconnaître les gens dont il est question.

3. Vous les pressez inutilement : vous les incitez vivement et en vain.

4. Ils ignorent le fait et les personnes : ils ignorent de quoi et de qui il est question.

5. Un homme universel : un homme qui sait tout.

6. Un grand : un prince.

95 historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en  
 rit le premier jusqu'à éclater<sup>1</sup>. Quelqu'un se hasarde de le  
 contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui  
 ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au  
 contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne  
 raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de *Sethon*,  
 100 ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis  
 quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort  
 interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il repre-  
 nait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait  
 commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à  
 105 qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »



10 (IV) Il y a un parti à prendre dans les entretiens<sup>2</sup> entre  
 une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit

1. Jusqu'à éclater : jusqu'à éclater d'un rire retentissant.

2. Dans les entretiens : dans les conversations.



abstrait, qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottises réponses, et une attention importune<sup>1</sup> qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

11 (IV) Être infatué de soi<sup>2</sup>, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident<sup>3</sup> qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu. Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essayer ! combien de ces mots aventuriers<sup>4</sup> qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps ; il tombe ensuite en des parenthèses, qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez. Que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle<sup>5</sup>, et faire oublier la narration ?

1. Une attention importune : une attention déplacée, qui ne convient pas au sujet évoqué.

2. Être infatué de soi : être prétentieux, avoir une haute idée de soi.

3. Accident : mésaventure.

4. Mots aventuriers : mots hasardeux.

5. Pour déranger le cercle : pour distraire l'assemblée.

## Des clés pour la lecture linéaire

### 1 Arrias, ou les mésaventures d'un vantard «De la société et de la conversation», V, 9 (p. 25-26)

**POUR INTRODUIRE** • Arrias est un « monsieur je sais tout », qui n'hésite pas à contredire ceux qui sont mieux informés que lui. Sa vantardise peut toutefois le mettre en difficulté quand il est pris en flagrant délit de mensonge.

#### Le texte étape par étape

#### I. Peinture d'un caractère (l. 86-90)

- ① Comment, dès les premiers mots, se manifeste la vantardise d'Arrias (l. 86) ?

Appuyez-vous sur le pronom indéfini.

- ② « Il veut le persuader ainsi » (l. 86) : comment ce segment de phrase dément-il l'affirmation précédente ?

Demandez-vous ce que représente le pronom personnel « le ».

- ③ « C'est un homme universel, et il se donne pour tel » (l. 28) : dans quelle mesure s'agit-il d'une forme de répétition ?

À quel mot de la proposition précédente l'adjectif « universel » fait-il écho ?

- ④ Comment la fin de la phrase constitue-t-elle une explication du comportement d'Arrias et une transition vers la suite (l. 88-90) ?

Demandez-vous ce qu'Arrias redoute par-dessus tout.

#### II. Un bavard impénitent et impoli (l. 90-104)

- ⑤ Quels détails trahissent le manque d'éducation d'Arrias (l. 90) ?

Vous devez en trouver quatre.

## Des clés pour la lecture linéaire 1

- 6 « Il s'oriente », « il discours », « il récite » (l. 91-93) : comment ces trois verbes marquent-ils une étape supplémentaire dans les mensonges d'Arrias (l. 92-93) ?

Donnez la définition de chacun de ces verbes.

- 7 Comment Arrias se comporte-t-il envers son contradicteur (son « interrupteur ») (l. 98-99) ?

Quel argument a priori incontestable avance-t-il ?

- 8 Qui démasque Arrias (l. 104) ?

Sur quel coup de théâtre s'achève le portrait d'Arrias ?

### III. Conclusion

- 9 Vantard et impoli, Arrias incarne le type même de l'importun, qui se mêle de tout. Il fait et dit tout ce qu'il ne faut pas faire et dire dans une conversation entre gens bien élevés.

#### La question de grammaire

- 10 Ligne 94. Dans « Il les trouve plaisantes » : quelle est la nature et la fonction de « plaisantes » ?

Demandez-vous quelle est la fonction du pronom personnel « les ».

#### Pour aller plus loin

- 11 LECTURE CURSIVE • Comparez le portrait d'Arrias avec les remarques 16 et 17, définissant « l'esprit de la conversation ». Déduisez-en la fonction des portraits.

Arrias incarne-t-il cet « esprit de la conversation » ?

12 (V) J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate<sup>1</sup> ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle.

135 Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités<sup>2</sup> et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait<sup>3</sup> sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé<sup>4</sup> toute l'assemblée. A-t-on

140 servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte<sup>5</sup>, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème*

145 qui donne le repas<sup>6</sup> ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table<sup>7</sup> ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense ; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités<sup>8</sup> qu'on

150 ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir<sup>9</sup> plus longtemps *Théodecte*, et ceux qui le souffrent.

1. Il éclate : il hurle.

2. Des vanités : des choses sans intérêt, creuses.

3. Chacun a son fait : chacun reçoit un paquet de critiques.

4. Désobligé : indisposé.

5. Il conte : il raconte.

6. Qui donne le repas : qui invite à sa table.

7. Il rappelle à soi toute l'autorité de la table : il se comporte comme le maître de maison.

8. Fatuités : prétentions.

9. Souffrir : supporter.

13 (VII) *Troïle* est utile à ceux qui ont trop de bien : il leur ôte l'embarras du superflu ; il leur sauve<sup>1</sup> la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de  
155 porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique<sup>2</sup>. Il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions ; bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite<sup>3</sup>. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je ? dont on prévient<sup>4</sup>, dont on devine les  
160 décisions. Il dit de cet esclave : « Il faut le punir », et on le fouette ; et de cet autre : « Il faut l'affranchir », et on l'affranchit. L'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire ; il peut lui déplaire : il est congédié. Le maître est heureux, si Troïle lui laisse sa femme et ses enfants. Si celui-ci est à table, et qu'il  
165 prononce<sup>5</sup> d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeaient sans réflexion, le trouvent friand, et ne s'en peuvent rassasier ; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide<sup>6</sup>, ceux qui commençaient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre :  
170 tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses

1. Il leur sauve : il leur épargne.

2. Un vol domestique : un vol commis par des domestiques.

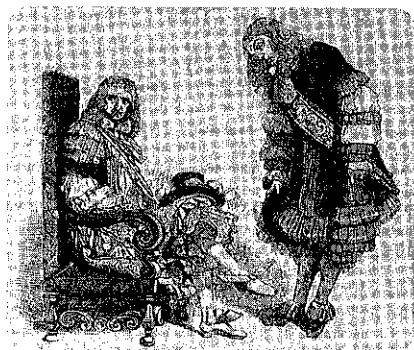
3. Il les règle et les maîtrise dans leur conduite : il fixe et contrôle leur comportement.

4. Dont on prévient : dont on va au-devant des décisions.

5. Il prononce : il déclare.

6. Insipide : fade.

175



180

ouvriers, et qu'il remet  
ses créanciers<sup>1</sup>. Il régente,  
il domine dans une salle;  
il y reçoit la cour et les  
hommages de ceux qui,  
plus fins que les autres,  
ne veulent aller au maître  
que par Troïle. Si l'on  
entre par malheur sans  
avoir une physionomie

185

qui lui agréée, il ride son front et il détourne sa vue; si on  
l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il  
s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue  
de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il  
gagne l'escalier; il franchirait tous les étages, ou il se lancerait

190

par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre<sup>2</sup> par quelqu'un  
qui a un visage ou un ton de voix qu'il désapprouve. L'un et  
l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureuse-  
ment pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le  
temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de

195

vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des  
talents qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup  
qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité<sup>3</sup>  
pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois  
le jour avoir de l'esprit. Bien loin d'attendre de lui qu'il défère

200

à vos sentiments, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous

1. Il remet ses créanciers : il reporte le rendez-vous avec ses créanciers.

2. Joindre : rejoindre.

3. Taciturnité : morosité, humeur sombre.

n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

14 (IV) Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique<sup>1</sup>, à une fête ou à un spectacle; et il ne vous coûtera bientôt pour le connaître que  
205 de l'avoir écouté: vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux  
210 meubles, des valets, et un carrosse.

15 (I) Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé<sup>2</sup>. Il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit<sup>3</sup>; ils sont comme pétris de  
215 phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien<sup>4</sup>; ils sont *puristes*<sup>5</sup>, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté: ils parlent proprement et  
220 ennuyeusement.

---

1. **Voiture publique**: voiture transportant à la demande des passagers, moyennant paiement de sa place.

2. **Il y a des gens qui parlent un moment que d'avoir pensé**: il y a des gens qui parlent sans réfléchir.

3. **Le travail de leur esprit**: l'effort de leur réflexion.

4. **Concertés dans leur geste et dans tout leur maintien**: se composant un personnage dans leur gestuelle et dans leur attitude.

5. **Puristes**: ceux qui témoignent d'un souci excessif de la pureté du langage, de la correction grammaticale.

16 (I) L'esprit de la conversation consiste bien moins à en  
montrer<sup>1</sup> beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui  
sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de  
vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer,  
225 ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits, et même  
réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat  
est de faire celui d'autrui.

17 (I) Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos  
conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des  
230 idées vaines et puérides, qui ne servent point à perfectionner le  
goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises  
dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de  
notre jugement.

18 (I) C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'es-  
235 prit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà  
le principe de toute impertinence<sup>2</sup>.

19 (IV) Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne  
ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle,  
demande du bon sens et de l'expression : c'est une affaire. Il est  
240 plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui emporte la  
preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle  
est miraculeuse.

20 (I) Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que  
d'appuyer tout ce qu'on dit dans la conversation, jusques

---

1. À en montrer : à montrer de l'esprit.

2. Impertinence : sottise.



245 aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles<sup>1</sup>, et lui attire toute sorte de confiance.

21 (I) Celui qui dit incessamment<sup>2</sup> qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire<sup>3</sup> l'homme de bien.

Un homme de bien ne saurait empêcher par toute sa modestie qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi.

22 (V) *Cléon* parle peu obligeamment<sup>4</sup> ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense.

23 (V) Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements un homme qui n'a ni rentes<sup>5</sup> ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour

1. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles : son caractère plaide pour lui, rend crédible ce qu'il dit.

2. Incessamment : sans cesse, en permanence.

3. Contrefaire : singer, imiter maladroitement.

4. Obligeamment : aimablement.

5. Rentes : revenus périodiques, souvent annuels, tirés d'un bien ou d'un capital.

eux, et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

270 24 (VIII) « Pour vous, dit *Euthyphron*, vous êtes riche, ou vous devez l'être : dix mille livres de rente, et en fonds de terre<sup>1</sup>, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins », pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, et qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite. Il vous taxe<sup>2</sup>, il vous apprécie, il fixe votre dépense et s'il vous jugeait digne  
275 d'une meilleure fortune, et de celle même où il aspire, il ne manquerait pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si désobligeantes : le monde est plein d'Euthyphrons.

280 25 (V) Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule *Théodème* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte : il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste<sup>3</sup>, et surtout de la fidélité de sa mémoire ; et il est vrai que Théodème est  
285 demeuré court<sup>4</sup>.

26 (IV) L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisants*<sup>5</sup>, qui bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à

1. En fonds de terre : en propriétés, en foncier.

2. Il vous taxe : il vous évalue.

3. De son geste : de sa gestuelle.

4. Est demeuré court : est resté sans voix.

5. *Suffisants* : arrogants.

se dégager de vous ; on leur parle encore, qu'ils sont partis et  
290 ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinents<sup>1</sup> que ceux qui  
vous arrêtent seulement pour vous ennuyer : ils sont peut-être  
moins incommodes.

27 (V) Parler et offenser, pour de certaines gens, est préci-  
sément la même chose. Ils sont piquants et amers ; leur style  
295 est mêlé de fiel et d'absinthe<sup>2</sup> : la raillerie, l'injure, l'insulte  
leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur serait utile  
d'être nés muets ou stupides : ce qu'ils ont de vivacité et  
d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur  
sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer<sup>3</sup> avec  
300 aigreur, ils attaquent souvent avec insolence ; ils frappent sur  
tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les  
absents ; ils heurtent de front et de côté, comme des béliers :  
demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes ? De  
même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture<sup>4</sup> des  
305 naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut  
faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir  
de toute sa force et sans regarder derrière soi.

28 (V) Il y a des gens d'une certaine étoffe<sup>5</sup> ou d'un certain  
caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on  
310 ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, contre qui  
il n'est pas même permis d'avoir raison.

1. Impertinents : insolents.

2. Absinthe : nom d'une plante très amère.

3. Répliquer : répondre.

4. Par cette peinture : par le portrait qui vient d'en être fait.

5. Étoffe : nature.

29 (V) Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'orient quand le fat<sup>1</sup> est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

30 (V) Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAIGNE<sup>2</sup> dirait : *Je veux avoir mes coudées franches, et estre courtois et affable à mon point<sup>3</sup>, sans remords ni consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant<sup>4</sup>, et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, et qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil<sup>5</sup>, je le questionne sur sa disposition et santé, je luy fais offre de mes offices<sup>6</sup> sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne estre, comme disent aucuns<sup>7</sup>, sur le qui vive. Celuy-là me deplaist, qui par la connoissance que j'ay de ses coutumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise. Comment me ressouvenir tout à propos, et d'aussi*

1. Le fat : le stupide.

2. MONTAIGNE (1533-1592) : auteur des *Essais*. La Bruyère pastiche son style dans le propos qui suit.

3. À mon point : à mon gré.

4. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant : je ne puis lutter contre mon penchant.

5. J'anticipe sur son accueil : je prends les devants.

6. Je luy fais offre de mes offices : je m'offre à lui rendre service.

7. Comme disent aucuns : comme disent certains.

loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au-delà ? pour cela  
335 de me ramentevoir<sup>1</sup> de mes bonnes qualitez et conditions, et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison. C'est trop de travail pour moy, et ne suis du tout capable de si roide et si subite attention; et quand bien elle m'auroit succédé une première fois<sup>2</sup>, je ne laisserois de flechir<sup>3</sup> et me dementir à une seconde tâche: je ne puis me forcer et  
340 contraindre pour quelconque<sup>4</sup> à estre fier. »

31 (IV) Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal: une légère  
345 attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier<sup>5</sup>, incivil, méprisant, désobligeant: il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

32 (IV) La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité,  
350 la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

(I) L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique: elle suit l'usage et les coutumes reçues; elle est

---

1. *Me ramentevoir*: me souvenir.

2. *Elle m'auroit succédé une première fois*: elle m'aurait réussi une première fois.

3. *Je ne laisserois de flechir*: je ne manquerais pas de céder.

4. *Pour quelconque*: pour quiconque.

5. *Fier*: farouche.

355 attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la  
même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ;  
l'esprit tout seul ne la fait pas devenir<sup>1</sup> : il fait qu'on la suit par  
imitation, et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéraments  
qui ne sont susceptibles que de la politesse ; et il y en a d'autres  
360 qui ne servent qu'aux grands talents, ou à une vertu solide.  
Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite<sup>2</sup>, et  
le rendent agréable ; et qu'il faut avoir de bien éminentes  
qualités pour se soutenir<sup>3</sup> sans la politesse.

(I) Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine  
365 attention à faire que par nos paroles et par nos manières les  
autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

33 (I) C'est une faute contre la politesse que de louer immodé-  
rément, en présence de ceux que vous faites chanter<sup>4</sup> ou toucher  
un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents ;  
370 comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète.

34 (IV) Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres,  
dans les présents qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on  
leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier  
est préférable.

375 35 (I) Il y aurait une espèce de férocité<sup>5</sup> à rejeter indifférem-  
ment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles

---

1. Devenir : produire.

2. Les manières polies donnent cours au mérite : les manières polies donnent du crédit au mérite.

3. Se soutenir : se maintenir.

4. Vous faites chanter : vous écoutez chanter.

5. Férocité : sauvagerie.

qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

36 (IV) Un homme d'esprit, et qui est né fier<sup>1</sup>, ne perd rien  
380 de sa fierté et de sa raideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité.

37 (IV) Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut  
385 dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie.

38 (IV) Vivre avec des gens qui sont brouillés, et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience<sup>2</sup>, et entendre du matin au soir plaider et parler procès.

39 (V) L'on sait<sup>3</sup> des gens qui avaient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étaient en commun, ils n'avaient qu'une même demeure, ils ne se perdaient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devaient se quitter l'un l'autre et finir leur société<sup>4</sup> ; ils  
395 n'avaient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir ; ils n'avaient de fonds pour la complaisance

---

1. Fier : farouche, distant.

2. Ne pas sortir de l'audience : ne pas sortir du tribunal où, lors de l'audience, les juges écoutent les plaintes de l'une et l'autre partie.

3. L'on sait : l'on connaît.

4. Finir leur société : rompre leur vie commune.

que jusque-là<sup>1</sup>. Ils ont trop vécu pour le bon exemple : un moment plus tôt ils mouraient sociables, et laissaient après  
400 eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié.

40 (I) L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances<sup>2</sup>, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent, et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu  
405 qui gagnent à être approfondies<sup>3</sup>. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique, qui n'attend que votre retraite<sup>4</sup> pour recommencer.

41 (I) Dans la société, c'est la raison qui plie<sup>5</sup> la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus  
410 bizarre : l'on étudie son faible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accomode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède ; la moindre sérénité qui paraît sur son visage lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

415 42 (IV) Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux<sup>6</sup>, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

---

1. Ils n'avaient de fonds pour la complaisance que jusque-là : ils n'avaient plus assez de bienveillance pour vivre davantage ensemble.

2. Les défiances : les méfiances.

3. Il y en a peu qui gagnent à être approfondies : il y a peu de familles qui gagnent à être mieux connues.

4. Votre retraite : votre départ.

5. Qui plie : qui cède.

6. Collatéraux : membres d'une famille qui ne descendent pas en ligne directe (comme les cousins).



43 (I) *Cléante* est un très honnête homme; il s'est choisi une  
femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raison-  
420 nable: chacun, de sa part<sup>1</sup>, fait tout le plaisir et tout l'agrément  
des sociétés où il se trouve; l'on ne peut voir ailleurs plus de  
probité<sup>2</sup>, plus de politesse. Ils se quittent demain, et l'acte de leur  
séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a, sans mentir, de  
certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de  
425 certaines vertus incompatibles.

44 (I) L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et  
les conventions, mais faiblement sur les *nourritures*<sup>3</sup>; elles  
dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru,  
et qui périt souvent dans l'année du mariage.

430 45 (V) Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une  
belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est  
réciproque.

46 (V) Ce qu'une marâtre<sup>4</sup> aime le moins de tout ce qui est  
au monde, ce sont les enfants de son mari: plus elle est folle  
435 de son mari, plus elle est marâtre.

1. De sa part: pour sa part.

2. Probité: honnêteté.

3. La dot: le bien ou l'argent qu'une femme apporte en se mariant; le douaire: le bien que le mari garantit à sa femme pour qu'elle en vive s'il venait à mourir; les conventions: les avantages concédés par le contrat de mariage; les *nourritures*: les promesses faites par le père du mari ou de la femme de nourrir le couple pendant un temps déterminé.

4. Marâtre: seconde épouse du père et belle-mère des enfants que celui-ci a eus d'une première union; par tradition satirique: femme de mauvais caractère. La Bruyère joue sur les deux sens du mot.

## LES CARACTÈRES

---

Les marâtres font désertter les villes et les bourgades<sup>1</sup>, et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté.

440 47 (I) G... et H... sont voisins de campagne, et leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il semblait que la fuite d'une entière solitude ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison réciproque<sup>2</sup> ; il est cependant difficile  
445 d'exprimer la bagatelle<sup>3</sup> qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux :  
450 je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

48 (VIII) Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres<sup>4</sup> que de faire que les autres s'ajustent à nous.

455 49 (V) J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte ; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de

---

1. Les marâtres font désertter les villes et les bourgades : comprenons que les enfants fuient les marâtres et vont s'installer à la campagne.

2. Eût dû les assujettir à une liaison réciproque : aurait dû les maintenir en relation, en contact.

3. La bagatelle : la chose insignifiante.

4. Cadrer aux autres : s'accommoder des autres.

l'aquilon<sup>1</sup>. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte  
ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant  
460 de la colline. Je me récrie<sup>2</sup>, et je dis: « Quel plaisir de vivre sous  
un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! » Je descends dans  
la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux  
qui l'habitent: j'en veux sortir.

50 (IV) Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel et  
465 que selon toutes les apparences on ne verra jamais: c'est une  
petite ville qui n'est divisée en aucuns partis; où les familles  
sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un  
mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des  
rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens  
470 et le pain bénit<sup>3</sup>, par les processions et par les obsèques; d'où  
l'on a banni les *caquets*<sup>4</sup>, le mensonge et la médisance; où l'on  
voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les asses-  
seurs<sup>5</sup>; où le doyen vit bien avec ses chanoines; où les chanoines  
ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les  
475 chantres<sup>6</sup>.

1. Aquilon: vent du nord froid et violent.

2. Je me récrie: je m'écrie.

3. Comprendons que l'ordre de la distribution du pain bénit le dimanche à la messe lors de l'offrande peut faire l'objet d'une querelle de préséance.

4. Les *caquets*: les bavardages.

5. Le bailli: celui qui rendait la justice au nom du roi dans les circonscriptions; le président: le président de la cour de justice; les élus: les fonctionnaires royaux chargés des impôts; les assesseurs: les magistrats adjoints au président.

6. Le doyen: le président d'une communauté ecclésiastique; ses chanoines: les membres de la communauté aidant à la célébration de la messe; les chapelains: les prêtres qui remplacent les chanoines; les chantres: les chanteurs dans un office religieux.

51 (IV) Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder<sup>1</sup> la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

480 52 (V) On ne prime point avec les grands<sup>2</sup>, ils se défendent par leur grandeur ; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

53 (V) Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement : si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables.

485 54 (I) Celui qui est d'une éminence<sup>3</sup> au-dessus des autres qui le met à couvert de la repartie<sup>4</sup>, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

490 55 (I) Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

56 (IV) Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

57 (I) La moquerie est souvent indigence d'esprit<sup>5</sup>.

---

1. Hasarder : risquer.

2. On ne prime point avec les grands : on n'occupe pas la première place avec les grands.

3. D'une éminence : d'un rang élevé.

4. Qui le met à couvert de la repartie : qui le met à l'abri d'une réplique.

5. Indigence d'esprit : manque d'intelligence.

495 58 (I) Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous ?

500 59 (IV) Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer<sup>1</sup>, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

60 (I) Le dédain et le rengorgement dans la société<sup>2</sup> attirent précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

505 61 (I) Le plaisir de la société entre les amis<sup>3</sup> se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinion sur les sciences : par là ou l'on s'affermir dans ses sentiments, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute<sup>4</sup>.

510 62 (I) L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

63 (I) Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité<sup>5</sup>, pour essayer de le rendre tranquille<sup>6</sup> ! Les choses de dehors, qu'on appelle les événements, sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature.

---

1. Louer : louer, flatter.

2. Le rengorgement dans la société : le fait de se pavaner devant les autres.

3. Le plaisir de la société entre les amis : le plaisir d'être avec des amis.

4. La dispute : l'échange d'idées.

5. Une grande adversité : un grand malheur, une situation très difficile.

6. Le rendre tranquille : l'apaiser.

515 « Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre » : harangues froides, et qui réduisent à l'impossible<sup>1</sup>. « Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? » n'est-ce pas dire : « Êtes-vous fou d'être malheureux ? »

64 (I) Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelque-  
520 fois dans la société nuisible à qui le donne, et inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus ; sur les ouvrages<sup>2</sup>, vous rayez les endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit  
525 s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles.

65 (I) L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle<sup>3</sup> de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire<sup>4</sup> l'art  
530 de parler d'une manière intelligible : une chose dite entre eux peu clairement en entraînant une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient  
535 enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour fournir à ces entretiens, ni bon

1. Harangues froides, et qui réduisent à l'impossible : discours froids, sans effets et qui exhortent à l'impossible.

2. Sur les ouvrages : pour ce qui concerne les livres.

3. Un cercle : une assemblée.

4. Au vulgaire : au peuple. Ce portrait de groupe, comme celui de Théobalde qui suit, est une satire de la préciosité, qui affectionnait un langage maniéré, recherché.

sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

540 66 (VI) Je le sais, *Théobalde*, vous êtes vieilli ; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé<sup>1</sup>, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation ? Votre  
545 air libre et présomptueux me rassure, et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur ; car si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, *Théobalde*, fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur  
550 votre parole, qui disaient : *Cela est délicieux ; qu'a-t-il dit ?*

67 (I) L'on parle impétueusement<sup>2</sup> dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute  
555 point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui ; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire, ferait voir quelquefois de bonnes  
560 choses qui n'ont nulle suite.

1. Que vous êtes baissé : que vous êtes diminué (physiquement et intellectuellement).

2. Impétueusement : avec fougue, avec passion.

68 (I) Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puéride, qui roulait toute sur des questions frivoles qui avaient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avait introduites  
 565 parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour; ils s'en sont défaits<sup>1</sup>, et la bourgeoisie les a reçues avec les pointes et les équivoques<sup>2</sup>.

69 (IV) Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir ou de n'oser dire le nom des rues, des places, et de  
 570 quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent : *le Louvre, la place Royale*<sup>3</sup>, mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer de certains noms; et s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot, et après quelques façons<sup>4</sup> qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la cour,  
 575 qui ayant besoin dans le discours des *Halles*, du *Châtelet*, ou de choses semblables, disent : *les Halles, le Châtelet*.

70 (IV) Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en  
 580 les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

71 (I) L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides<sup>5</sup>, qu'à la vérité l'on donne

1. Ils s'en sont défaits : ils ont cessé de s'intéresser à ces romans.

2. Les pointes : les railleries ; les équivoques : les mots ou formules à double sens.

3. *La place Royale* : l'actuelle place des Vosges, à Paris.

4. Façons : manières (de dire).

5. Choses froides : choses sans intérêt.



pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles  
sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plai-  
585 senter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusque dans  
une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà  
infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossièreté  
pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse  
de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon  
590 goût et de la politesse. L'on doit cependant en inspirer le  
dégoût à ceux qui la pratiquent ; car bien que ce ne soit jamais  
sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur  
esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de  
meilleur.

595 72 (V) Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes  
que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas  
à choisir.

73 (I) « *Lucain a dit une jolie chose... Il y a un beau mot de Clau-*  
*dién... Il y a cet endroit de Sénèque*<sup>1</sup> » : et là-dessus une longue  
600 suite de latin, que l'on cite souvent devant des gens qui ne  
l'entendent pas<sup>2</sup>, et qui feignent de l'entendre. Le secret serait  
d'avoir un grand sens et bien de l'esprit ; car ou l'on se passerait  
des anciens, ou après les avoir lus avec soin, l'on saurait encore  
choisir les meilleurs, et les citer à propos.

1. *Lucain* : poète latin (39-65 de notre ère) ; *Claudian* : poète latin (370-404) ;  
*Sénèque* : philosophe et dramaturge latin (4-65).

2. Qui ne l'entendent pas : qui ne le comprennent pas.

605 74 (V) *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie; il  
s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême<sup>1</sup>;  
ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande<sup>2</sup>,  
dispensez-le du moins de vous répondre: il confond les temps, il  
ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini; combats,  
610 sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des  
géants<sup>3</sup>, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne  
lui est échappé; il débrouille de même l'horrible chaos des deux

empires, le Babylo-  
nien et l'Assyrien;  
il connaît à fond les  
Égyptiens et leurs  
dynasties. Il n'a  
jamais vu Versailles,  
il ne le verra point:  
il a presque vu la  
tour de Babel, il en  
compte les degrés<sup>4</sup>,  
il sait combien d'ar-



615 architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes.  
625 Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III<sup>5</sup>? Il néglige du  
moins de rien connaître aux maisons<sup>6</sup> de France, d'Autriche et  
de Bavière: « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il récite de

1. Le roi de Bohême était l'un des titres de l'empereur d'Autriche.

2. La guerre entre la France et la Flandre et la Hollande s'était rallumée en 1688.

3. La guerre des géants: dans la mythologie antique, les géants avaient tenté de prendre l'Olympe d'assaut et avaient été repoussés par Zeus (Jupiter).

4. Les degrés: les marches.

5. Henri III fut le dernier roi de la dynastie des Valois; Henri IV est le premier roi de la dynastie des Bourbons.

6. Aux maisons: aux familles royales.

mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de  
630 Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire<sup>1</sup>, et qu'il  
635 tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis<sup>2</sup>, ou, selon quelques-uns, Sérimarais, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole: si c'était parce que la mère avait une voix  
640 mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher, et Sésotris ambidextre<sup>3</sup>; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il  
645 avait une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

75 (VIII) Ascagne est statuaire<sup>4</sup>, Hégion fondeur, Æschine foulon<sup>5</sup>, et *Cydias* bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne,  
650 un atelier<sup>6</sup>, des ouvrages de commande, et des compagnons qui

1. Valétudinaire : de santé précaire.

2. Sémiramis : reine légendaire de Babylone.

3. Ambidextre : aussi habile de sa main droite que de sa main gauche.

4. Statuaire : sculpteur.

5. Foulon : ouvrier drapier.

6. Il a une enseigne, un atelier : il tient boutique, possède un atelier (d'écriture ou d'imprimerie).

travaillent sous lui<sup>1</sup> : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois  
 les stances<sup>2</sup> qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à  
*Dositbée*, qui l'a engagé à faire une élégie<sup>3</sup> ; une idylle<sup>4</sup> est sur le  
 métier, c'est pour *Cramor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer  
 655 un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit égale-  
 ment en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consola-  
 tion, ou sur une absence<sup>5</sup>, il les entreprendra ; prenez-les toutes  
 faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui  
 n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-  
 660 temps à un certain monde<sup>6</sup>, et de le présenter enfin dans les  
 maisons comme homme rare et d'une exquise conversation ; et  
 là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche  
 son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias,  
 après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et  
 665 ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessen-  
 ciées et ses raisonnements sophistiqués<sup>7</sup>. Différent de ceux  
 qui convenant de principes<sup>8</sup>, et connaissant la raison ou la vérité  
 qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur

1. Des compagnons qui travaillent sous lui : des assistants (qui écrivent les livres à sa place).

2. Stances : poèmes lyriques.

3. Élégie : poème lyrique douloureux et mélancolique.

4. Idylle : poème d'inspiration amoureuse.

5. Lettres de consolation : lettres de condoléances, écrites pour « consoler » quelqu'un de la mort d'un proche ; lettres sur une absence : lettres écrites au sujet d'une amie ou d'un ami absent, d'un parent en voyage... Ces types de lettres étaient depuis l'Antiquité un genre littéraire à part entière.

6. Le promettre à un certain monde : promettre ses services à certaines personnes du monde.

7. Ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués : ses pensées alambiquées et ses raisonnements compliqués à l'extrême.

8. Convenant de principes : d'accord sur les principes.

leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire: « *Il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites* » ; ou : « *Je ne saurais être de votre opinion* » ; ou bien : « *C'a été autrefois mon entêtement, comme il est le vôtre, mais... Il y a trois choses*, ajoute-il, *à considérer...* », et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle<sup>1</sup> que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement<sup>2</sup> des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égalé à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite<sup>3</sup> ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère<sup>4</sup>, il attend paisiblement que les hommes détrompés<sup>5</sup> lui préfèrent les poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est

1. Dans un cercle : dans une assemblée.

2. Dogmatiquement : sentencieusement.

3. Lucien : écrivain satirique grec (125-192) ; Sénèque : philosophe et dramaturge latin (4-65) ; Platon : philosophe grec (vers 254-184 avant notre ère) ; Virgile : poète latin (vers 70-19 avant notre ère) ; Théocrite : poète grec (vers 310-250 avant notre ère).

4. Les contempteurs d'Homère : ceux qui méprisent Homère, poète grec (vers 428-348 avant notre ère), auteur de *L'Iliade* et de *l'Odyssée*.

5. Détrompés : éclairés.

## LES CARACTÈRES

---

en un mot un composé du pédant et du précieux<sup>1</sup>, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

695 76 (I) C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique<sup>2</sup>. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

700 77 (I) Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase<sup>3</sup>. Il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

705 78 (I) Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

79 (I) Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rendent les hommes capables de secret.

710 80 (IV) Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures<sup>4</sup> où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

---

1. Pédant : prétentieux ; précieux : snob.

2. Le ton dogmatique : le ton sentencieux.

3. L'emphase : la grandiloquence.

4. Il y a peu de conjonctures : il y a peu de situations, de cas.

81 (V) Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insu ; ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend ; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparents. D'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée ; mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part, et m'a défendu de le dire* ; et ils le disent.

(VIII) Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

82 (V) *Nicandre* s'entretient avec *Élise* de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort ; il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète ; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne : il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté des meubles<sup>1</sup> ; il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages<sup>2</sup> ; il se plaint que sa femme n'aimait point assez le jeu et la société. « Vous êtes si riche, lui disait l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge<sup>3</sup> ? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine ? On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. » Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : *Monsieur*

1. La propreté des meubles : la beauté, l'élégance des meubles.

2. Les équipages : les chevaux et carrosses, et le personnel d'entretien.

3. Charge : fonction ou dignité officielle, mise en vente par l'État.

## LES CARACTÈRES

---

*le Surintendant, qui est mon cousin; Madame la Chancelière, qui est ma parente;* voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, et de ceux même qui sont ses héritiers: « Ai-je tort? dit-il à Élise; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? » et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé faible et languissante, et il parle de la cave<sup>1</sup> où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux<sup>2</sup> à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier<sup>3</sup>, qui de sa seule présence démonte la batterie<sup>4</sup> de l'homme de ville: il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

83 (I) Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

---

1. Cave: caveau.

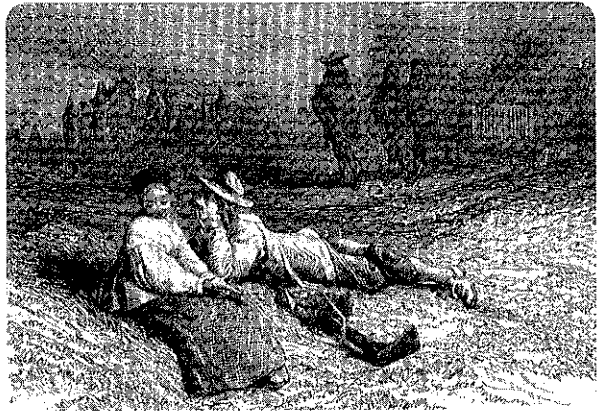
2. Officieux: serviable.

3. Un cavalier: un gentilhomme habillé en militaire.

4. Démonte la batterie: déjoue le stratagème (de Nicandre).



## Chapitre VI Des biens de fortune



1 (I) Un homme fort riche peut manger des entremets<sup>1</sup>, faire peindre ses lambris et ses alcôves<sup>2</sup>, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage<sup>3</sup>, mettre un duc dans sa famille<sup>4</sup>, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort ; mais il appartient  
5 peut-être à d'autres de vivre contents.

1. **Entremets** : plats servis après la viande et avant les fruits, signes d'un repas copieux.

2. **Faire peindre ses lambris et ses alcôves** : faire décorer par un peintre ses boiseries et ses chambres.

3. **Avoir un grand équipage** : avoir des carrosses et des chevaux et le personnel pour s'en occuper.

4. **Mettre un duc dans sa famille** : marier sa fille, richement dotée, à un duc, l'un des titres les plus élevés de la noblesse après les princes.

2 (I) Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite, et le fait plus tôt remarquer.

3 (IV) Ce qui excuse le fat ambitieux de son ambition<sup>1</sup> est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir.

4 (I) À mesure que la faveur et les grands biens se retirent<sup>2</sup> d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvraient, et qui y était sans que personne s'en aperçût.

5 (I) Si l'on ne le voyait de ses yeux, pourrait-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnaie met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe ou à l'Église<sup>3</sup>; il n'y a presque point d'autre vocation.

6 (VI) Deux marchands étaient voisins et faisaient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avaient chacun une fille unique; elles ont été nourries<sup>4</sup> ensemble, et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition<sup>5</sup>: l'une des deux, pour

---

1. Ce qui excuse le fat ambitieux de son ambition: ce qui innocent le sot, l'homme sans esprit, d'avoir de l'ambition.

2. Se retirent: diminuent.

3. Si l'on n'est pas riche, on devient prêtre (l'Église), si on l'est un peu, on achète une charge dans l'armée (l'épée) et si on l'est davantage encore, on devient magistrat (la robe); aucune de ces carrières n'est donc embrassée par « vocation ».

4. Nourries: élevées.

5. Une même condition: une même position sociale.

se tirer d'une extrême misère, cherche à se placer<sup>1</sup> ; elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premières de la cour, chez sa compagne.

30 7 (VII) Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru<sup>2</sup> » ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

8 (VI) Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie.

35 9 (I) Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille : « Il a cinquante mille livres de rente. » Cela le concerne tout seul, et il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux<sup>3</sup> ; si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

40 10 (IV) Un projet assez vain<sup>4</sup> serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule ; les rieurs sont de son côté.

11 (IV) N\*\*, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse<sup>5</sup>, avec un vestibule et une antichambre<sup>6</sup>, pour peu qu'il

1. Cherche à se placer : cherche un emploi (une « place ») comme domestique dans une grande famille.

2. Un malotru : un grossier personnage.

3. Il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux : il ne se comportera avec moi ni plus mal ni mieux.

4. Assez vain : assez stupide.

5. Tirant sur le Suisse : ayant des airs (sévères) de portier suisse.

6. Un vestibule : entrée d'une maison ou d'un appartement ; une antichambre : pièce où l'on attend d'être reçu.

45 y fasse languir quelqu'un et se morfondre<sup>1</sup>, qu'il paraisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point : quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

12 (VIII) Je vais, *Clitiphon*, à votre porte ; le besoin que j'ai de  
50 vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ni votre client<sup>2</sup> ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière<sup>3</sup>. Je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous,  
55 *Clitiphon*, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux, qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires<sup>4</sup>, vous collationnez un registre<sup>5</sup>, vous signez, vous parafez<sup>6</sup>. Je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui, ou non. Voulez-vous être  
60 rare<sup>7</sup> ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez

---

1. **Languir** : s'ennuyer ; **se morfondre** : s'inquiéter.

2. **Client** : dans la Rome antique, personne dépendant d'un noble, d'un patricien, pour vivre ; par extension, débiteur.

3. **D'une heure entière** : avant une bonne heure.

4. **Vous enfilez quelques mémoires** : vous reliez (avec du « fil ») plusieurs documents (« mémoires »), souvent comptables.

5. **Vous collationnez un registre** : vous vérifiez l'exactitude d'un répertoire (en le comparant avec un autre).

6. **Vous parafez** : vous mettez votre « paraphe » (souvent les initiales du nom) pour indiquer que la page a bien été lue.

7. **Rare** : difficile à rencontrer et d'un grand mérite ; La Bruyère joue ici sur les deux sens du mot.

besoin de mes offices<sup>1</sup>, venez dans la solitude de mon cabinet<sup>2</sup>:  
le philosophe est accessible; je ne vous remettrai point à un autre  
65 jour<sup>3</sup>. Vous me trouverez sur les livres de Platon<sup>4</sup> qui traitent de  
la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la  
plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de  
Jupiter: j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la  
connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur.  
70 Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes; mon antichambre  
n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant; passez jusqu'à  
moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de  
plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous  
obliger<sup>5</sup>. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il  
75 quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est  
commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle  
qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est  
un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge  
qu'avec peine: que dis-je? on ne le voit point; car d'abord on ne  
80 le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de  
lettres au contraire est trivial<sup>6</sup> comme une borne au coin des  
places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table,  
au lit, nu<sup>7</sup>, habillé, sain ou malade: il ne peut être important, et  
il ne le veut point être.

1. Mes offices: mes services.

2. Cabinet: cabinet de travail, bureau.

3. Je ne vous remettrai point à un autre jour: je ne vous fixerai pas un rendez-vous pour un autre jour.

4. Platon: philosophe grec (vers 254- 184 avant notre ère).

5. Une occasion de vous obliger: une occasion de vous rendre service.

6. Trivial: dans le sens, ici, d'accessible à tous.

7. Nu: en déshabillé, en robe de chambre par exemple.

## LES CARACTÈRES

---

85 13 (I) N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses ; ils les ont à titre onéreux<sup>1</sup>, et qui ne nous accommoderait point : ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir ; cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

90 14 (I) Les P.T.S.<sup>2</sup> nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris, à cause de leur obscurité<sup>3</sup> ; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, on les respecte ; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

95 15 (I) *Sosie* de la livrée<sup>4</sup> a passé par une petite recette à une sous-ferme<sup>5</sup> ; et par les concussions<sup>6</sup>, la violence, et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade. Devenu noble par une charge<sup>7</sup>, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier<sup>8</sup> a fait ce prodige.

100

---

1. Ils les ont à titre onéreux : ils ont payé cher, accepté tous les sacrifices pour devenir riches.

2. Les P.T.S. : abréviation courante à l'époque pour désigner les partisans chargés du recouvrement de l'impôt.

3. Leur obscurité : leur basse naissance, les partisans étant souvent des gens du peuple devenus excessivement riches en trafiquant à leur profit sur le recouvrement des impôts.

4. Livrée : habits de valets.

5. Par une petite recette à une sous-ferme : par la perception des impôts indirects à une délégation de pouvoir (une « sous-ferme ») sur le recouvrement des taxes ; c'est-à-dire : d'une petite à une grosse source de revenus.

6. Les concussions : les malversations financières, escroqueries.

7. Une charge : fonction ou dignité officielle mise en vente par l'État et achetée par celui qui le pouvait.

8. Marguillier : administrateur des biens d'une paroisse.

16 (I) *Arfure* cheminait seule et à pied vers le grand portique de Saint \*\*, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur<sup>1</sup> qu'elle ne voyait qu'obliquement, et dont elle perdait bien des paroles. Sa vertu était obscure, et sa dévotion connue  
105 comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier*<sup>2</sup> : quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'église que dans un char<sup>3</sup> ; on lui porte une lourde queue<sup>4</sup> ; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place ; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre  
110 geste. Il y a une brigue<sup>5</sup> entre les prêtres pour la confesser ; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

17 (I) L'on porte *Crésus* au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion<sup>6</sup> lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est  
115 pas demeuré de quoi se faire enterrer ; il est mort insolvable<sup>7</sup>, sans biens, et ainsi privé de tous les secours ; l'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux<sup>8</sup>, ni médecins, ni le moindre docteur<sup>9</sup> qui l'ait assuré de son salut.

---

1. Un carme : un moine appartenant à l'ordre religieux des Carmes ; un docteur : un docteur en théologie, un prêtre.

2. *Huitième denier* : nom d'un impôt que devaient payer les acquéreurs d'un bien ecclésiastique.

3. Char : carrosse.

4. Queue : la traîne d'une robe.

5. Brigue : intrigue, manœuvre.

6. Concussion : malversation financière.

7. Il est mort insolvable : il est mort sans laisser de quoi payer ses dettes.

8. Julep : potion médicale ; cordiaux : remontants, qui stimulent le fonctionnement du cœur.

9. Docteur : docteur en théologie, prêtre.

## LES CARACTÈRES

120 18 (I) *Champagne*, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery<sup>1</sup>, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait. Il est excusable : quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

125 19 (IV) *Sylvain* de ses deniers<sup>2</sup> a acquis de la naissance et un autre nom : il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille<sup>3</sup> ; il n'aurait pu autrefois entrer page<sup>4</sup> chez *Cléobule*, et il est son gendre.

130 20 (IV) *Dorus* passe en litière<sup>5</sup> par la voie *Appienne*<sup>6</sup>, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place ; il ne lui manque que des licteurs<sup>7</sup> ; il entre à *Rome* avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père *Sanga*.

135 21 (V) On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Périandre* : elle lui donne du rang, du crédit<sup>8</sup>, de l'autorité ; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a

1. Avenay, Sillery : vins de Champagne.

2. De ses deniers : sur ses deniers, grâce à sa richesse.

3. La taille : impôt frappant tous ceux qui n'étaient pas nobles.

4. Page : jeune homme entré au service d'un seigneur.

5. Passe en litière : passe sur un lit ambulant porté sur un double brancard ; les seigneurs et nobles romains se faisaient ainsi transporter.

6. Voie *Appienne* : nom d'une route célèbre dans la Rome antique.

7. Licteurs : dans la Rome antique, officiers publics marchant devant les grands magistrats.

8. Elle lui donne du rang, du crédit : elle lui donne une position sociale, de l'influence.



commencé par dire de soi-même : *un homme de ma sorte*; il passe  
à dire : *un homme de ma qualité*<sup>1</sup>; il se donne pour tel, et il n'y a  
personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa  
140 table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est  
superbe : un dorique<sup>2</sup> règne dans tous ses dehors ; ce n'est pas  
une porte, c'est un portique : est-ce la maison d'un particulier ?  
est-ce un temple ? le peuple  
s'y trompe. Il est le seigneur  
145 dominant de tout le quartier.  
C'est lui que l'on envie, et  
dont on voudrait voir la  
chute ; c'est lui dont la  
femme, par son collier de  
150 perles, s'est fait des ennemies  
de toutes les dames du voisi-  
nage. Tout se soutient dans  
cet homme<sup>3</sup>; rien encore ne  
se dément dans cette gran-  
155 deur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son  
père, si vieux et si caduc<sup>4</sup>, n'est-il mort il y a vingt ans et avant  
qu'il se fit dans le monde aucune mention de Périandre !  
Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes qui  
déchiffrent les conditions<sup>5</sup> et qui souvent font rougir la veuve  
160 et les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville



1. *Un homme de ma qualité* : un homme de bonne naissance, un noble.

2. Un dorique : une colonnade de style dorique (en architecture grecque).

3. *Tout se soutient dans cet homme* : tout est égal, cohérent dans cet homme.

4. Si caduc : si usé.

5. *Ces odieuses pancartes qui déchiffrent les conditions* : ces faire-part d'enterrements qui dévoilent, qui révèlent les origines sociales.

jalouse, maligne<sup>1</sup>, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un *Noble homme*, et peut-être un *Honorable homme*, lui qui est *Messire*<sup>2</sup>?

165 22 (I) Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître<sup>3</sup>, et qui ne connaissent ni leurs commencements ni leurs progrès!

170 23 (I) Si certains morts revenaient au monde, et ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées<sup>4</sup> avec leurs châteaux et leurs maisons antiques<sup>5</sup>, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers<sup>6</sup>, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle?

175 24 (I) Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements<sup>7</sup> et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

---

1. Maligne: malveillante.

2. *Messire*: titre réservé aux nobles, aux « gens de qualité ».

3. Croître: pousser.

4. Les mieux titrées: les plus prestigieuses, les plus aristocratiques.

5. Leurs maisons antiques: leurs maisons anciennes.

6. Métayers: fermiers exploitant sous conditions une terre qui ne leur appartient pas.

7. Les grands établissements: les hautes situations.

180 25 (V) Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit  
en art et en méthode le secret de flatter votre goût et de vous  
faire manger au-delà du nécessaire ; si vous examinez en détail  
tous les apprêts des viandes<sup>1</sup> qui doivent composer le festin  
que l'on vous prépare ; si vous regardez par quelles mains elles  
185 passent, et toutes les formes différentes qu'elles prennent  
avant de devenir un mets exquis, et d'arriver à cette propreté  
et à cette élégance qui charment vos yeux, vous font hésiter  
sur le choix, et prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez  
tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles  
190 saletés ! quel dégoût ! Si vous allez derrière un théâtre, et si  
vous comptez<sup>2</sup> les poids, les roues, les cordages, qui font les  
vols et les machines ; si vous considérez combien de gens  
entrent dans l'exécution de ces mouvements, quelle force de  
bras, et quelle extension de nerfs<sup>3</sup> ils y emploient, vous direz :  
195 « Sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau,  
si naturel, qui paraît animé et agir de soi-même ? » Vous vous  
récriez : « Quels efforts ! quelle violence ! » De même n'ap-  
profondissez pas la fortune des partisans<sup>4</sup>.

200 26 (I) Ce garçon si frais, si fleuri<sup>5</sup> et d'une si belle santé est  
seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfiques<sup>6</sup> : tous ensemble  
lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est  
payé qu'en médailles d'or<sup>7</sup>. Il y a ailleurs six vingt familles

1. Les apprêts des viandes : la préparation des aliments en général.

2. Vous comptez : vous comptez.

3. Quelle extension de nerfs : quelle dilatation des muscles.

4. Partisans : financiers.

5. Si fleuri : si florissant.

6. Bénéfiques : charges ecclésiastiques procurant des revenus.

7. En médailles d'or : en louis d'or.

indigentes<sup>1</sup> qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont  
 point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain ;  
 205 leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage ! Et cela ne  
 prouve-t-il pas clairement un avenir<sup>2</sup> ?

27 (V) *Chrysispe*, homme nouveau<sup>3</sup>, et le premier noble de sa  
 race, aspirait, il y a trente années, à se voir un jour deux mille  
 livres de rente pour tout bien : c'était là le comble de ses souhaits  
 210 et sa plus haute ambition ; il l'a dit ainsi, et on s'en souvient. Il  
 arrive, je ne sais par quels chemins, jusques à donner en revenu  
 à l'une de ses filles, pour sa dot<sup>4</sup>, ce qu'il désirait lui-même  
 d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie. Une pareille  
 somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres  
 215 enfants qu'il doit pourvoir<sup>5</sup>, et il a un grand nombre d'enfants ;  
 ce n'est qu'en avancement d'hoirie<sup>6</sup> : il y a d'autres biens à  
 espérer après sa mort. Il vit encore, quoique assez avancé en âge,  
 et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

28 (IV) Laissez faire *Ergaste*, et il exigera un droit de tous ceux  
 220 qui boivent de l'eau de la rivière, ou qui marchent sur la terre  
 ferme : il sait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs et  
 à l'ortie. Il écoute tous les avis, et propose tous ceux qu'il a  
 écoutés. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'*Ergaste*,  
 et ne leur fait de grâces que celles qui lui étaient dues. C'est une  
 225 faim insatiable d'avoir et de posséder. Il trafiquerait des arts

1. Six vingt familles indigentes : cent vingt familles misérables.

2. Un avenir : une vie céleste, après la mort, où les injustices seront réparées.

3. Homme nouveau : homme qui a rapidement fait fortune.

4. Sa dot : sa dot de mariage.

5. Qu'il doit pourvoir : qu'il doit établir (matériellement).

6. En avancement d'hoirie : en avance sur héritage.

et des sciences, et mettrait en parti jusques à l'harmonie: il faudrait, s'il en était cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute<sup>1</sup> et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée*<sup>2</sup>, et se contenter de la sienne.

230 29 (V) Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède feront envie: il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement et nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts et  
235 si ennemi des vôtres: il lui faut une dupe.

30 (IV) *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites<sup>3</sup>, et s'enferme huit jours avec des saints: ils ont leurs méditations, et il a les siennes.

240 31 (I) Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie: il voit périr sur le théâtre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, et qu'il a le plus haïs.

245 32 (IV) Si l'on partage la vie des P. T. S<sup>4</sup>. en deux portions égales, la première, vive et agissante, est toute occupée à vouloir affliger le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se déceler<sup>5</sup> et à se ruiner les uns les autres.

1. Une meute: une meute de chiens de chasse.

2. Le souvenir de la musique d'*Orphée*: poète et musicien légendaire grec, dont le chant charma jusqu'aux dieux. Ayant obtenu de ceux-ci la permission d'aller rechercher aux Enfers sa femme Eurydice, à la condition de ne jamais se retourner, il ne tint pas parole et perdit définitivement celle qu'il aimait.

3. Retraites: périodes où l'on se « retire » dans un monastère pour méditer et prier.

4. Les P.T.S.: sigle désignant les « partisans », les financiers.

5. Se déceler: se trahir.

250 33 (IV) Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne, ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfants : ils vivent cachés et malheureux. Quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir ; vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité du cabinet à l'antichambre<sup>1</sup> : quels égards ! il pouvait aller au garde-meuble<sup>2</sup>.

255 34 (IV) Il y a une dureté de complexion<sup>3</sup> ; il y en a une autre de condition et d'état. L'on tire de celle-ci, comme de la première, de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille ? Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants.

260 35 (V) Fuyez, retirez-vous : vous n'êtes pas assez loin. — Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. — Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère, montez aux étoiles, si vous le pouvez. — M'y voilà. — Fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin  
265 et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à lui seul, grossir sa fortune, et regorger de bien.

1. Du cabinet à l'antichambre : la chambre était une pièce de réception ; l'antichambre, la pièce où l'on attendait d'être reçu.

2. Aller au garde-meuble : lieu où l'on garde les meubles.

3. Il y a une dureté de complexion : il y a une dureté de caractère.

36 (IV) Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si  
bonne chose, qu'elle est d'un usage universel : on la reconnaît  
270 dans toutes les langues, elle plaît aux étrangers et aux barbares,  
elle règne à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres<sup>1</sup> et franchi  
les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe<sup>2</sup> : il n'y a point de  
lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude  
où elle soit inconnue.

275 37 (VII) À force de faire de nouveaux contrats<sup>3</sup>, ou de sentir  
son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne  
tête, et presque capable de gouverner.

38 (I) Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et surtout  
une grande fortune : ce n'est ni le bon ni le bel esprit, ni le grand  
280 ni le sublime, ni le fort ni le délicat ; je ne sais précisément  
lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

(V) Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour  
faire sa fortune ; l'on y songe trop tard, et quand enfin l'on s'en  
avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le  
285 loisir de réparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si  
rares.

(V) Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer<sup>4</sup> : il  
néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à  
une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne  
290 heure, et dès son adolescence, à se mettre dans les voies de la

1. Les cloîtres : les monastères.

2. Des abbayes de l'un et l'autre sexe : des congrégations religieuses de moines  
et de bonnes sœurs.

3. À force de faire de nouveaux contrats : à force de faire de nouvelles affaires.

4. S'avancer : réussir.

fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droit ou à gauche, selon qu'il voit de jour et d'apparence, et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avait quitté ; il est déterminé, par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures : son intérêt, l'usage, les conjectures<sup>1</sup> le dirigent. Faut-il de si grands talents et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et s'il est plein et embarrassé, prendre la terre, et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité<sup>2</sup> ?

(V) Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbéciles, qui se placent en des beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence<sup>3</sup>, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie<sup>4</sup> : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit : « Voulez-vous de l'eau ? puisiez » ; et ils ont puisé.

39 (V) Quand on est jeune, souvent on est pauvre : ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues<sup>5</sup>. L'on devient riche et vieux en même temps : tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages ! et si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur

1. Les conjectures : les circonstances.

2. Accrédité : influent.

3. L'opulence : la richesse.

4. La moindre industrie : la moindre activité.

5. Ne sont pas échues : ne se sont pas produites.



315 porter envie : ils ont assez à perdre par la mort pour mériter  
d'être plaints.

40 (I) Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune ; elle  
n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans la vieillesse, et l'on  
meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

320 41 (V) Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de  
jouir de la vanité, de l'industrie<sup>1</sup>, du travail et de la dépense de  
ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes,  
de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

325 42 (I) L'on ouvre et l'on étale<sup>2</sup> tous les matins pour tromper  
son monde ; et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

330 43 (VIII) Le marchand fait des montres<sup>3</sup> pour donner de sa  
marchandise ce qu'il y a de pire ; il a le cati<sup>4</sup> et les faux jours afin  
d'en cacher les défauts, et qu'elle paraisse bonne ; il la surfait<sup>5</sup>  
pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut ; il a des marques<sup>6</sup>  
fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son  
prix, un mauvais aunage<sup>7</sup> pour en livrer le moins qu'il se peut ;  
et il a un trébuchet<sup>8</sup>, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paye  
en or qui soit de poids.

1. Industrie : habileté.

2. L'on ouvre et l'on étale : L'on ouvre (sa maison ou sa boutique) et on expose  
ce qu'on a.

3. Fait des montres : fait des étalages.

4. Cati : apprêt rendant les étoffes plus lustrées, plus brillantes.

5. Il la surfait : il en vante la qualité.

6. Marques : étiquettes.

7. Un mauvais aunage : un mauvais métrage.

8. Trébuchet : petite balance de précision.

335 44 (I) Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir, dans quelque art ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation<sup>1</sup> d'une certaine probité.

340 45 (V) De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

345 46 (I) Les hommes, pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir du gain ou de la gloire, cultivent des talents profanes<sup>2</sup>, ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent longtemps à eux-mêmes le péril et les conséquences : ils les quittent ensuite par une dévotion discrète, qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

350 47 (V) Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse<sup>3</sup> ; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils  
355 étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si

1. Ostentation : étalage.

2. Talents profanes : talents étrangers ou contraires à toute pratique religieuse.

3. Pour fournir à sa délicatesse : pour satisfaire son goût du luxe.

grandes extrémités : je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux ; je me jette et me réfugie dans la médiocrité<sup>1</sup>.

360 48 (V) On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage ; mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

49 (VII) Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume ; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette.

365 Tel, avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de cinq cent mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune<sup>2</sup> ; il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune.

370 L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage<sup>3</sup>.

375 S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent<sup>4</sup> dans une extrême pauvreté.

50 (IV) Les passions tyrannisent l'homme ; et l'ambition suspend<sup>5</sup> en lui les autres passions, et lui donne pour un temps

1. Médiocrité : juste milieu entre la richesse et la pauvreté.

2. Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune : il n'y a rien qui dure plus longtemps qu'une moyenne fortune.

3. Formule ironique. Comprendre ici : un homme riche ne peut pas être sage.

4. Languissent : se morfondent, s'ennuient.

5. Suspend : arrête, neutralise.

les apparences de toutes les vertus. Ce *Tryphon* qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble et même dévot :  
380 je le croirais encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

51 (IV) L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir : la bile gagne, et la mort approche, qu'avec un visage flétri<sup>1</sup>, et des jambes déjà faibles, l'on dit : *ma fortune, mon établissement*<sup>2</sup>.

385 52 (IV) Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie<sup>3</sup>, ou par l'imbécillité des autres.

53 (I) Les traits découvrent la complexion<sup>4</sup> et les mœurs ; mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

390 54 (IV) *Chrysante*, homme opulent et impertinent<sup>5</sup>, ne veut pas être vu avec *Eugène*, qui est homme de mérite, mais pauvre : il croirait être déshonoré. Eugène est pour *Chrysante* dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

395 55 (VIII) Quand je vois de certaines gens, qui me prévenaient autrefois par leurs civilités<sup>6</sup>, attendre au contraire que je les salue,

---

1. L'on ne se rend point sur le désir [...] qu'avec un visage flétri : on n'arrête pas de désirer posséder et s'agrandir sinon qu'avec un visage ridé, qu'avec l'âge.

2. *Mon établissement* : ma position sociale (et les biens qui vont avec).

3. Industrie : activité.

4. La complexion : le caractère.

5. Opulent et impertinent : riche et stupide.

6. Qui me prévenaient autrefois par leurs civilités : qui me saluaient en premier autrefois.

et en être avec moi sur le plus ou sur le moins<sup>1</sup>, je dis en moi-même: «Fort bien, j'en suis ravi, tant mieux pour eux: vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé et mieux nourri qu'à l'ordinaire; qu'il sera entré depuis quelques mois dans  
400 quelque affaire, où il aura déjà fait un gain raisonnable. Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser!»

56 (V) Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription<sup>2</sup>! Il n'y aurait plus de rappel<sup>3</sup>. Quel ton, quel ascendant ne  
405 prennent-ils pas sur les savants! Quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*<sup>4</sup>, que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement<sup>5</sup>! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles. HOMÈRE<sup>6</sup> est encore et sera  
410 toujours: les receveurs de droits, les publicains ne sont plus<sup>7</sup>; ont-ils été? leur patrie, leurs noms sont-ils connus? y a-t-il eu dans la Grèce des partisans<sup>8</sup>? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisaient Homère, qui ne songeaient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le

1. Sur le plus ou sur le moins: être plus ou moins poli.

2. Quelle proscription: quel bannissement (des auteurs) et quelle interdiction (des livres)!

3. Il n'y aurait plus de rappel: il n'y aurait plus de grâce (accordée aux bannis).

4. *Chétifs*: misérables.

5. Judicieusement: intelligemment et correctement.

6. HOMÈRE: poète grec (vers 428-348 avant notre ère) auteur de *L'Iliade* et de *L'Odyssee*.

7. Les receveurs de droits, les publicains ne sont plus: les percepteurs (des impôts) et les mauvais riches sont morts.

8. Des partisans: des financiers.

415 saluaient par son nom, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un livre? Que deviendront les *Fauconnets*<sup>1</sup>? iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES<sup>2</sup>, né Français et *mort en Suède*?

420 57 (I) Du même fonds d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit<sup>3</sup>, et sur des vaines sciences, de  
425 nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

58 (I) Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises  
430 du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté<sup>4</sup>, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix<sup>5</sup>; uniquement occupées de leurs débiteurs; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies<sup>6</sup>; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins.

1. *Fauconnet*: nom d'un financier qui s'était rapidement enrichi: employé au pluriel, le mot désigne tous les financiers.

2. DESCARTES (René): philosophe français (1596-1650), auteur du *Discours de la méthode* (1637).

3. Le crédit: la faveur.

4. Capables d'une seule volupté: capables d'un seul plaisir.

5. Du denier dix: dix pour cent d'intérêt.

6. Toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies: toujours inquiètes de la moindre quantité d'or ou d'argent dans les pièces de monnaie (ce qui équivalait à une dévaluation, de fait).

35 De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

40 59 (VI) Commençons par excepter ces âmes nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins<sup>1</sup>, nulle disproportion,  
440 nuls artifices ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis ; et après cette précaution, disons hardiment une chose triste et douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société<sup>2</sup> et de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de  
445 services et qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi, par l'attachement à son intérêt, des dispositions très proches à rompre avec nous, et à devenir notre ennemi.

450 60 (I) Pendant qu'*Oronte* augmente, avec ses années, son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croit, s'embellit, et entre dans sa seizième année.  
455 Il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux.



1. Nuls besoins : nulle nécessité ; héritage du latin, l'adjectif indéfini « nul » pouvait s'accorder en nombre, se mettre au pluriel.

2. De société : d'intimité.

460 61 (I) Le mariage, qui devrait être à l'homme une source de  
tous les biens, lui est souvent, par la disposition de sa fortune<sup>1</sup>,  
un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une  
femme et des enfants sont une violente tentation à la fraude,  
au mensonge et aux gains illicites ; il se trouve entre la fripon-  
465 nerie et l'indigence : étrange situation !

(IV) Épouser une veuve, en bon français, signifie faire sa  
fortune ; il n'opère pas toujours ce qu'il signifie<sup>2</sup>.

62 (IV) Celui qui n'a de partage avec ses frères<sup>3</sup> que pour  
vivre à l'aise bon praticien, veut être officier ; le simple officier  
470 se fait magistrat, et le magistrat veut présider<sup>4</sup> ; et ainsi de  
toutes les conditions, où les hommes languissent serrés et  
indigents<sup>5</sup>, après avoir tenté au-delà de leur fortune, et forcé,  
pour ainsi dire, leur destinée : incapables tout à la fois de ne  
pas vouloir être riches et de demeurer riches.

475 63 (V) Dîne bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au  
feu, achète un manteau, tapisse ta chambre : tu n'aimes point  
ton héritier, tu ne le connais point, tu n'en as point.

64 (V) Jeune, on conserve pour sa vieillesse ; vieux, on épargne  
pour la mort. L'héritier prodigue<sup>6</sup> paye de superbes funérailles, et  
480 dévore le reste.

1. Par la disposition de sa fortune : par la nature de sa fortune.

2. Il n'opère pas toujours ce qu'il signifie : cela ne donne pas toujours les  
résultats espérés.

3. Celui qui n'a de partage avec ses frères : celui qui n'a pas cohérité avec ses frères.

4. Un praticien : un avocat ; un officier : un titulaire d'une charge (d'un « office »)  
de justice ; présider : devenir président d'une cour de justice.

5. Serrés et indigents : gênés et pauvres.

6. L'héritier prodigue : l'héritier dépensier.



65 (V) L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisait vivant en dix années ; et son héritier plus en dix mois, qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie.

485 66 (V) Ce que l'on prodigue<sup>1</sup>, on l'ôte à son héritier ; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi et pour les autres.

67 (V) Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères, et réciproquement les pères à leurs enfants, sans le titre d'héritiers.

490 68 (V) Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie ! il faut suer, veiller, fléchir<sup>2</sup>, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches. Celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt est homme de bien.

495 69 (V) Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort, et qui désire qu'elle arrive.  
500

70 (VII) Tous les hommes, par les postes différents, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, et cultivent par cet intérêt, pendant tout le cours

---

1. Ce que l'on prodigue : ce que l'on dépense.

2. Fléchir : obéir.

505 de leur vie, un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui :  
le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de  
choses à perdre par sa mort, et à laisser à son successeur.

71 (VI) L'on dit du jeu qu'il égale<sup>1</sup> les conditions ; mais elles  
se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et  
il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si  
510 immense et si profond, que les yeux souffrent de voir de telles  
extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui  
détonne ; ce sont comme des couleurs mal assorties, comme  
des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces  
bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est en un mot un  
515 renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que  
c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-  
être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à  
l'autre partie du monde, et que les Orientaux qui viennent  
jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes<sup>2</sup> : je ne doute pas  
520 même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que  
nous ne sommes blessés de leur *zombaye*<sup>3</sup> et de leurs autres  
prosternations.

72 (VI) Une tenue d'états<sup>4</sup>, ou les chambres assemblées pour  
une affaire très capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave  
525 et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu :  
une triste sévérité règne sur leurs visages ; implacables l'un pour

1. Il égale : il égalise les conditions (en ruinant les riches).

2. Rempportent sur leurs tablettes : remportent avec eux, sur leurs « tablettes » à écrire.

3. *Zombaye* : nom d'une révérence que tout ambassadeur reçu en audience devait faire, à genoux, devant le roi de Siam.

4. Une tenue d'états : une session des assemblées provinciales.

l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions: le hasard seul, aveugle et farouche divinité, 30 préside au cercle<sup>1</sup>, et y décide souverainement; ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables; toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule; le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

535 73 (I) L'on ne reconnaît plus en ceux que le jeu et le gain ont illustrés<sup>2</sup> la moindre trace de leur première condition: ils perdent de vue leurs égaux, et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet<sup>3</sup> les remet souvent où elle les a pris.

540 74 (V) Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics<sup>4</sup>, comme autant de pièges tendus à l'avarice<sup>5</sup> des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser et se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour 545 savoir à heure marquée<sup>6</sup> qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel fils de famille vient de recueillir une

1. Préside au cercle: occupe la place d'honneur.

2. Ont illustrés: sont devenus connus par leurs richesses.

3. Lansquenet: nom d'un jeu de cartes.

4. Des brelans publics: des maisons de jeu publiques.

5. L'avarice: l'avidité.

6. À heure marquée: à quelle heure précise.

550 riche succession, ou quel commis imprudent veut hasarder sur  
une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale et indigne métier,  
il est vrai, que de tromper; mais c'est un métier qui est ancien,  
connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que  
j'appelle des brelandiers<sup>1</sup>. L'enseigne est à leur porte, on y lirait  
presque: *Ici l'on trompe de bonne foi*; car se voudraient-ils donner  
555 pour irréprochables? Qui ne sait pas qu'entrer et perdre dans ces  
maisons est une même chose? Qu'ils trouvent donc sous leur  
main autant de dupes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est  
ce qui me passe<sup>2</sup>.

75 (V) Mille gens se ruinent au jeu, et vous disent froide-  
560 ment qu'ils ne sauraient se passer de jouer: quelle excuse!  
Y a-t-il une passion, quelque violente et honteuse qu'elle soit,  
qui ne pût tenir ce même langage? Serait-on reçu à dire<sup>3</sup> qu'on  
ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter<sup>4</sup>? Un  
jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a  
565 en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est trans-  
porté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par  
l'avarice<sup>5</sup>, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé la  
sienne propre, celle de sa femme et de ses enfants, est-ce une  
570 chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? Ne faut-il  
pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque,  
poussé par le jeu jusques à une déroute universelle<sup>6</sup>, il faut

1. Brelandiers: tenanciers d'une maison de jeu.

2. C'est ce qui me passe: c'est ce qui me dépasse.

3. Serait-on reçu à dire: serait-on autorisé à dire.

4. Se précipiter: se suicider.

5. L'avarice: l'avidité.

6. Une déroute universelle: une ruine complète.

même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille?

75 Je ne permets à personne d'être fripon; mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu: je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérité que de s'exposer à une grande perte.

580 76 (I) Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens: le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous moments, pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

77 (IV) Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfants ni sa femme.

585 78 (VIII) Ni les troubles, *Zénobie*<sup>1</sup>, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate<sup>2</sup> pour y élever un superbe édifice: l'air y est  
590 sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient<sup>3</sup>

1. *Zénobie*: nom d'une reine de Palmyre qui prit le titre de reine de l'Orient et qui fut vaincue par les Romains au III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

2. L'Euphrate: fleuve d'Asie occidentale, traversant notamment la Syrie et l'Irak.

3. Qui charrient: qui transportent.

## LES CARACTÈRES

595 le bois du Liban, l'airain et le porphyre<sup>1</sup> ; les grues et les machines  
gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers  
l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé,  
et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de  
l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien,  
600 grande Reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents  
ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis<sup>2</sup> de votre siècle déploient  
toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y  
de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel  
qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos  
605 trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après  
que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de  
ces pâtres<sup>3</sup> qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu  
riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers  
comptants<sup>4</sup> cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre  
610 plus digne de lui et sa fortune.

79 (IV) Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux  
vous enchantent et vous font récrier d'une première vue sur  
une maison si délicieuse, et sur l'extrême bonheur du maître  
qui la possède. Il n'est plus; il n'en a pas joui si agréablement  
615 ni si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein,  
ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à  
ce degré de beauté où elle vous ravit. Ses créanciers l'en ont

1. L'airain : le bronze; le porphyre : roche de couleur rouge, mêlée de cristaux blancs.

2. Les Phidias et les Zeuxis : Phidias (vers 490-430 avant notre ère) était un célèbre sculpteur d'Athènes et Zeuxis (fin du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère) était un peintre non moins célèbre. Employés au pluriel, leurs noms désignent tous les sculpteurs et peintres de talent.

3. Pâtres : bergers.

4. À deniers comptants : avec de l'argent comptant.

chassé : il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois ; et il est mort de saisissement.

20 80 (V) L'on ne saurait s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune. Il y a cent ans qu'on ne parlait point de ces familles, qu'elles n'étaient point : le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur ; les biens, les honneurs, les dignités fondent sur elles à plusieurs reprises ; elles nagent dans la prospérité. *Eumolpe*, 625 l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères, a eu un père du moins qui s'était élevé si haut, que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant les cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre ; et il l'a atteint. Était-ce dans ces deux personnages 630 éminence d'esprit<sup>1</sup>, profonde capacité ? était-ce les conjonctures<sup>2</sup> ? La fortune<sup>3</sup> enfin ne leur rit plus ; elle se joue ailleurs, et traite leur postérité comme leurs ancêtres.

81 (IV) La cause la plus immédiate de la ruine et de la déroute<sup>4</sup> des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée<sup>5</sup>, est que l'état seul, et non le bien, règle la dépense<sup>6</sup>. 635

82 (IV) Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

1. Éminence d'esprit : grande intelligence.

2. Les conjectures : les circonstances.

3. La fortune : le sort, le hasard.

4. La déroute : la ruine.

5. La robe : la magistrature ; l'épée : la carrière militaire.

6. L'état seul, et non le bien, règle la dépense : la nécessité de tenir son rang, et non sa fortune personnelle, règle la dépense.

83 (VI) *Giton* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut<sup>1</sup>, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient<sup>2</sup>, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche: tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse<sup>3</sup> ceux qui ont la parole: on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin<sup>4</sup>, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

*Phédon* a les yeux creux, le teint échauffé<sup>5</sup>, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit

1. L'estomac haut: la poitrine bombée.

2. Celui qui l'entretient: celui qui lui parle.

3. Il redresse: il reprend.

4. Libertin: impie, libre-penseur.

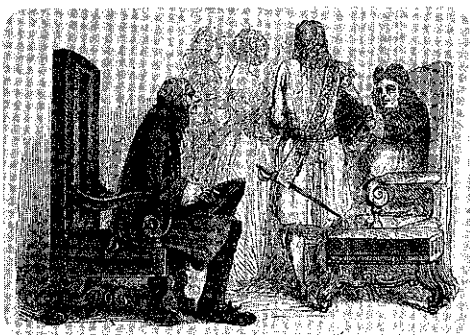
5. Le teint échauffé: le teint rougeaud.



peser à ceux à qui  
il parle<sup>1</sup>, il conte  
65 brièvement, mais  
froidement; il ne  
se fait pas écouter,  
il ne fait point rire.

Il applaudit, il  
670 sourit à ce que les  
autres lui disent, il

est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits  
services. Il est complaisant, flatteur, empressé; il est mysté-  
675 rieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est supersti-  
tieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légè-  
rement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux  
baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais  
du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir<sup>2</sup>; il  
se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se  
680 dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il  
ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau  
abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se  
renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de gale-  
685 ries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve  
moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu.  
Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un  
siège: il parle bas dans la conversation, et il articule mal;  
libre néanmoins sur les affaires publiques<sup>3</sup>, chagrin contre le



1. Il croit peser à ceux à qui il parle: il croit ennuyer ceux à qui il parle.

2. Il n'est [...] discourir: il n'est pas de ceux qui forment un cercle autour d'eux quand ils font un discours.

3. Libre sur les affaires publiques: donnant son avis sur les affaires publiques.

## Des clés pour la lecture linéaire

2

Giton, le portrait d'un arrogant  
« Des biens de fortune », VI, 83 (p. 90)

**POUR INTRODUIRE** • Giton est heureux. Il se porte bien, il a toute confiance en lui, il est entouré d'amis : il est riche.

### Le texte étape par étape

#### I. Portrait d'un riche fier de l'être (l. 638-653)

- ① Quelle impression se dégage du portrait physique de Giton (l. 638-640) ?

Prêtez attention aux adjectifs qualificatifs.

- ② Quel trait de caractère de Giton révèle l'accumulation des détails (l. 640-645) ?

Relévez tous les manquements à la sociabilité.

- ③ Quelle est l'occupation principale de Giton (l. 644) ?

Que fait-il « le jour » ? Que fait-il « la nuit » ?

- ④ Qu'est-ce qui montre que Giton se trouve au centre d'une cour (l. 646-650) ?

Relévez les phénomènes d'imitation.

- ⑤ Que révèle sa manière d'être assis dans un fauteuil (l. 625-653) ?

Tient-il compte de la présence des autres ?

#### II. Son portrait moral (l. 654-657)

- ⑥ Quels mots précis assurent le passage du portrait de Giton en action à son portrait moral (l. 654-655) ?

Vous devez en trouver deux.

## Des clés pour la lecture linéaire 2

- 7 « Il est enjoué [...] mystérieux sur les affaires du temps » (l. 655-656) : la phrase comporte une série d'adjectifs qualificatifs. Traduisent-ils une progression ?

Cherchez le sens des trois derniers adjectifs.

- 8 « Il se croit des talents et de l'esprit » (l. 657) : qu'est-ce qui indique qu'en réalité il n'en a pas ?

Prêtez attention au verbe pronominal.

- 9 « Il est riche » (l. 657) : en quoi cette chute (cette conclusion vive et frappante) explique-t-elle a posteriori le comportement de Giton ?

Reconstituez le possible raisonnement de Giton.

### III. Conclusion

- 10 Giton possède tous les avantages et agréments que lui procure sa richesse. Il ne possède pas en revanche les « biens » que procurent l'intelligence et la culture. Son portrait est une condamnation sans appel de la richesse, souvent rapide et injuste.

### La question de grammaire

- 11 Ligne 646. Analysez la forme verbale « en se promenant ».

Il s'agit d'un mode impersonnel et invariable.

### Pour aller plus loin

- 12 LECTURE CURSIVE • Comparez ce portrait de Giton avec celui de Phédon (juste après).

Étudiez les jeux d'antithèses et de parallélismes.

## LES CARACTÈRES

---

siècle<sup>1</sup>, médiocrement prévenu des ministres et du ministère<sup>2</sup>.

690 Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie : il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

---

1. Chagrin contre le siècle : pestant, maugréant contre son époque.

2. Médiocrement prévenu des ministres et du ministère : ayant des préjugés favorables sur le gouvernement.

## Chapitre VII De la ville<sup>1</sup>



1 (I) L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs au Cours ou aux Tuileries<sup>2</sup>, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

5 (I) L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont l'on se moque.

(VII) L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique<sup>3</sup>; l'on y passe en revue l'un devant l'autre :

---

1. Il ne s'agit pas de la ville en général, mais exclusivement de Paris.

2. Au Cours : le Cours-la-Reine, promenade se situant sur une partie de l'actuelle avenue des Champs-Élysées ; aux Tuileries : résidence royale.

3. Promenade publique : la promenade de Vincennes.

## LES CARACTÈRES

10 carrosse, chevaux, livrées, armoiries<sup>1</sup>, rien n'échappe aux yeux,  
tout est curieusement ou malignement observé; et selon le plus  
ou le moins de l'équipage<sup>2</sup>, ou l'on respecte les personnes, ou  
on les dédaigne.

15 2 (V) Tout le monde connaît cette longue levée<sup>3</sup> qui borne  
et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec  
la Marne, qu'elle vient de recevoir: les hommes s'y baignent au  
20 pied<sup>4</sup> pendant les chaleurs de la canicule; on les voit de fort près  
se jeter dans l'eau; on les en voit sortir: c'est un amusement.  
Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y  
promènent pas encore; et quand elle est passée, elles ne s'y  
promènent plus.

25 3 (V) Dans ces lieux d'un concours général<sup>5</sup>, où les femmes se  
rassemblent pour montrer une belle étoffe, et pour recueillir le  
fruit de leur toilette<sup>6</sup>, on ne se promène pas avec une compagne  
par la nécessité de la conversation; on se joint ensemble pour  
se rassurer sur le théâtre<sup>7</sup>, s'appriivoiser avec le public, et se  
raffermir contre la critique: c'est là précisément qu'on se parle  
sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passants, pour  
ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et

1. Livrées: tenue des domestiques; armoiries: blasons des nobles.

2. Selon le plus ou le moins de l'équipage: selon la plus ou moins grande importance du carrosse, du nombre de chevaux et de valets.

3. Cette longue levée: l'actuel quai Saint-Bernard.

4. Au pied: en bas (de cette levée).

5. Dans ces lieux d'un concours général: dans ces lieux de forte affluence.

6. Le fruit de leur toilette: des compliments sur leur toilette.

7. Pour se rassurer sur le théâtre: pour se rassurer dans ce lieu où l'on est en vue (comme sur une scène de théâtre).

l'on badine, l'on penche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

4 (I) La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques<sup>1</sup>, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon, et leurs mots pour rire. Tant que cet assemblage est dans sa force, et que l'entêtement subsiste<sup>2</sup>, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien de fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs : cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur d'esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger : il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connaît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume ; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence ; il y perd son maintien<sup>3</sup>, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, et qui est comme le héros de la société : celui-ci s'est chargé de la joie des autres, et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point<sup>4</sup>, et paraisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence,

1. Petites républiques : petits États.

2. L'entêtement subsiste : l'engouement demeure.

3. Il y perd son maintien : il ne sait que faire, comment se tenir.

4. Qu'elle n'entend point : qu'elle ne comprend pas.

ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la  
 55 manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent  
 point sur une même *coterie*<sup>1</sup> : il y a toujours, dès la première  
 année, des semences de division pour rompre dans celle qui doit  
 suivre ; l'intérêt de la beauté, les incidents du jeu, l'extravagance  
 des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt  
 60 en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent  
 la république<sup>2</sup>, et lui portent enfin le coup mortel : il n'est en  
 fort peu de temps non plus parlé de cette nation que de mouches  
 de l'année passée.

5 (IV) Il y a dans la ville la grande et la petite robe<sup>3</sup> ; et la  
 65 première se venge sur l'autre des dédains de la cour, et des  
 petites humiliations qu'elle y essuie. De savoir quelles sont  
 leurs limites, où la grande finit, et où la petite commence, ce  
 n'est pas une chose facile. Il se trouve même un corps considé-  
 70 rable<sup>4</sup> qui refuse d'être du second ordre, et à qui l'on conteste  
 le premier : il ne se rend pas néanmoins<sup>5</sup>, il cherche au contraire,  
 par la gravité et par la dépense, à s'égaliser à la magistrature, ou  
 ne lui cède qu'avec peine<sup>6</sup> : on l'entend dire que la noblesse  
 de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la

1. Deux années ne passent point sur une même *coterie* : une même *coterie* ne dure pas plus de deux ans ; une *coterie* est une association informelle réunissant des gens ayant les mêmes goûts et les mêmes intérêts.

2. République : État (sans indication sur sa nature, monarchique, impériale, républicaine...).

3. La grande robe : les magistrats ; la petite robe : les procureurs.

4. Ce « corps considérable » est celui des avocats qui étaient du même rang que les procureurs, amis qui, parfois, pouvaient siéger comme juges.

5. Il ne se rend pas néanmoins : il ne cède pourtant pas sur ses prétentions.

6. Ne lui cède qu'avec peine : ne cède la préséance aux magistrats que difficilement.



75 parole et le mérite personnel balacent<sup>1</sup> au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office<sup>2</sup>.

80 6 (V) Vous moquez-vous de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer ? *Vite*, prenez votre livre ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage<sup>3</sup> ; ils vous en croiront plus occupé ; ils diront : « Cet homme est laborieux, infatigable ; il lit, il travaille jusque dans les rues ou sur la route. » Apprenez du moindre avocat qu'il faut paraître accablé d'affaires, froncer le sourcil, et rêver à rien très profondément ; savoir à propos perdre le boire et le manger ; 85 ne faire qu'apparaître<sup>4</sup> dans sa maison, s'évanouir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet<sup>5</sup> ; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS<sup>6</sup>.

90 7 (IV) Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits-mâîtres* : ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés. 95 Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire : ils s'approprient la

1. **Balacent** : contrebalacent.

2. **Son office** : sa charge de magistrat, qui s'achetait alors tout à fait légalement.

3. **Leur équipage** : leur carrosse.

4. **Apparaître** : apparaître.

5. **Cabinet** : cabinet de travail, bureau.

6. **Gomon et Duhamel** étaient deux grands avocats. Leur nom, au pluriel, désigne tous les avocats.

## Des clés pour la lecture linéaire

### 3 Une satire des coteries parisiennes : « De la ville », VII, 4 (p. 97)

**POUR INTRODUIRE** • La coterie est une association informelle, dont les membres possèdent les mêmes goûts et souvent les mêmes intérêts. On s'y érige en maîtres des élégances et des réputations, et on y déchire à belles dents quiconque n'en fait pas partie ou qui en a été exclu. Les coteries sont aussi vieilles que les sociétés elles-mêmes. Elles existaient au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'époque des « salons » : la « ville » (Paris), dit La Bruyère, « est partagée en diverses sociétés qui sont comme autant de petites républiques qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon » (« De la ville », 4).

#### Le texte étape par étape

#### I. Mesquineries et petites intrigues de salon (l. 31-44)

- 1 Quelle image de la ville donne la première phrase (l. 31-33) ?

Précisez le sens des mots « sociétés » et « républiques ».

- 2 Quelle est la principale activité de ces « sociétés » (l. 35-38) ?

Quel sens faut-il donner à l'adverbe « ailleurs » ?

- 3 Qu'est-ce qui apparente ces « sociétés » quasiment à des sectes (l. 38) ?

Relevez les mots et formules qui appartiennent en principe au vocabulaire religieux.

- 4 À quoi sont comparées ces « sociétés » (l. 40) ?

Demandez-vous ce qui désoriente « l'homme du monde ».

#### II. Des rieurs ridicules (l. 45-63)

- 5 Pourquoi le « plaisant » est-il qualifié de « mauvais » (l. 45-46) ?

Pourquoi fait-il rire avant de parler ?

- 6 Comment le rire devient-il cruel (l. 53-55) ?

Quel sort est réservé à celui ou à celle qui « n'est point de leurs plaisirs » ?

## Des clés pour la lecture linéaire 3

### 7) Que deviennent ces coteries au bout de deux ans (l. 56-58)?

Interrogez-vous sur le sens de la formule « pour rompre dans celle qui doit suivre » (l. 57-58).

### 8) Quel est le point commun de toutes « les semences de division » qui sont évoquées (l. 58)?

Relevez ce qui atteste d'un train de vie important.

### 9) Sur quelle note comique s'achève cette évocation de la ville (l. 61-63)?

Interrogez-vous sur la comparaison finale. En quoi est-elle inattendue, et frappante?

## III. Conclusion

### 10) Ce texte est une satire du Paris mondain, divisé en coteries, toutes plus éphémères les unes que les autres. Dénigrer, critiquer constituent leur activité principale.

## La question de grammaire

### 11) Lignes 48-51. Délimitez et identifiez les cinq propositions qui composent ce passage: « Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point. »

Vérifiez que vous avez relevé quatre propositions subordonnées, dont deux relatives.

## Pour aller plus loin

### 12) EXERCICE D'APPROPRIATION • Recherchez dans le chapitre « De la ville » les remarques qui évoquent quatre particularités de Paris. En vous inspirant de la manière dont La Bruyère dépeint la capitale, vous décrierez à votre tour, en un paragraphe d'une vingtaine de lignes minimum, les particularismes de la ville de votre choix.

## LES CARACTÈRES

vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étaient dus, et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très méchants originaux.

100 8 (IV) Un homme de robe<sup>1</sup> à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille et son visage, qu'il y avait laissés : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête<sup>2</sup>.

105 9 (IV) Les *Crispins* se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui, avec un essaim de gens de livrées<sup>3</sup>, où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason*, qui se ruine, et avec *Thrasion*, qui veut se marier, et qui a consigné<sup>4</sup>.

110 10 (V) J'entends dire des *Sannions* : « Même nom, mêmes armes<sup>5</sup> ; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche ; ceux-là<sup>6</sup>, portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel<sup>7</sup>, et les autres<sup>8</sup> d'une bordure dentelée. »

---

1. Un homme de robe : un magistrat.

2. Ni si honnête : ni de si bonne compagnie.

3. Un essaim de gens de livrées : un grand nombre de domestiques.

4. Qui a consigné : qui a déposé son argent au trésor public pour acheter une charge.

5. Mêmes armes : mêmes armoiries (les armoiries désignant une famille noble).

6. Ceux-là : ceux de la branche aînée.

7. Ceux-ci brisent d'un lambel : un lambel est une brisure que les cadets mettaient au-dessus du blason de leur maison.

8. Les autres : les cadets de la branche cadette.

Ils ont avec les BOURBONS<sup>1</sup>, sur une même couleur, un même  
115 métal ; ils portent, comme eux, deux et une<sup>2</sup> : ce ne sont pas  
des fleurs de lis, mais ils s'en consolent ; peut-être dans leur  
cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, et ils les ont  
communes avec de grands seigneurs qui en sont contents : on  
les voit sur les litres<sup>3</sup> et sur les vitrages, sur la porte de leur  
120 château, sur le pilier de leur haute-justice<sup>4</sup>, où ils viennent de  
faire pendre un homme qui méritait le bannissement ; elles  
s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles  
et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses ; leurs  
livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirais volontiers  
125 aux Sannois : « Votre folie est prématurée ; attendez du  
moins que le siècle s'achève sur votre race ; ceux qui ont vu  
votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux, et ne sauraient  
plus vivre longtemps. Qui pourra dire comme eux : « Là il  
était<sup>5</sup>, et vendait très cher » ?  
130 (VIII) Les Sannions et les Crispins veulent encore davantage  
que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils  
n'aiment à la faire. Ils font un récit long et ennuyeux d'une fête  
ou d'un repas qu'ils ont donné ; ils disent l'argent qu'ils ont  
perdu au jeu, et ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas  
135 songé à perdre<sup>6</sup>. Ils parlent jargon et mystère sur de certaines

1. Les BOURBONS : nom des rois de France, d'Henri IV à Louis XVI.

2. Ils portent deux et une : ils portent sur leurs armoiries deux pièces vers le haut et une vers le bas, comme les fleurs de lis des armoiries des Bourbons.

3. Les litres : les ceintures funèbres sur lesquelles les grands magistrats avaient le droit de peindre les écussons de leurs armes dans les églises.

4. Sur le pilier de leur haute-justice : le gibet.

5. Il était : il étalait sa marchandise (ces magistrats étant des descendants de marchands).

6. Perdre : ruiner.

femmes ; ils ont réciproquement cent choses plaisantes à se conter ; ils ont fait depuis peu des découvertes ; ils se passent les uns aux autres<sup>1</sup> qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux, qui s'est couché tard à la campagne, et qui voudrait dormir, se lève  
 140 matin, chausse des guêtres<sup>2</sup>, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fournement<sup>3</sup>, renoue ses cheveux, prend un fusil : le voilà chasseur, s'il tirait bien. Il revient de nuit, mouillé et recru<sup>4</sup>, sans avoir tué. Il retourne à la chasse le lendemain, et il passe tout le jour à manquer des grives ou des  
 145 perdrix.

(VII) Un autre, avec quelques mauvais chiens, aurait envie de rire : *Ma meute*. Il sait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve ; il est au laisser-courre<sup>5</sup> ; il entre dans le fort<sup>6</sup>, se mêle avec les piqueurs<sup>7</sup> ; il a un cor. Il ne dit pas, comme *Ménalippe* :  
 150 *Ai-je du plaisir ?* Il croit en avoir. Il oublie lois et procédure : c'est un Hippolyte<sup>8</sup>. *Ménandre*, qui le vit hier sur un procès<sup>9</sup> qui est en ses mains, ne reconnaîtrait pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et capitale ? il se fait entourer de ses  
 155 confrères, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de

1. Ils se passent les uns aux autres : ils se disent les uns aux autres.

2. Chaussé des guêtres : chausse des jambières (pour la chasse).

3. Le fournement : l'équipement.

4. Recru : recru de fatigue, épuisé.

5. Il est au laisser-courre : il est au lieu où on lâche les chiens (de la chasse à courre).

6. Il entre dans le fort : il participe à la poursuite de l'animal.

7. Les piqueurs : les valets de chiens qui poursuivent l'animal à cheval.

8. C'est un Hippolyte : dans la mythologie grecque, Hippolyte passait pour un bon chasseur.

9. Sur un procès : lors d'un procès.

meute, comme il s'est étouffé de crier<sup>1</sup> après les chiens qui étaient en défaut, ou après ceux des chasseurs qui prenaient le change,<sup>2</sup> qu'il a vu donner les six chiens. L'heure presse; il achève de leur parler des abois et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger.

11 (V) Quel est l'égarement de certains particuliers qui, riches du négoce<sup>3</sup> de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moultent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur équipage<sup>4</sup>, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule, les traits<sup>5</sup> et la raillerie de toute une ville, qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi!

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent: c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne sait point dans l'Île<sup>6</sup> qu'*André* brille au Marais<sup>7</sup>, et qu'il y dissipe son patrimoine: du moins, s'il était connu dans toute la ville et dans ses faubourgs, il serait difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui dirait de lui: *Il est magnifique*, et qui lui tiendrait compte des régals<sup>8</sup> qu'il fait à

1. S'est étouffé de crier: a perdu la voix à force de crier.

2. Qui prenaient le change: qui prenaient une fausse piste.

3. Négoce: commerce.

4. Leur équipage: leur carrosse, leurs chevaux et le personnel pour s'en occuper.

5. Les traits: les moqueries, les remarques ironiques.

6. L'Île: l'île de la Cité ou l'île Saint-Louis.

7. Au Marais: dans le quartier du Marais, alors l'un des quartiers les plus récents de Paris.

8. Régals: festins.

*Xanthe* et à *Ariston*, et des fêtes qu'il donne à *Élamire*; mais il se ruine obscurément<sup>1</sup> : ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence<sup>2</sup>,  
 180 et qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

12 (I) *Narcisse* se lève le matin pour se coucher le soir; il a ses heures de toilette comme une femme; il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants ou aux Minimes<sup>3</sup>;  
 185 il est homme d'un bon commerce<sup>4</sup>, et l'on compte sur lui au quartier de \*\* pour un tiers ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi<sup>5</sup>. Là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque<sup>6</sup> chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercure galant*<sup>7</sup>; il a lu  
 190 *Bergerac*, des *Marets*, *Lesclache*, les *Historiettes* de *Barbin*<sup>8</sup>, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine ou au Cours<sup>9</sup>, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier; et il meurt ainsi après avoir vécu.

1. Il se ruine obscurément : il se ruine sans pour autant être très connu.

2. L'indigence : la misère.

3. Feuillants, Minimes : églises de Paris.

4. Il est homme d'un bon commerce : il est homme de bonne compagnie.

5. Hombre, reversi : jeux de cartes.

6. Il risque : il joue, il mise.

7. La *Gazette de Hollande*, le *Mercure galant* : noms des journaux de l'époque.

8. *Cyrano de Bergerac* (1619-1655) : auteur de *L'Autre monde ou les États et Empires de la Lune* (1657); *Marest de Saint-Sorlin* (1595-1676) : dramaturge; *Louis de Lesclache* (1620-1671) : philosophe et grammairien; *Claude Barbin* : célèbre éditeur de l'époque.

9. La Plaine : la plaine des Sablons; le Cours : le Cours-la-Reine, promenade à la mode.



195 13 (V) Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part :  
de savoir où, il est difficile ; mais son visage m'est familier. — Il  
l'est à bien d'autres ; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire.  
Est-ce au boulevard<sup>1</sup> sur un strapontin<sup>2</sup>, ou aux Tuileries dans  
la grande allée, ou dans le balcon à la comédie ? Est-ce au  
200 sermon, au bal, à Rambouillet ? Où pourriez-vous ne l'avoir  
point vu ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse  
exécution<sup>3</sup>, ou un feu de joie, il paraît à une fenêtre de l'Hôtel  
de ville ; si l'on attend une magnifique entrée<sup>4</sup>, il a sa place sur  
un échafaud<sup>5</sup> ; s'il se fait un carrousel<sup>6</sup>, le voilà entré, et placé sur  
205 l'amphithéâtre ; si le Roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur  
marche<sup>7</sup>, il assiste à leur audience, il est en haie<sup>8</sup> quand ils  
reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux  
serments des ligues suisses<sup>9</sup> que celle du chancelier et des ligues  
mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter  
210 le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-  
Hubert*<sup>10</sup>, le voilà à cheval ; on parle d'un camp et d'une revue<sup>11</sup>,

1. Boulevard : boulevard de la Porte Saint-Antoine.

2. Strapontin : siège mis aux portières des grands carrosses.

3. S'il y a dans la place une fameuse exécution : place de Grève, face à l'Hôtel de ville de l'époque, où avaient lieu les exécutions.

4. Une magnifique entrée : l'entrée solennelle du roi, d'un grand, dans une ville.

5. Échafaud : estrade.

6. S'il se fait un carrousel : s'il y a une parade à cheval.

7. Il voit leur marche : il assiste à leur arrivée (solennelle).

8. Il est en haie : il est au premier rang des spectateurs.

9. Serments des ligues suisses : cérémonies où était renouvelée l'alliance entre la France et les cantons suisses, en présence du « chancelier » (l'équivalent du garde des sceaux).

10. Une *Saint-Hubert* : le jour de la Saint-Hubert, patron des chasseurs, le Roi et sa cour prenaient part à une chasse à courre, qui attirait beaucoup de curieux.

11. Un camp, une revue : un camp et une revue militaires.

il est à Ouilles, il est à Achères<sup>1</sup>. Il aime les troupes, la milice<sup>2</sup>, la guerre; il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi<sup>3</sup>. CHANLEY sait les marches, JACQUIER les vivres, DU METZ<sup>4</sup> l'artillerie: celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois<sup>5</sup> en voyant, il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir; mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il n'aura point regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville! Qui dira après

215 lui: « Le Cours<sup>6</sup> est fermé, on ne s'y promène point; le bournier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus »? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire<sup>7</sup>? Qui vous avertira que Beaumavielle<sup>8</sup> mourut hier; que Rochois est enrhumée, et ne chantera de huit jours? Qui

220 connaîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées? Qui dira: « *Scapin* porte des fleurs de lis<sup>9</sup> », et qui en sera plus édifié? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase<sup>10</sup> le nom d'une simple bourgeoise? Qui sera mieux fourni de

1. Ouilles, Achères : dans la banlieue de Paris.

2. La milice : les troupes armées formées dans les villes (essentiellement pour assurer le maintien de l'ordre).

3. Fort de Bernardi : fort construit près du Luxembourg par l'ingénieur Bernardi, par ailleurs directeur d'une école militaire, d'une académie.

4. CHANLEY : maréchal des logis des armées du Roi; JACQUIER : fournisseur des vivres; Du Metz : lieutenant général d'artillerie.

5. Il a vieilli sous le harnois : il a vieilli dans le métier des armes; vieux soldat.

6. Le Cours : le cours-la-Reine.

7. Un beau salut : une manière élégante de saluer; un prestige de la Foire : un numéro exceptionnel donné lors d'une foire.

8. Beaumavielle : célèbre chanteur de l'Opéra, mort vers 1688.

9. *Scapin* porte des fleurs de lis : les fleurs de lis figuraient dans les armoiries de nombreuses familles nobles; que *Scapin*, valet de Molière, en porte à son tour crée un contraste comique.

10. Emphase : grandiloquence.

230 vaudevilles<sup>1</sup>? Qui prêtera aux femmes les *Annales galantes* et le  
*Journal amoureux*<sup>2</sup>? Qui saura comme lui chanter à table tout un  
dialogue de l'*Opéra*, et les fureurs de Roland<sup>3</sup> dans une ruelle<sup>4</sup>?  
Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottos gens,  
des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement  
leur convenir?

235 14 (V) *Théramène* était riche et avait du mérite; il a hérité, il  
est donc très riche et d'un très grand mérite. Voilà toutes les  
femmes en campagne pour l'avoir pour galant<sup>5</sup>, et toutes les  
filles pour *épouseur*. Il va de maisons en maisons faire espérer aux  
240 mères qu'il épousera. Est-il assis, elles se retirent, pour laisser  
à leurs filles toute la liberté d'être aimables, et à Théramène de  
faire ses déclarations. Il tient ici contre le mortier<sup>6</sup>; là il efface  
le cavalier ou le gentilhomme<sup>7</sup>. Un jeune homme fleuri<sup>8</sup>, vif,  
enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux  
reçu; on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire  
245 à qui se trouve avec lui dans une même visite. Combien de  
galants va-t-il mettre en dérouté! quels bons partis ne fera-t-il

1. Vaudevilles: petites pièces de théâtres comiques.

2. Les *Annales galantes*: titre d'un roman de madame de Villedieu, paru en 1685; le *Journal amoureux*: titre d'un journal probablement fictif.

3. Les fureurs de Roland: allusion à *Roland*, un opéra de Quinault et de Lulli, créé à Versailles en 1685.

4. Une ruelle: partie de la chambre d'une femme où sont des sièges pour les visiteurs.

5. Voilà [...] pour l'avoir pour galant: voilà toutes les femmes rivalisant entre elles pour l'avoir pour soupirant.

6. Il tient contre le mortier: il l'emporte sur un magistrat, qui est un président de parlement (cour de justice).

7. Le cavalier ou le gentilhomme: le militaire ou le noble.

8. Un jeune homme fleuri: un jeune homme en bonne santé.

point manquer<sup>1</sup> ? Pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le  
 recherchent ? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est  
 l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être, et qui attendent  
 250 d'un mariage à remplir le vide de leur consignation<sup>2</sup>. On devrait  
 proscrire<sup>3</sup> de tels personnages si heureux, si pécunieux<sup>4</sup>, d'une ville  
 bien policée<sup>5</sup>, ou condamner le sexe<sup>6</sup>, sous peine de folie ou d'indi-  
 gnité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avaient que du mérite.

15 (VIII) Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour<sup>7</sup>, ne sait  
 255 pas toujours la contrefaire<sup>8</sup> ; il ne l'imité en aucune manière  
 dans ces dehors agréables et caressants que quelques courtisans,  
 et surtout les femmes, y ont naturellement pour un homme de  
 mérite, et qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni  
 de ses contrats<sup>9</sup> ni de ses ancêtres ; elles le trouvent à la cour,  
 260 cela leur suffit ; elles le souffrent<sup>10</sup>, elles l'estiment ; elles ne  
 demandent pas s'il est venu en chaise<sup>11</sup> ou à pied, s'il a une  
 charge, une terre ou un équipage<sup>12</sup> : comme elles regorgent de

1. **Quels beaux partis ne fera-t-il point manquer** : quels beaux et avantageux mariages ne fera-t-il pas manquer !

2. **Remplir le vide de leur consignation** : obtenir par la dot de leur femme de quoi acheter une charge (de magistrat ou d'officier).

3. **Proscrire** : exiler, bannir.

4. **Si pécunieux** : si riches.

5. **Une ville bien policée** : une ville bien civilisée, bien raffinée.

6. **Le sexe** : les femmes.

7. **Paris [...] le singe de la cour** : Paris, qui imite mal la Cour.

8. **Contrefaire** : copier.

9. **Contrats** : affaires.

10. **Elles le souffrent** : elles l'admettent.

11. **En chaise** : en chaise à porteurs.

12. **Une charge** : une fonction officielle ; **une terre** : une propriété en province ; **un équipage** : un carrosse, des chevaux et des valets.

train<sup>1</sup>, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle  
265 le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille de goût<sup>2</sup> et de complaisance pour quiconque est dedans, sans le connaître; mais si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés<sup>3</sup> l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de  
270 voir déjà dans sa chambre<sup>4</sup> le cavalier ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point! ôtera-t-elle les yeux de dessus lui<sup>5</sup>? Il ne perd rien auprès d'elle: on lui tient compte des doubles soupentes et des ressorts qui le feront rouler plus mollement<sup>6</sup>; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

275 16 (V) Cette fatuité<sup>7</sup> de quelques femmes de la ville, qui cause en elles<sup>8</sup> une mauvaise imitation de celles de la cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, et que la rusticité<sup>9</sup> des villageoises: elle a sur toutes deux l'affectation de plus<sup>10</sup>.

1. Comme elles rengorgent de train: comme elles ont beaucoup de carrosses, de chevaux et de valets.

2. Elle pétille de goût: elle éprouve une vive sympathie.

3. Ces clous dorés dessinaient des emblèmes sur les portières des carrosses.

4. Chambre: pièce de réception.

5. Ôtera-t-elle les yeux de dessus lui?: cessera-t-elle de le regarder?

6. On lui tient [...] plus mollement: on lui sait gré des doubles courroies de cuir (les « soupentes ») et des ressorts qui assurent la suspension des carrosses et les font rouler en douceur.

7. Cette fatuité: cette vanité.

8. Qui cause en elles: qui engendre en elles.

9. Rusticité: manque d'éducation, de raffinement.

10. Elle a [...] l'affectation de plus: cette fatuité a sur la grossièreté et le manque de raffinement l'exagération hypocrite en plus.

280 17 (IV) La subtile invention, de faire de magnifiques présents de noces qui ne coûtent rien, et qui doivent être rendus en espèce<sup>1</sup> !

285 18 (IV) L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert<sup>2</sup> par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier<sup>3</sup>, les meubles et la toilette !

290 19 (IV) Le bel et le judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances<sup>4</sup> et à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure<sup>5</sup> ! Que manque-t-il à une telle  
295 coutume, pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelque relation de la Mingrélie<sup>6</sup> ?

20 (I) Pénible coutume, asservissement incommode ! se chercher incessamment les uns les autres avec l'impatience<sup>7</sup> de ne se

1. En espèce : en argent, parce que le mari qui finance de « magnifiques présents » touche la dot de sa femme.

2. De concert : en même temps.

3. Gaultier : célèbre marchand d'étoffes de Paris.

4. Une sorte d'effronterie aux bienséances : une sorte d'insolence qui ne respecte pas les bienséances.

5. Les nouvelles mariées recevaient les trois premiers jours les visites de leurs amies sur un lit, où elles étaient magnifiquement parées.

6. La Mingrélie : l'actuelle Géorgie sur les bords de la mer Noire.

7. Avec l'impatience : avec un vif désir.

point rencontrer; ne se rencontrer  
300 que pour se dire des riens, que  
pour s'apprendre réciproquement  
des choses dont on est également  
instruite, et dont il importe peu  
que l'on soit instruite; n'entrer  
305 dans une chambre<sup>1</sup> précisément  
que pour en sortir; ne sortir de  
chez soi l'après-dînée<sup>2</sup> que pour  
y rentrer le soir, fort satisfaite  
d'avoir vu en cinq petites heures



310 trois suisses<sup>3</sup>, une femme que l'on connaît à peine, et une autre  
que l'on n'aime guère! Qui considérerait bien le prix du temps,  
et combien sa perte est irréparable, pleurerait amèrement sur de  
si grandes misères.

21 (VII) On s'élève à la ville dans une indifférence grossière  
315 des choses rurales et champêtres; on distingue à peine la plante  
qui porte le chanvre<sup>4</sup> d'avec celle qui produit le lin, et le blé  
froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil<sup>5</sup>: on  
se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand  
nombre de bourgeois ni des guérets, ni de baliveaux<sup>6</sup>, ni de  
320 provins, ni de regains<sup>7</sup>, si vous voulez être entendu: ces termes

1. **Chambre**: pièce de réception, salon.

2. **L'après-dînée**: l'après-midi.

3. **Trois suisses**: trois portiers.

4. **Le chanvre**: plante textile.

5. **Le méteil**: du seigle et du froment semés ensemble.

6. **Guérets**: terres labourées; **baliveaux**: arbres qu'on laisse pousser très haut.

7. **Provins**: pieds de vigne; **regains**: repousses d'herbes après la première coupe.

pour eux ne sont pas français. Parlez aux uns d'aunage, de tarif, ou de sol pour livre<sup>1</sup>, et aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation<sup>2</sup>. Ils connaissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins spécieux ; ils  
 325 ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire, et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents. Il n'y a si vil praticien, qui au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane<sup>3</sup>, ne se  
 330 préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons ; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches<sup>4</sup>, de leur vie champêtre et de leur économie<sup>5</sup>, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avait encore ni offices, ni commissions,  
 335 ni présidents, ni procureurs ; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette<sup>6</sup>.

22 (V) Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement<sup>7</sup>, si commodément, ni si sûrement même, contre le vent,

1. **Aunage** : métrage de tissus ; **tarif** : prix ; **sol pour livre** : impôt du dixième sur les transactions commerciales (un sou d'impôt pour une livre).

2. **Voie d'appel** : procédure pour obtenir « en appel » une révision d'un jugement ; **requête civile** : procédure de cassation d'un jugement pour vice de forme ; **appointement** : décision de justice obligeant les deux parties à présenter leurs plaintes par écrit ; **évocation** : transmission d'un dossier d'une juridiction à une autre.

3. **Chicane** : point litigieux et secondaire dans un procès.

4. **Patriarches** : vieillards et chefs de familles de l'Ancien Testament, dans la Bible, menant une vie simple.

5. **Leur économie** : leurs manières de vivre.

6. **Greffe** : bureau où l'on garde les actes des procédures judiciaires ; **parquet** : dans un tribunal, les places réservées aux magistrats ; **la buvette** : rendez-vous traditionnel des gens de loi.

7. **Si mollement** : avec un tel confort.



la pluie, la poudre<sup>1</sup> et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se  
340 faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la  
mule de leurs ancêtres<sup>2</sup> ! Ils ne savaient point encore se priver de  
nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses  
utiles. On ne les voyait point s'éclairer avec des bougies, et se  
chauffer à un petit feu : la cire était pour l'autel et pour le Louvre.  
345 Ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur  
carrosse ; ils se persuadaient que l'homme avait des jambes pour  
marcher, et ils marchaient. Ils se conservaient propres quand il  
faisait sec ; et dans un temps humide ils gâtaient leur chaussure<sup>3</sup>,  
aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours, que  
350 le chasseur de traverser un guéret<sup>4</sup>, ou le soldat de se mouiller  
dans une tranchée. On n'avait pas encore imaginé d'atteler deux  
hommes à une litière<sup>5</sup> ; il y avait même plusieurs magistrats qui  
allaient à pied à la chambre<sup>6</sup> ou aux enquêtes, d'aussi bonne  
grâce qu'Auguste autrefois allait de son pied au Capitole<sup>7</sup>.  
355 L'étain dans ce temps brillait sur les tables et sur les buffets,  
comme le fer et le cuivre dans les foyers ; l'argent et l'or  
étaient dans les coffres. Les femmes se faisaient servir par des  
femmes ; on mettait celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms  
de gouverneurs et de gouvernantes n'étaient pas inconnus à nos

1. La poudre : la poussière (des routes et chemins).

2. La mule de leurs ancêtres : l'ânesse sur laquelle voyageaient les ancêtres des bourgeois.

3. Ils gâtaient leur chaussure : ils souillaient leurs chaussures.

4. Un guéret : une terre labourée.

5. Pratique courante dans l'Antiquité et encore au Moyen Âge (chez les gens riches ou puissants). Les litières étaient portées par des hommes (esclaves ou domestiques), comme on porte un brancard.

6. À la chambre : au palais de justice.

7. L'empereur Auguste allait à pied jusqu'au Capitole où siégeait le Sénat romain.

360 pères: ils savaient à qui l'on confiait les enfants des rois et des  
plus grands princes; mais ils partageaient le service de leurs  
domestiques avec leurs enfants, contents de veiller eux-mêmes  
immédiatement<sup>1</sup> à leur éducation. Ils comptaient en toutes  
choses avec eux-mêmes: leur dépense était proportionnée à leur  
365 recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table,  
leurs maisons de la ville et de la campagne, tout était mesuré sur  
leurs rentes et sur leur condition. Il y avait entre eux des distinc-  
tions extérieures qui empêchaient qu'on ne prît la femme du  
praticien<sup>2</sup> pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple  
370 valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à  
grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissaient entier  
à leurs héritiers, et passaient ainsi d'une vie modérée à une mort  
tranquille. Ils ne disaient point: *Le siècle est dur, la misère est  
grande, l'argent est rare*; ils en avaient moins que nous, et en  
375 avaient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie  
que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on était alors  
pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les grands splen-  
deur, somptuosité, magnificence, est dissipation<sup>3</sup>, folie, ineptie  
dans le particulier<sup>4</sup>.

---

1. Immédiatement: personnellement.

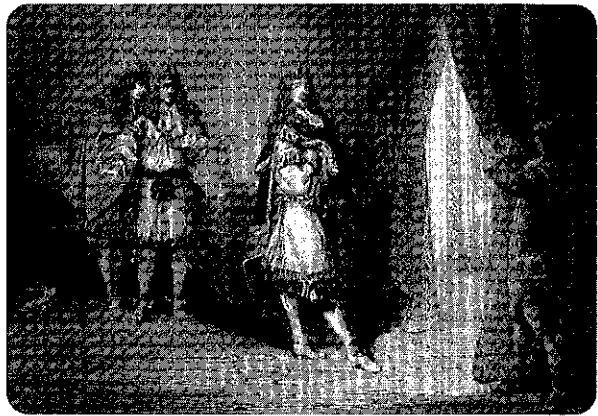
2. La femme du praticien: la femme de l'avocat.

3. Dissipation: dilapidation, dépense excessive.

4. Ineptie dans le particulier: sottise chez le simple particulier.

## Chapitre VIII

### De la cour



1 (I) Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour<sup>1</sup> : il n'y a sorte de vertu qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

2 (I) Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices<sup>2</sup>, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est

---

1. Il ne sait pas la cour : il ne sait pas comment on doit se comporter à la cour. La formule sous-entend qu'on doit s'y comporter avec complaisance et hypocrisie.

2. Il dissimule les mauvais offices : il cache les mauvais services.

10 qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile  
au courtisan pour sa fortune<sup>1</sup>, que la franchise, la sincérité et  
la vertu.

3 (IV) Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes,  
et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ?  
de même, qui peut définir la cour ?

15 4 (IV) Se dérober à la cour<sup>2</sup> un seul moment, c'est y renoncer :  
le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir pour la recon-  
naître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu.

20 5 (IV) L'on est petit à la cour, et quelque vanité que l'on ait,  
on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands mêmes  
y sont petits.

6 (I) La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son  
point de vue<sup>3</sup>, paraît une chose admirable : si l'on s'en approche,  
ses agréments diminuent, comme ceux d'une perspective que  
l'on voit de trop près.

25 7 (I) L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe  
dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier.

8 (VII) La cour ne rend pas content ; elle empêche qu'on ne  
le soit ailleurs.

---

1. Pour sa fortune : pour sa réussite.

2. Se dérober à la cour : s'absenter de la cour.

3. Comme dans son point de vue : si on la regarde à l'endroit précis où l'on peut  
bien la voir.

9 (I) Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour<sup>1</sup> : il  
30 découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était  
inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et  
où tout est utile, le bon et le mauvais.

10 (VI) La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux  
dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

35 11 (I) L'on va quelquefois à la cour pour en revenir<sup>2</sup>, et se faire  
par là respecter du noble de sa province, ou de son diocésain<sup>3</sup>.

12 (I) Le brodeur et le confiseur seraient superflus, et ne  
feraient qu'une montre<sup>4</sup> inutile, si l'on était modeste et sobre :  
les cours seraient désertes, et les rois presque seuls, si l'on était  
40 guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être  
esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il  
semble qu'on livre en gros aux premiers de la cour<sup>5</sup> l'air de  
hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distri-  
buent en détail dans les provinces : ils font précisément comme  
45 on leur fait, vrais singes<sup>6</sup> de la royauté.

13 (I) Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme  
la présence du prince<sup>7</sup> : à peine les puis-je reconnaître à leurs  
visages ; leurs traits sont altérés, et leur contenance est avilie. Les

1. Ait tâté de la cour : ait fait l'expérience de la cour, d'y vivre.

2. Pour en revenir : pour en repartir.

3. Diocésain : évêque de son *diocèse*.

4. Une montre : un étalage.

5. Aux premiers de la cour : aux personnes les plus en vue, les grands et les favoris.

6. Vrais singes : vrais imitateurs.

7. Du prince : du roi (Louis XIV).

50 gens fiers et superbes<sup>1</sup> sont les plus défaits, car ils perdent plus  
du leur; celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux<sup>2</sup>: il  
n'a rien à réformer<sup>3</sup>.

14 (I) L'air de cour est contagieux: il se prend à V\*\*<sup>4</sup>,  
comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise; on l'entrevoit  
en des fourriers<sup>5</sup>, en de petits contrôleurs, et en des chefs de  
55 fruiterie<sup>6</sup>: l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre<sup>7</sup> y  
faire de grand progrès. Un homme d'un génie élevé<sup>8</sup> et d'un  
mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent  
pour faire son capital de l'étudier et se le rendre propre<sup>9</sup>; il  
l'acquiert sans réflexion, et il ne pense point à s'en défaire.

60 15 (IV) N\*\* arrive avec grand bruit; il écarte le monde, se  
fait faire place; il gratte, il heurte presque; il se nomme: on  
respire, et il n'entre qu'avec la foule.

16 (I) Il y a dans les cours des apparitions de gens aventuriers  
et hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent eux-  
65 mêmes<sup>10</sup>, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui

1. Les gens fiers et superbes: les gens farouches et orgueilleux.

2. S'y soutient mieux: s'y comporte mieux.

3. Il n'a rien à réformer: il n'a rien à modifier.

4. V\*\*: Versailles.

5. Fourriers: officiers chargés de choisir le logis du roi lors de ses déplacements.

6. Contrôleurs: officiers chargés de surveiller les dépenses de bouche (alimen-  
taires); chefs de fruiterie: chefs veillant à l'organisation du dessert du roi.

7. Avec une portée d'esprit fort médiocre: avec une intelligence fort moyenne.

8. Un homme d'un génie élevé: un homme de grand talent, très doué.

9. Faire son capital de l'étudier et se le rendre propre: mettre tous ses soins  
à étudier cette espèce de talent (des fourriers) et se l'approprier.

10. Qui se produisent eux-mêmes: qui réussissent sans recommandation ni protection.

manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la foule, et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant  
70 qu'il se trouve heureux d'en être vu. Ils ont cela de commode pour les grands qu'ils en sont soufferts<sup>1</sup> sans conséquence, et congédiés de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches et décrédités<sup>2</sup>, et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt d'être trompé par d'autres.

75 17 (IV) Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légèrement<sup>3</sup>, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme : ils vous interrogent sans vous regarder ; ils parlent d'un ton élevé, et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux  
80 qui se trouvent présents ; ils s'arrêtent, et on les entoure ; ils ont la parole, président au cercle<sup>4</sup>, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un grand, qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais.

85 18 (IV) Les cours ne sauraient se passer d'une certaine espèce de courtisans, hommes flatteurs, complaisants, insinuants, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les faibles et flattent toutes les passions : ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés, leur parlent de leurs maris et de leurs amants dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs

---

1. Ils en sont soufferts : ils en sont admis.

2. Décrédités : discrédités.

3. Sans saluer que légèrement : sans saluer sinon légèrement.

4. Président au cercle : tiennent la première place dans les réunions (mondaines).

90 maladies, et fixent leurs couches<sup>1</sup> ; ils font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dépense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer<sup>2</sup> de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages ; ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention<sup>3</sup> et la richesse, et ils n'habitent d'anciens palais qu'après  
 95 les avoir renouvelés<sup>4</sup> et embellis ; ils mangent délicatement et avec réflexion ; il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent, et dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, et ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée<sup>5</sup>. Dédaigneux et fiers, ils n'abordent plus leurs pareils,  
 100 ils ne le saluent plus ; ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénètrent en des endroits et à des heures où les grands n'osent se faire voir : ceux-ci avec de longs services, bien des plaies sur le corps<sup>6</sup>, de beaux emplois ou des grandes dignités, ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre<sup>7</sup>. Ces  
 105 gens ont l'oreille de plus grands princes, sont de tous leurs plaisirs et de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du Château<sup>8</sup>, où ils marchent et agissent comme chez eux et dans leur domestiques<sup>9</sup>, semblent se multiplier en mille endroits, et sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux  
 110 venus à une cour ; ils embrassent, ils sont embrassés ; ils rient ;

1. **Fixent leurs couches** : indiquent la date de leur accouchement.

2. **Consumer** : dépenser.

3. **L'invention** : les trouvailles vestimentaires.

4. **Après les avoir renouvelés** : après les avoir restaurés.

5. **Avec la même adresse qu'ils l'ont élevée** : avec la même habileté qu'ils l'ont bâtie.

6. **Bien des plaies sur le corps** : bien des blessures de guerre.

7. **Une contenance si libre** : une allure si désinvolte.

8. **Château** : le château de Versailles.

9. **Dans leur domestiques** : comme s'ils étaient chez eux.



ils éclatent<sup>1</sup>, ils sont plaisants, ils font des contes : personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, et qui sont sans conséquence<sup>2</sup>.

115 19 (V) Ne croirait-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, et que seuls aussi ils en doivent répondre ? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourrait les représenter<sup>3</sup> exprimerait l'empressement, l'inquiétude<sup>4</sup>, la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis,  
120 jamais fixes<sup>5</sup> et arrêtés : qui même les a vus marcher ? on les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine ; ne leur  
125 faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le  
130 prince, mais ils l'annoncent et le précédent ; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans ; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril. Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés

1. Ils éclatent : ils parlent fort.

2. Sans conséquence : sans intérêt.

3. Les représenter : les peindre, en faire le portrait.

4. L'inquiétude : l'incapacité à ne pas bouger, à rester en place.

5. Jamais fixes : jamais immobiles.

## LES CARACTÈRES

135 d'un emploi si sérieux, et si utile à la république<sup>1</sup>. Ils sont au  
reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes<sup>2</sup>, et  
ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer ; il ne leur  
manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer médio-  
curement<sup>3</sup>. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce  
140 qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants, légers et  
précipités. Le dirai-je ? ils portent au vent<sup>4</sup>, attelés tous deux  
au char de la Fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir  
assis.

20 (IV) Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom<sup>5</sup>,  
doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le  
145 porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le  
plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus  
ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS,  
aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux  
PRINCES DU SANG<sup>6</sup> ; ne parler que de ducs, de cardinaux<sup>7</sup> et des  
150 ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls<sup>8</sup>  
paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme<sup>9</sup> et  
pour les croisades ; avoir des salles parées d'arbres généalo-

1. La république : l'État.

2. Les nouvelles indifférentes : les nouvelles qui n'ont aucun intérêt.

3. Pour s'avancer médiocrement : pour faire une passable carrière.

4. Ils portent au vent : ils portent la tête fort haute.

5. Un assez beau nom : un nom assez illustre.

6. PRINCES LORRAINS : rois de Lorraine ; tous les noms qui suivent sont ceux d'illustres familles ; PRINCES DU SANG : membres de la famille royale.

7. Cardinaux : les plus hauts dignitaires de l'Église catholique, juste en dessous du pape.

8. Ses aïeuls : ses ancêtres.

9. Oriflamme : bannière brandie lors des batailles.

giques, d'écussons chargés de seize quartiers<sup>1</sup>, et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres ; se piquer d'avoir  
 155 un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchecoulis<sup>2</sup> ; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes*<sup>3</sup> ; dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là, qu'elle n'est pas demoiselle<sup>4</sup> ; ou si  
 160 on lui dit qu'*Hya-cinthe* a eu le gros lot<sup>5</sup>, demander s'il est g e n t i l h o m m e . Quelques-uns riront  
 165 de ces contre-temps<sup>6</sup>, mais il les laissera rire ; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la  
 170 maison régnante<sup>7</sup> ; et à force de le dire, il sera cru.



21 (IV) C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture<sup>8</sup>, et de n'y être pas gentilhomme.

1. Seize quartiers : un quartier de noblesse équivalait à une génération (25 ans) ; seize quartiers représentent donc 400 ans d'ancienneté.

2. Mâchecoulis : galeries construites au sommet des murs d'un château fort et en surplomb de ceux-ci, pour repousser les assaillants se trouvant au pied du mur.

3. *Mes armes* : mes armes de noblesse, mes armoiries.

4. Elle n'est pas demoiselle : elle n'est pas de noble naissance.

5. Le gros lot : le gros lot de la loterie.

6. Contre-temps : gaffes.

7. La maison régnante : la maison royale.

8. La moindre roture : état de celui qui n'est pas né noble.

22 (VI) L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt; c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit; c'est  
 175 ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns  
 180 fassent par vertu vers la modération et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec les plus avarés<sup>1</sup>, les plus violents dans leurs désirs et les plus ambitieux: quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, et de ne pas courir où les autres courent? On croit même être responsable  
 185 à soi-même de son élévation et de sa fortune<sup>2</sup>: celui qui ne l'a point faite à la cour est censé ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas<sup>3</sup>. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans grâces et sans récompenses? question si épineuse, si embarrassée, et d'une  
 190 si pénible décision, qu'un nombre infini de courtisans vieillissent sur le oui et sur le non, et meurent dans le doute.

23 (VI) Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune: je m'étonne qu'il ose se montrer.

195 24 (IV) Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps et de sa condition, avec qui il est venu à la cour la première fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre

1. Les plus avarés: les plus avides, les plus cupides.

2. Fortune: réussite.

3. On n'en appelle pas: on ne conteste pas.

mérite<sup>1</sup> et de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensait de soi-même et de ceux qui l'avaient devancé.

25 (I) C'est beaucoup tirer de notre ami, si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connaissance.

26 (IV) Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque<sup>2</sup>, poste, abbaye, pour les demander et les obtenir, et qu'il soit muni de pensions, de brevets et de survivances<sup>3</sup>, vous lui reprochez son avidité et son ambition; vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures<sup>4</sup>, et que par le nombre et la diversité des grâces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire<sup>5</sup>? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on désespère, par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, et de s'attirer ce reproche. Si l'on était à portée de leur succéder<sup>6</sup>, l'on commencerait à sentir qu'ils ont moins de tort,

1. Être prévenu de son propre mérite : être convaincu de son mérite.

2. Sur tout ce qui vaque : sur tous les postes, charges, qui sont vacants.

3. Pensions : gratifications annuelles accordées par le roi à de grands personnages; brevets : actes officiels prouvant l'existence d'une pension, d'un titre ou d'un grade; survivances : exercices d'une charge par les héritiers après la mort du titulaire.

4. Ses créatures : ses obligés, ceux qui lui doivent leur situation.

5. Cependant qu'a-t-il dû faire : qu'aurait-il pourtant dû faire?

6. Si l'on était à portée de leur succéder : si l'on était près de prendre leur place.

220 et l'on serait plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

225 27 (IV) Il ne faut rien exagérer, ne dire des cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite que de le laisser quelquefois sans récompense ; on ne l'y méprise pas toujours, quand on a pu une fois le discerner ; on l'oublie, et c'est là où l'on sait parfaitement ne faire rien, ou faire très peu de chose, pour ceux que l'on estime beaucoup.

230 28 (V) Il est difficile à la cour que de toutes les pièces<sup>1</sup> que l'on emploie à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point ; l'autre parle mollement ; il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts et contre ses intentions ; à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté et la prudence ; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun  
235 se souvient assez de tout ce que son établissement<sup>2</sup> lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin ; on serait même assez porté à justifier les services qu'on a reçus des uns par ceux qu'en de pareils besoins on rendrait aux autres, si le premier et l'unique soin<sup>3</sup> qu'on a après sa fortune  
240 faite n'était pas de songer à soi.

29 (VII) Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse pour trouver les expédients d'obliger

---

1. Pièces : manœuvres.

2. Son établissement : sa réussite.

3. L'unique soin : l'unique préoccupation.

ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes<sup>1</sup>,  
245 ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; et ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance.

(VI) Personne à la cour ne veut entamer<sup>2</sup>; on s'offre d'appuyer, parce que, jugeant des autres par soi-même, on espère  
250 que nul n'entamera, et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer: c'est une manière douce et polie de refuser son crédit, ses offices<sup>3</sup> et sa médiation à qui en a besoin.

30 (I) Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier<sup>4</sup>, vous aiment et vous estiment, qui sont embar-  
255 rassés de vous dans le public<sup>5</sup>, et qui, au lever ou à la messe<sup>6</sup>, évitent vos yeux et votre rencontre! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements<sup>7</sup>.

260 31 (IV) Je vois un homme entouré et suivi; mais il est en place<sup>8</sup>. J'en vois un autre que tout le monde aborde; mais il est

1. Spécieux prétextes : faux prétextes.

2. Entamer : discréditer quelqu'un (pour contester ses prérogatives).

3. Refuser son crédit, ses offices : refuser d'user de son influence, et ses services.

4. Vous étouffent de caresses dans le particulier : vous accablent de démonstrations d'affection en privé.

5. Dans le public : en public.

6. Au lever ou à la messe : au lever du Roi ou à la messe du Roi.

7. Dénué de grands établissements : sans grande situation, sans occuper un poste important.

8. Il est en place : il est en faveur.

en faveur. Celui-ci est embrassé et caressé, même des grands; mais il est riche. Celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt; mais il est savant et éloquent. J'en découvre  
 265 un que personne n'oublie de saluer; mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché.

32 (V) Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur, qui inonde les  
 270 cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement<sup>1</sup>: on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage; l'envie, la jalousie parlent comme l'adulation; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce  
 275 qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connaissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de lui, qu'il paraît  
 280 difforme près de ses portraits; il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse et la complaisance viennent de le porter: il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avait mis, tout le monde passe facilement à un autre avis; en est-il entièrement déchu, les  
 285 machines qui l'avaient guindé si haut<sup>2</sup> par l'applaudissement et les éloges sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris: je veux dire qu'il n'y en a point qui le

1. Tout l'appartement: tout l'appartement du Roi.

2. Les machines qui l'avaient guindé si haut: les moyens par lesquels on l'avait porté si haut.



dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, et qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étaient comme dévoués à la  
290 fureur d'en dire du bien.

33 (VII) Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

34 (VII) L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avaient fait monter.

295 35 (VIII) Il y a dans les cours deux manières de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous et s'en dégoûtent.

300 36 (IV) L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

37 (I) Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances<sup>1</sup>, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

305 38 (I) Il y a des gens à qui ne connaître point le nom et le visage d'un homme est un titre pour en rire et le mépriser. Ils demandent qui est cet homme ; ce n'est ni *Rousseau*, ni un *Fabry*, ni *la Couture*<sup>2</sup> : ils ne pourraient le méconnaître<sup>3</sup>.

1. Faire les avances : faire les premiers pas.

2. *Rousseau* : propriétaire d'un célèbre cabaret à Paris ; *Fabry* : libertin condamné à mort et brûlé ; *la Couture* : ancien tailleur de la cour, devenu fou.

3. Ils ne pourraient le méconnaître : ils ne pourraient l'ignorer (s'il était Rousseau, Fabry ou la Couture).

310 39 (I) L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun<sup>1</sup> qui éteigne celui des autres.

40 (I) Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir : vous êtes perdu.

315 41 (IV) On n'est point effronté par choix, mais par complexion<sup>2</sup> ; c'est un vice de l'être, mais naturel : celui qui n'est pas né tel est modeste, et ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre ; c'est une leçon assez inutile que de lui dire : « Soyez effronté, et vous réussirez » ; une mauvaise imitation ne lui profiterait pas, et le ferait échouer. Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une  
320 vraie et naïve impudence<sup>3</sup> pour réussir.

42 (IV) On cherche, on s'empresse, on brigue<sup>4</sup>, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande et on obtient ; « mais, dit-on, sans l'avoir demandé, et dans le temps que l'on n'y pensait pas, et que l'on songeait même à toute autre  
325 chose » : vieux style, menterie innocente, et qui ne trompe personne.

43 (V) On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, et l'on doit être servi selon ses souhaits ; les uns doivent

---

1. Un mérite importun : un mérite agaçant.

2. On n'est point effronté par choix, mais par complexion : on n'est point insolent par choix mais par tempérament.

3. Impudence : aplomb, audace.

4. On brigue : on intrigue.

330 entamer<sup>1</sup>, les autres appuyer ; l'amorce est déjà conduite, et la mine prête à jouer<sup>2</sup> : alors on s'éloigne de la cour. Qui oserait soupçonner d'Artémon qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lorsqu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement<sup>3</sup> pour l'y faire asseoir ? Artifice grossier, finesses usées, 335 et dont le courtisan s'est servi tant de fois, que, si je voulais donner le change à tout le public et lui dérober mon ambition, je me trouverais sous l'œil et sous la main du prince, pour recevoir de lui la grâce que j'aurais recherchée avec le plus d'emportement.

340 44 (V) Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vues qu'ils ont sur leur fortune<sup>4</sup>, ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que, s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés ; et s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui 345 la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues et par leurs cabales<sup>5</sup> : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité et de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter ?

350 Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la cour, il est encore plus âpre et plus difficile de se rendre digne d'être placé.

1. Les uns doivent entamer : les uns doivent discréditer (un homme en place, pour lui contester ses prérogatives).

2. L'amorce est déjà conduite, et la mine prête à jouer : le dispositif de mise à feu fonctionne, la mine est prête à exploser ; ces métaphores sont empruntées au vocabulaire militaire des artificiers.

3. Son gouvernement : la direction de ses affaires.

4. Fortune : carrière.

5. Par leurs brigues et par leurs cabales : par leurs intrigues et par leurs complots.

Il coûte moins à faire dire de soi: « Pourquoi a-t-il obtenu ce poste? » qu'à faire demander: « Pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu? »

355 L'on se présente encore pour les charges de ville<sup>1</sup>, l'on postule  
une place dans l'Académie française, l'on demandait le consulat<sup>2</sup>:  
quelle moindre raison y aurait-il de travailler les premières  
années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, et de  
demander ensuite, sans nul mystère et sans nulle intrigue, mais  
360 ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince, la  
république<sup>3</sup>?

45 (IV) Je ne vois aucun courtisan à qui le prince vienne  
d'accorder un bon gouvernement<sup>4</sup>, une place éminente ou une  
forte pension, qui n'assume par vanité, ou pour marquer son  
désintéressement, qu'il est bien moins content du don que de la  
365 manière dont il lui a été fait. Ce qu'il y a en cela de sûr et d'indu-  
bitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité<sup>5</sup> que de donner de mauvaise grâce: le plus  
fort et le plus pénible est de donner; que coûte-t-il d'y ajouter  
un sourire?

370 Il faut avouer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui  
refusaient plus honnêtement que d'autres ne savaient donner;  
qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisaient si longtemps  
prier, qu'ils donnaient si sèchement, et chargeaient une grâce  
qu'on leur arrachait de conditions si désagréables, qu'une plus

---

1. L'on se présente encore pour les charges de la ville: on postule encore pour gérer la ville.

2. Dans la Rome antique, le consulat désignait la fonction de consul pendant le temps qu'il exerçait sa charge.

3. La république: l'État.

4. Un bon gouvernement: une province ou une place forte à gérer, « gouverner ».

5. C'est rusticité: c'est grossièreté.

375 grande grâce était d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

46 (IV) L'on remarque dans les cours des hommes avides qui se revêtent de toutes les conditions<sup>1</sup> pour en avoir les avantages : gouvernement, charge, bénéfice, tout leur convient ; ils se sont  
380 si bien ajustés<sup>2</sup>, que par leur état ils deviennent capables de toutes les grâces ; ils sont *amphibies*<sup>3</sup>, ils vivent de l'Église et de l'épée, et auront le secret d'y joindre la robe. Si vous demandez : « Que font ces gens à la cour ? » ils reçoivent, et envient tous ceux à qui l'on donne.

385 47 (VIII) Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien voir.

48 (VI) *Ménophile* emprunte ses mœurs d'une profession, et d'une autre son habit ; il masque<sup>4</sup> toute l'année, quoique à  
390 visage découvert ; il paraît à la cour, à la ville, ailleurs, toujours sous un certain nom et sous le même déguisement. On le reconnaît et on sait quel il est à son visage.

49 (VI) Il y a pour arriver aux dignités ce qu'on appelle ou la grande voie ou le chemin battu ; il y a le chemin détourné  
395 ou de traverse, qui est le plus court.

---

1. Qui se revêtent de toutes les conditions : qui cumulent tous les emplois ou toutes les charges.

2. Ils se sont si bien ajustés : ils se sont si bien arrangés.

3. Ils sont *amphibies* : ils jouent sur tous les tableaux, le mot « amphibie » faisant image.

4. Il masque : il se masque.

50 (V) L'on court les malheureux pour les envisager<sup>1</sup> ; l'on se range en haie, ou l'on se place aux fenêtres, pour observer les traits et la contenance d'un homme qui est condamné, et qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité ; si les  
400 hommes étaient sages, la place publique serait abandonnée<sup>2</sup>, et il serait établi qu'il y aurait de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, et qu'il en  
405 reçoit les compliments<sup>3</sup> ; lisez dans ses yeux, et au travers d'un calme étudié et d'une feinte modestie, combien il est content et pénétré de soi-même ; voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses désirs répand dans son cœur et sur son visage, comme il ne songe plus qu'à vivre et à avoir de la santé, comme ensuite sa  
410 joie lui échappe et ne peut plus se dissimuler, comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid et sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux : il ne leur répond pas, il ne les voit pas ; les embrassements et les caresses des grands, qu'il ne voit plus de si loin, achèvent de lui nuire ; il se déconcerte, il  
415 s'étourdit : c'est une courte aliénation<sup>4</sup>. Vous voulez être heureux, vous désirez des grâces ; que de choses pour vous à éviter !

51 (VI) Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison et de son esprit pour régler sa conduite et ses dehors

---

1. L'on court les malheureux pour les envisager : on poursuit les malheureux [les condamnés à mort] pour les dévisager.

2. La place publique serait abandonnée : la place publique où ont lieu les exécutions serait déserte.

3. Les compliments : les félicitations.

4. C'est une courte aliénation : c'est une brève folie.

à l'égard des autres ; il emprunte sa règle de son poste et de son  
420 état : de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

52 (VIII) *Théonas*, abbé depuis trente ans, se lassait de l'être.  
On a moins d'ardeur et d'impatience de se voir habillé de  
pourpre<sup>1</sup>, qu'il en avait de porter une croix d'or sur sa poitrine,  
et parce que les grandes fêtes se passaient toujours sans rien  
425 changer à sa fortune, il murmurait contre le temps présent,  
trouvait l'État mal gouverné, et n'en prédisait rien que de  
sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux  
dans les cours à qui veut s'avancer, il avait enfin pris son parti,  
et renoncé à la prélature<sup>2</sup>, lorsque quelqu'un accourt lui dire  
430 qu'il est nommé à un évêché. Rempli de joie et de confiance sur  
une nouvelle si peu attendue : « Vous verrez, dit-il, que je n'en  
demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque. »

53 (I) Il faut des fripons à la cour auprès des grands et des  
ministres, même les mieux intentionnés ; mais l'usage en est  
435 délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre<sup>3</sup>. Il y a des temps  
et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres.  
Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables,  
souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse  
d'un homme de bien ?

440 54 (IV) Un vieil auteur, et dont j'ose rapporter ici les propres  
termes, de peur d'en affaiblir le sens par ma traduction, dit que  
*s'éloigner des petits, voire de ses pareils, et iceulx vilainer et dépriser ;*

1. Habillé de pourpre : portant la toge rouge (pourpre) de cardinal.

2. La prélature : les hauts dignitaires de l'Église (cardinaux et évêques).

3. Les mettre en œuvre : les utiliser.

445 *s'accointer de grands et puissans en tous biens et chevances, et en cette leur coïntise et privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries, et vilaines*  
*besoignes ; estre esbonté, saffranier et sans point de vergogne ; endurer*  
*brocards et gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre de cheminer*  
*en avant, et à tout son entregent, engendre heur et fortune<sup>1</sup>.*

55 (IV) Jeunesse du prince, source des belles fortunes.

450 56 (IV) *Timante*, toujours le même, et sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation et des récompenses, ne laissait pas de dégénérer<sup>2</sup> dans l'esprit des courtisans : ils étaient las de l'estimer ; ils le saluaient froidement, ils ne lui souriaient plus, ils commençaient à ne le plus joindre<sup>3</sup>, ils ne l'embrassaient plus, ils ne le tiraient plus à  
 455 l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avaient plus rien à lui dire. Il lui fallait cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, et en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencements,  
 460 et encore mieux.

57 (V) Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons<sup>4</sup>,

1. Traduction : « s'éloigner des petits, et même de ses pareils, les humilier et mépriser ; devenir un intime de grands et puissants, très riches, et en cette familiarité être de tous les jeux, railleries, tromperies et vilaines actions ; être sans pudeur, ruiné et sans honte ; endurer les affronts et moqueries de tous, sans hésiter à poursuivre son chemin, et sans perdre son aisance, engendre bonheur et réussite. »

2. Dégénérer : déchoir (dans l'esprit des courtisans).

3. Ils commençaient à ne le plus joindre : ils commençaient à ne plus le rencontrer.

4. Leurs anciennes liaisons : leurs anciennes relations.



leur société d'études<sup>1</sup>, les droits du voisinage; les autres  
feuilleterent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul<sup>2</sup>,  
465 rappellent le côté paternel et le maternel; l'on veut tenir à cet  
homme par quelque endroit<sup>3</sup>, et l'on dit plusieurs fois le jour que  
l'on y tient; on l'imprimerait volontiers: *C'est mon ami, et je suis  
fort aise de son élévation; j'y dois prendre part, il m'est assez proche.*  
Hommes vains et dévoués à la fortune, fades courtisans, parliez-  
470 vous ainsi il y a huit jours? Est-il devenu, depuis ce temps, plus  
homme de bien, plus digne de choix que le prince en vient de  
faire? Attendez-vous cette circonstance pour le mieux connaître?

58 (V) Ce qui me soutient et me rassure contre les petits  
dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux,  
475 c'est que je me dis à moi-même: « Ces gens n'en veulent peut-  
être qu'à ma fortune, et ils ont raison: elle est bien petite. Ils  
m'adoreraient sans doute si j'étais ministre. »

Dois-je bientôt être en place? le sait-il? est-ce en lui un  
pressentiment? il me prévient<sup>4</sup>, il me salue.

480 59 (VII) Celui qui dit: *Je dînai hier à Tibur*<sup>5</sup>, ou: *J'y soupe ce soir*,  
qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de Plancus<sup>6</sup> dans les  
moindres conversations, qui dit: *Plancus me demandait... Je disais*

1. Leur société d'études: leurs études en commun; ils font valoir qu'ils ont été des condisciples.

2. Trisaïeul: arrière-arrière grand-père.

3. L'on veut tenir à cet homme par quelque endroit: on veut être apparenté à cet homme d'une façon ou d'une autre.

4. Il me prévient: il m'aborde en premier.

5. Tibur: ville du Latium, en Italie, réputée d'un séjour agréable, résidence d'été de l'empereur Hadrien (aujourd'hui Tivoli).

6. Plancus: nom d'un romain puissant, qui fut un temps consul.

à *Plancus*... , celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire<sup>1</sup>. Il part  
 485 de la main<sup>2</sup>, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point<sup>3</sup> une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas  
 490 l'honneur de lui croire, parmi les ennemis de l'empire, un ennemi.

60 (VI) Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée, ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme  
 495 qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connaître et pour juger, qui n'est recommandable que par certaines livrées<sup>4</sup>, que même il ne porte plus.

61 (VII) *Théodote* avec un habit austère a un visage comique, et d'un homme qui entre sur la scène; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent<sup>5</sup> son visage. Il est fin, *cauteleux*<sup>6</sup>, doucereux, mystérieux; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille: *Voilà un beau temps; voilà un grand dégel*. S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même

1. Une mort extraordinaire : une mort soudaine.

2. Il part de la main : il sort rapidement.

3. Ne lui passe point : ne lui accorde pas.

4. Livrées : habits de domestiques.

5. Accompagnent : s'accordent (à son visage).

6. *Cauteleux* : sournois, hypocrite.

505 qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse<sup>1</sup>. Imaginez-  
vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes ou à  
se saisir d'un papillon : c'est celle de Théodote pour une affaire  
de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieu-  
510 s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose,  
et il a raison ; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des  
gens enivrés, ensorcelés de la faveur ; ils y pensent le jour, ils y  
rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un ministre, et ils en  
descendent ; ils sortent de son antichambre, et ils y rentrent ; ils  
515 n'ont rien à lui dire, et ils lui parlent ; ils lui parlent une seconde  
fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les,  
ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption<sup>2</sup> ; vous leur  
adrez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous  
connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est  
520 à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que  
leur folie ne devienne fureur, et que le monde n'en souffre. Théo-  
dote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais  
sa passion a moins d'éclat ; il lui fait des vœux en secret, il la  
cultive, il la sert mystérieusement ; il est au guet et à la décou-  
525 verte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées de la  
faveur<sup>3</sup> : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue  
pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié,  
engagement, reconnaissance. Si la place d'un CASSINI<sup>4</sup> devenait

1. Une jeune précieuse : une jeune femme qui adopte les manières très raffinées de la préciosité.

2. Ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption : ils suent l'orgueil, l'arrogance, la suffisance.

3. Les livrées de la faveur : les habits de la faveur.

4. CASSINI (1625-1712) : astronome, directeur de l'Observatoire de Paris.

530 vacante, et que le suisse ou le postillon<sup>1</sup> du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parélies et de parallaxes<sup>2</sup>. Si vous demandiez à Théodote s'il est auteur ou plagiaire<sup>3</sup>, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages, et je vous dirais: « Lisez et jugez. » Mais s'il est 535 dévot ou courtisan, qui pourrait le décider<sup>4</sup> sur le portrait que j'en viens de faire? Je prononcerais plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance<sup>5</sup>; vous serez placé, et bientôt; ne veillez plus, n'imprimez plus: le public vous demande quartier<sup>6</sup>.

540 62 (VIII) N'espérez plus de candeur<sup>7</sup>, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté<sup>8</sup> dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque 545 chose par son nom; il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents: celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de *cheminer*<sup>9</sup>; pensant mal de tout le monde, il

1. Le suisse ou le postillon: le portier ou le cocher.

2. Parélies: phénomènes lumineux se produisant quand les rayons du soleil traversent des nuages; parallaxes: angles de calcul permettant de déterminer la distance d'un astre.

3. Plagiaire: copieur, imitateur.

4. Le décider: savoir s'il est un auteur ou un plagiaire.

5. J'ai observé le point de votre naissance: j'ai fait votre horoscope.

6. Le public vous demande quartier: le public vous demande grâce, pitié.

7. Candeur: innocence, sincérité.

8. Fermeté: constance.

9. *Cheminer*: faire son chemin, faire carrière.

n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut  
550 persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou  
que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas  
sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse  
son oreille : il est froid<sup>1</sup> et indifférent sur les observations que  
l'on fait sur la cour et sur le courtisan ; et parce qu'il les a enten-  
555 dues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société  
et martyr de son ambition, il a une triste circonspection<sup>2</sup> dans  
sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais  
froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites<sup>3</sup>, une  
conversation interrompue et des distractions fréquentes. Il a  
560 une profusion<sup>4</sup>, le dirai-je ? des torrents de louanges pour ce  
qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et  
pour tout autre une sécheresse de pulmonique<sup>5</sup> ; il a des  
formules de compliments différents pour l'entrée et pour la  
sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; et il n'y  
565 a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de  
parler qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également  
à se faire des patrons et des créatures<sup>6</sup> ; il est médiateur,  
confident, entremetteur : il veut gouverner<sup>7</sup>. Il a une ferveur  
de novice pour toutes les petites pratiques de cour ; il sait où il  
570 faut se placer pour être vu ; il sait vous embrasser, prendre part

1. Il est froid : il est impassible.

2. Il a une triste circonspection : il observe une triste prudence.

3. Un ris forcé, des caresses contrefaites : un rire forcé, de fausses démonstrations d'amitié.

4. Il a une profusion : il a quantité (de louanges).

5. Une sécheresse de pulmonique : un manque de souffle comme en ont les poitrinaires (les tuberculeux), une manière de ne rien dire.

6. Des patrons et des créatures : des protecteurs et des protégés.

7. Il veut gouverner : il veut « gouverner » une province.

à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empres-  
 sées sur votre santé, sur vos affaires; et pendant que vous lui  
 répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame  
 un autre sujet; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un  
 575 discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler,  
 lui faire un compliment de condoléance: il pleure d'un œil, et  
 il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur  
 le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la  
 gelée; il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il  
 580 sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne  
 sait point.

63 (I) Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses,  
 et les chagrins cachés, mais réels. Qui croirait que l'empres-  
 sement pour les spectacles, que les éclats<sup>1</sup> et les applaudisse-  
 585 ments aux théâtres de Molière et d'Arlequin<sup>2</sup>, les repas, la  
 chasse, les ballets, les carrousels<sup>3</sup> couvrissent tant d'inquié-  
 tudes, de soins<sup>4</sup> et de divers intérêts, tant de craintes et d'es-  
 pérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses?

64 (IV) La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique,  
 590 qui applique<sup>5</sup>: il faut arranger ses pièces et ses batteries<sup>6</sup>,

1. Les éclats: les éclats de rire.

2. Aux théâtres de Molière et d'Arlequin: les salles de spectacles du Petit-Bourbon et du Palais-Royal que se partagèrent Molière et sa troupe et les Comédiens Italiens (« Arlequin »).

3. Les carrousels: les parades de cavaliers.

4. Soins: soucis, inquiétudes.

5. Qui applique: qui absorbe beaucoup de temps.

6. Il faut arranger ses pièces et ses batteries: il faut préparer ses ruses et manœuvres (métaphore militaire).

avoir un dessein, le suivre, parer<sup>1</sup> celui de son adversaire, hasarder quelquefois, et jouer de caprice<sup>2</sup>; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures, on est échec, quelquefois mat; souvent, avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame<sup>3</sup>,  
595 et l'on gagne la partie: le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

65 (V) Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés; rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour: image du courtisan, d'autant  
600 plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti.

66 (I) « Les deux tiers de ma vie sont écoulés; pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petites  
605 où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'es-  
sui; trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait bien qu'à force de lever la tête; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose, et ceux que je contempiais si avidement, et de qui j'espérais toute ma grandeur; le meilleur de tous les  
610 biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. » N\*\* a pensé cela dans sa disgrâce, et l'a oublié dans la prospérité.

1. Parer: esquiver, éviter.

2. Hasarder quelquefois, et jouer de caprice: risquer quelquefois et jouer selon l'inspiration du moment.

3. Avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame: avec des pions qu'on utilise bien, on s'empare de la dame (métaphore empruntée au jeu d'échecs).

615 67 (I) Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui ; s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave : cela se compense.

620 68 (IV) *Xantippe* au fond de sa province, sous un vieux toit et dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit qu'il voyait le prince, qu'il lui parlait, et qu'il en ressentait une extrême joie ; il a été triste à son réveil ; il a conté son songe, et il a dit : « Quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! » *Xantippe* a continué de vivre ; il est venu à la cour, il a vu le prince, il lui a parlé ; et il a été plus loin que son songe, il est favori.

69 (I) Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ?

625 70 (I) L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune<sup>1</sup>.

630 71 (I) Mille gens à peine connus font la foule au lever<sup>2</sup> pour être vus du prince, qui n'en saurait voir mille à la fois ; et s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux !

635 72 (I) De tous ceux qui s'empresment auprès des grands et qui leur font la cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vues d'ambition et d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sottise impatience de se faire voir.

---

1. Fortune : réussite.

2. Au lever : au lever du Roi, auquel assistaient les courtisans les plus en vue.



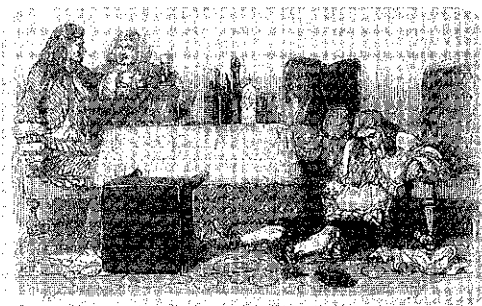
73 (VII) Il y a de certaines familles qui, par les lois du monde<sup>1</sup> ou ce qu'on appelle de la bienséance<sup>2</sup>, doivent être irréconciliables. Les voilà réunies ; et où la religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue, et le fait sans peine.



640 74 (I) L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse<sup>3</sup> : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes<sup>4</sup> dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils préfèrent des repas, des viandes<sup>5</sup>, et des amours ridicules.

645 Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide<sup>6</sup> ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à

650 leur débauche que de boire de l'eau-forte<sup>7</sup>. Les femmes du pays précipitent le

655 déclin de leur beauté par des artifices qu'elles



 Clés 4  
p. 150  


1. Par les lois du monde : par les lois en vigueur à la cour.

2. La bienséance : les règles de décence et de politesse.

3. Sans mœurs ni politesse : sans éducation.

4. Ils se trouvent affranchis de la passion des femmes : ils ne tombent pas amoureux.

5. Des viandes : des nourritures.

6. Insipide : fade.

7. L'eau-forte : acide utilisé pour la gravure sur cuivre.

croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge<sup>1</sup>, leur bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers<sup>2</sup>, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers le roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir<sup>3</sup> dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment \*\*\*<sup>4</sup> ; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle<sup>5</sup>, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons<sup>6</sup>.

1. Elles étalent avec leur gorge : elles exposent à la vue avec leur poitrine.

2. Cheveux étrangers : perruques.

3. On ne laisse pas de voir : on ne peut que voir.

4. Ce « pays » est la cour, Versailles.

5. Il est à quarante-huit degrés d'élévation du pôle : il est à quarante-huit degrés de latitude.

6. À plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons : à six milles kilomètres environ des tribus indiennes des Iroquois et des Hurons du Canada.

75 (I) Qui considérera<sup>1</sup> que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le  
685 bonheur des saints.

76 (IV) Les grands seigneurs sont pleins d'égards pour les princes : c'est leur affaire, ils ont des inférieurs. Les petits courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, et vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

690 77 (IV) Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse ? Elle peut et elle sait ; ou du moins quand elle saurait autant qu'elle peut, elle ne serait pas plus décisive<sup>2</sup>.

78 (IV) Faibles hommes ! Un grand dit de *Timagène*, votre ami, qu'il est un sot, et il se trompe. Je ne demande pas que vous  
695 répliquiez qu'il est homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur<sup>3</sup> ; vous lui avez vu faire une belle action<sup>4</sup> : rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvu qu'après ce que vous venez  
700 d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vu faire.

79 (V) Qui sait parler aux rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan. Une parole

1. Qui considérera : celui qui pensera.

2. Décisive : prompt à décider.

3. Il manque de cœur : il manque de courage.

4. Une belle action : un exploit.

## Des clés pour la lecture linéaire

4

Un pays étrange  
«De la cour», VIII, 74 (p. 147)

**POUR INTRODUIRE** • Décrire la vie de cour n'est pas chose facile, tant ses mœurs sont particulières. C'est comme partir à la découverte d'un « pays » étrange, où vivrait une tribu inconnue. Aussi La Bruyère feint-il d'entreprendre un récit de voyage.

### Le texte étape par étape

#### I. Le pays de l'absurde (l. 640-667)

- ① « L'on parle d'une région » (l. 640) : quel type de récit suggère ce début de présentation ?

Il s'agit-il d'un récit de voyage, d'une pure fiction, d'un reportage ?

- ② Sur quels contrastes est bâtie l'évocation des habitants de cette région (l. 640-642) ?

Vous devez trouver deux sortes d'opposition.

- ③ Quel est le comportement des jeunes ? Montrez que les exemples donnés sont de plus en plus graves (l. 642-652).

Ces exemples sont au nombre de quatre.  
Recherchez ce qu'est une « eau-forte ».

- ④ Qu'y a-t-il d'absurde dans le maquillage et les toilettes des « femmes » ?

À quoi sert en principe un maquillage ? Quelle partie du corps n'est ni maquillée ni vêtue ?

- ⑤ Sur quel point précis se focalise la description des hommes (l. 664-665) ?

Que désigne l'expression « cheveux étrangers » ?

#### II. Un roi adoré comme un dieu (l. 667-678)

- ⑥ De quelle cérémonie s'agit-il (l. 670) ?

Relevez le champ lexical renvoyant au catholicisme.

## Des clés pour la lecture linéaire 4

### 7 Où se trouvent le roi, les grands, l'autel, le prêtre (l. 670-675) ?

Quel est le « dieu » qu'adorent les courtisans ?

### III. Une localisation satirique (l. 678-680)

#### 8 Comment est localisé ce « pays » (l. 679-680) ?

Demandez-vous quelle profession pourrait utiliser ce vocabulaire.

#### 9 Quelle idée la référence aux Iroquois et aux Hurons (dont on parlait alors beaucoup) donne-t-elle de la cour ?

Les Iroquois et les Hurons passaient à l'époque pour moins civilisés que les Français.

### III. Conclusion

#### 10 En faisant de la cour un « pays » étrange et étranger, La Bruyère se livre à une satire féroce de celle-ci : règne de l'absurde, divinisation du roi, localisation ironique, tout concourt à la discréditer. Le moraliste qu'est La Bruyère sait se faire politique.

### La question de grammaire

#### 11 Lignes 662-665. Dans la phrase « Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête » : relevez quatre pronoms relatifs dont vous donnerez la fonction.

L'un des pronoms est complément circonstanciel de moyen.

### Pour aller plus loin

#### 12 LECTURE CURSIVE • L'image du « pays » est fréquente chez La Bruyère. Relisez la fable de La Fontaine, « Les Obsèques de la Lionne » : quelle est l'image du « pays » dans cette fable ? Comparez-la à celle qu'en donne La Bruyère.

échappe, et elle tombe à l'oreille du prince bien avant de sa  
mémoire, et quelquefois jusque dans son cœur: il est impos-  
705 sible de la ravoïr; tous les soins que l'on prend et toute l'adresse  
dont on use pour l'expliquer ou pour l'affaiblir servent à la  
graver plus profondément et à l'enfoncer davantage. Si ce n'est  
que contre nous-mêmes que nous avons parlé, outre que ce  
malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède,  
710 qui est de nous instruire par notre faute, et de souffrir la peine<sup>1</sup>  
de notre légèreté; mais si c'est contre quelque autre, quel abat-  
tement! quel repentir! Y a-t-il une règle plus utile contre un  
si dangereux inconvénient, que de parler des autres au souve-  
rain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de  
715 leurs mœurs ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les  
précautions et les mesures dont on parle de soi?

80 (IV) «Diseurs de bons mots, mauvais caractère»: je le  
dirais, s'il n'avait été dit<sup>2</sup>. Ceux qui nuisent à la réputation ou à  
la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot, méritent  
une peine infamante: cela n'a pas été dit, et je l'ose dire.

720 81 (I) Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que  
l'on prend comme dans un magasin et dont l'on se sert pour  
se féliciter les uns les autres sur les événements. Bien qu'elles  
se disent souvent sans affection<sup>3</sup>, et qu'elles soient reçues sans  
725 reconnaissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre,  
parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde  
de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes, ne pouvant

---

1. Souffrir la peine: supporter la peine.

2. Le mot est de Blaise Pascal (1623-1662).

3. Sans affection: sans sentiment.

guère compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences.

730 82 (I) Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connaisseur en musique, en tableaux, en bâtiments, et en bonne chère<sup>1</sup> : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger ; l'on impose à ses semblables<sup>2</sup>, et l'on se trompe soi-même.

735 83 (VI) La cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde<sup>3</sup>, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir ; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point ; ils plaisent à force de se taire, et se rendent importants par un  
740 silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes ; ils payent de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur ; si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf<sup>4</sup>.

745 84 (VI) Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident<sup>5</sup> : ils en sont les premiers surpris et consternés. Ils se reconnaissent<sup>6</sup> enfin, et se trouvent dignes de leur étoile<sup>7</sup> ; et comme si la stupidité et la fortune étaient deux choses incompatibles,

1. En tableaux, en bâtiments, et en bonne chère : en peinture, en architecture et en gastronomie.

2. L'on impose à ses semblables : on fait illusion.

3. L'usage du monde : la connaissance et la pratique des convenances mondaines.

4. Le tuf : la roche sous le sol végétal, sous la couche de terre.

5. Comme un accident : par hasard.

6. Ils se reconnaissent : ils prennent conscience de leur situation.

7. Se trouvent dignes de leur étoile : estiment mériter leur succès.

ou qu'il fût impossible d'être heureux et sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit; ils hasardent<sup>1</sup>, que dis-je? ils ont la confiance de parler en toute rencontre, et sur quelque matière qui puisse s'offrir, et sans nul discernement des personnes<sup>2</sup> qui les écoutent. Ajouterai-je qu'ils épouvantent ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité<sup>3</sup> et par leurs fadaïses? Il est vrai du moins qu'ils déshonorent sans ressources ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation<sup>4</sup>.

85 (IV) Comment nommerai-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots? Je sais du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

(I) C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin<sup>5</sup>.

(IV) La finesse n'est ni une trop bonne ni une trop mauvaise qualité: elle flotte entre le vice et la vertu. Il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, et peut-être où elle ne doive être suppléée<sup>6</sup> par la prudence.

(IV) La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie; de l'un à l'autre le pas est glissant; le mensonge seul en fait la différence: si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

1. Ils hasardent: ils se risquent à.

2. Sans nul discernement des personnes: sans nulle considération des personnes.

3. Leur fatuité: leur sottise.

4. Ils déshonorent sans ressources ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation: ils discréditent sans remède possible ceux qui les ont aidés à occuper un poste important.

5. Médiocrement fin: moyennement perspicace.

6. Être suppléée: être remplacée.



(IV) Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins ; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

770

86 (V) Vous dépendez, dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit : « J'y donne les mains<sup>1</sup> pourvu qu'un tel y condescende » ; et ce tel y condescend, et ne désire plus que d'être assuré des intentions de l'autre. Cependant rien n'avance ; les mois, les années s'écoulent inutilement : « Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien ; il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent<sup>2</sup>, et qu'ils se parlent. » Je vous dis, moi, que j'y vois clair, et que j'y comprends tout : ils se sont parlé.

780

87 (VII) Il me semble que qui sollicite pour les autres<sup>3</sup> a la confiance d'un homme qui demande justice ; et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grâce.

785

88 (I) Si l'on ne se précautionne à la cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la dupe de plus sots que soi.

89 (I) Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège<sup>4</sup> du monde.

1. J'y donne les mains : je donne mon accord.

2. Ils s'abouchent : ils se rencontrent.

3. Qui sollicite pour les autres : celui qui demande quelque chose pour les autres.

4. Le meilleur manège : la meilleure façon d'agir.

790 90 (VI) Êtes-vous en faveur, tout manège est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous mènent au terme : autrement, tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

795 91 (I) Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

800 92 (I) Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale<sup>1</sup> : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au-dessus de l'intrigue et de la cabale, et que l'on ne saurait s'y assujettir<sup>2</sup> ; l'on va alors à une grande fortune ou à une haute réputation par d'autres chemins.

805 93 (IV) Avec un esprit sublime, une doctrine universelle<sup>3</sup>, une probité à toutes épreuves et un mérite très accompli, n'appréhendez pas<sup>4</sup>, ô *Aristide*, de tomber à la cour ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

94 (I) Qu'un favori s'observe de fort près ; car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le

---

1. Homme de cabale : intrigant.

2. L'on peut cependant [...] assujettir : on peut cependant intriguer à un tel point que l'on se trouve au-dessus de l'intrigue et qu'on ne saurait s'y soumettre. Autrement dit : l'intrigue est tellement sophistiquée que l'on est au-dessus de l'intrigue ; c'est en quelque sorte du grand art.

3. Avec un esprit sublime, une doctrine universelle : avec une grande intelligence et un savoir universel.

4. N'appréhendez pas : ne craignez pas.

visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute  
810 plus volontiers, et s'il me reconduit un peu plus loin, je  
penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai.

L'homme a bien peu de ressources dans soi-même<sup>1</sup>, puisqu'il  
faut une disgrâce ou une mortification<sup>2</sup> pour le rendre plus  
humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme.

815 95 (V) L'on contemple dans les cours de certaines gens, et l'on  
voit bien à leurs discours et à toute leur conduite qu'ils ne  
songent ni à leurs grands-pères ni à leurs petits-fils : le présent  
est pour eux ; ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

96 (VI) *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux,  
820 heureux dans le même degré. Sa vie est un roman : non, il lui  
manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures ; il a eu  
de beaux songes, il en a eu de mauvais : que dis-je ? on ne rêve  
point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus  
qu'il a fait ; l'extrême et le médiocre lui sont connus ; il a  
825 brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui  
est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assurait fort  
sérieusement qui étaient en lui ; il a dit de soi : *J'ai de l'esprit,*  
*j'ai du courage* ; et tous ont dit après lui : *Il a de l'esprit, il a*  
*du courage*. Il a exercé dans l'une et l'autre fortune<sup>3</sup> le génie  
830 du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus  
de mal qu'il n'y en avait. Le joli, l'aimable, le rare, le  
merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge ; et tout

---

1. L'homme a bien peu de ressources dans soi-même : l'homme a peu de  
moyens, de capacités en lui-même.

2. Une mortification : une humiliation.

3. Dans l'une et l'autre fortune : dans l'une et l'autre situation.

le contraire a servi depuis pour le raval<sup>1</sup> : caractère équivoque, mêlé, enveloppé ; une énigme, une question presque indécise.

835 97 (V) La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux ; et sa chute, au-dessous.

840 98 (I) Celui qui un beau jour sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes.

845 99 (V) Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ; ils s'évanouiront à leur tour ; et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place. Quel fonds à faire sur un person-  
850 nage de comédie<sup>2</sup> !

100 (VII) Qui a vu la cour a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus spécieux et le plus orné ; qui méprise la cour, après l'avoir vue, méprise le monde.

---

1. Pour le raval<sup>1</sup> : pour le discréditer.

2. Quel fonds à faire sur un personnage de comédie ! : ils offrent de quoi faire un personnage de comédie.

De la cour (VIII)

---

101 (VI) La ville dégoûte de la province ; la cour détrompe  
855 de la ville, et guérit de la cour.

(I) Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de  
la retraite.



## Chapitre IX

### Des grands<sup>1</sup>



1 (I) La prévention<sup>2</sup> du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste<sup>3</sup>, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général, que, s'ils s'avisent d'être bons, cela irait à l'idolâtrie.

5 2 (VI) Si vous êtes né vicieux, ô *Théagène*, je vous plains ; si vous le devenez par faiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entre eux de vous corrompre, et qui

---

1. **Des grands** : des personnages les plus puissants du royaume après le roi (les princes, les représentants des grandes et vieilles familles aristocratiques).

2. **La prévention** : le préjugé favorable.

3. **L'entêtement pour leur geste** : l'admiration que le peuple éprouve devant leur manière d'être.

sevantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous être sage, tempérant, modeste, civil<sup>1</sup>,  
10 généreux, reconnaissant, laborieux<sup>2</sup>, d'un rang<sup>3</sup> d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, et à faire les règles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens<sup>4</sup> de suivre par complaisance leurs dérèglements, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la  
15 déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez : ironie forte, mais utile, très propre à mettre vos mœurs<sup>5</sup> en sûreté, à renverser tous leurs projets, et à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, et de vous laisser tel que vous êtes.

20 3 (I) L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

25 4 (I) Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer

1. Tempérant : sobre ; modeste : modéré ; civil : poli.

2. Laborieux : travailleur.

3. Rang : position sociale.

4. Convenez avec cette sorte de gens : admettez avec cette sorte de gens, avec ces corrupteurs, que vous suivrez par complaisance leurs dérèglements ; le propos est ironique puisque la condition est que « cette sorte de gens » devienne d'abord vertueuse.

5. Vos mœurs : votre conduite.

6. Dix pouces d'eau : une conduite d'eau de dix pouces de diamètre, soit environ 30 cm.

des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau<sup>6</sup>, de meubler une  
orangerie<sup>1</sup> ; mais de rendre un cœur content, de combler une  
30 âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins<sup>2</sup> ou d'y remédier,  
leur curiosité ne s'étend point jusque-là.

5 (IV) On demande si en comparant ensemble les différentes  
conditions<sup>3</sup> des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y  
remarquerait pas un mélange ou une espèce de compensation  
35 de bien et de mal, qui établirait entre elles l'égalité, ou qui  
ferait du moins que l'une ne serait guère plus désirable que  
l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien,  
peut former cette question ; mais il faut que ce soit un homme  
pauvre qui la décide.

40 Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à  
chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusques  
à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans  
l'excès, et les petits aiment la modération ; ceux-là ont le goût  
de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir et  
45 même de la vanité à les servir et à leur obéir ; les grands sont  
entourés, salués, respectés ; les petits entourent, saluent, se  
prosternent ; et tous sont contents.

6 (IV) Il coûte si peu aux grands à ne donner que des  
paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles  
50 promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de  
ne promettre pas encore plus largement.

---

1. Meubler une orangerie : mettre sous serre pendant la saison froide les orangers et autres arbres fruitiers cultivés dans des caisses.

2. Extrêmes besoins : grandes nécessités.

3. Conditions : conditions sociales.



7 (IV) « Il est vieux et usé, dit un grand ; il s'est crevé à me suivre : qu'en faire ? » Un autre, plus jeune, enlève ses espérances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité.

55 8 (IV) « Je ne sais, dites-vous avec un air froid<sup>1</sup> et dédaigneux, *Philanthe* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité et de l'attachement pour son maître, et il en est médiocrement considéré ; il ne plaît pas, il n'est pas goûté<sup>2</sup>. » — Expliquez-vous : est-ce *Philanthe*,  
60 ou le grand qu'il sert, que vous condamnez ?

9 (VI) Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre.

10 (I) Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des grands ?

65 11 (IV) Les grands sont si heureux, qu'ils n'essuient pas même, dans toute leur vie, l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. La première chose que la flatterie sait faire, après la  
70 mort de ces hommes uniques, et qui ne se réparent point<sup>3</sup>, est de leur supposer des endroits faibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très exempts : elle assure que l'un, avec toute la capacité et toutes les lumières de l'autre,

---

1. Un air froid : un air indifférent.

2. Il n'est pas goûté : il n'est pas apprécié.

3. Qui ne se réparent point : qui ne se remplacent pas.

75 dont il prend la place, n'en a point les défauts ; et ce style<sup>1</sup> sert  
aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le  
médiocre<sup>2</sup>.

12 (I) Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que  
de l'esprit ; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont  
que de la grandeur. Les gens de bien plaignent les uns et les  
80 autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle  
vertu.

13 (IV) Quand je vois d'une part auprès des grands, à leur  
table, et quelquefois dans leur familiarité<sup>3</sup>, de ces hommes  
alertes, empressés, intrigants, aventuriers, esprits dangereux  
85 et nuisibles, et que je considère d'autre part quelle peine ont  
les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours  
disposé à croire que les méchants soient soufferts par intérêt<sup>4</sup>,  
ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles ;  
je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée,  
90 que grandeur et discernement sont deux choses différentes,  
et l'amour pour la vertu et pour les vertueux une troisième  
chose.

14 (I) *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter<sup>5</sup> de  
quelques grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec  
95 ses égaux.

---

1. Ce style : ce type de discours.

2. Le médiocre : le passable, le moyen.

3. Dans leur familiarité : dans leur intimité.

4. Soient soufferts par intérêt : soient supportés par intérêt.

5. Se faire supporter : se faire admettre.

La règle de voir de plus grands que soi doit avoir ses restrictions<sup>1</sup>.  
Il faut quelquefois d'étranges talents pour la réduire en pratique<sup>2</sup>.

15 (IV) Quelle est l'incurable maladie de *Théophile*? Elle lui  
dure depuis plus de trente années, il ne guérit point : il a voulu,  
100 il veut, et il voudra gouverner les grands ; la mort seule lui  
ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant sur les  
esprits<sup>3</sup>. Est-ce en lui zèle du prochain ? est-ce habitude ? est-ce  
une excessive opinion de soi-même ? Il n'y a point de palais où  
il ne s'insinue ; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il  
105 s'arrête : il passe à une embrasure ou au cabinet<sup>4</sup> ; on attend  
qu'il ait parlé, et longtemps et avec action<sup>5</sup>, pour avoir  
audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles ; il  
est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou  
d'avantageux ; il prévient, il s'offre, il se fait de fête<sup>6</sup>, il faut  
110 l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son  
ambition, que le soin de dix mille âmes dont il répond à Dieu  
comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang et  
d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte<sup>7</sup>,  
et dont il se charge plus volontiers. Il écoute, il veille sur  
115 tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue<sup>8</sup>, de

1. Ses restrictions : ses limites.

2. Pour la réduire en pratique : pour l'adapter en pratique.

3. Cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits : ce besoin d'autorité et de supériorité sur les esprits.

4. Chambre : pièce de réception ; embrasure : renforcement d'une fenêtre ; cabinet : cabinet de travail.

5. Avec action : en faisant de grands gestes.

6. Il se fait de fête : il se rend à une fête sans y être invité.

7. Dont il ne doit aucun compte : à qui il ne doit rien.

8. Servir de pâture à son esprit d'intrigue : nourrir sa tendance à intriguer.

médiation et de manège. À peine un grand est-il débarqué<sup>1</sup>, qu'il l'empoigne et s'en saisit ; on entend plus tôt dire à Théophile qu'il le gouverne<sup>2</sup>, qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensait à le gouverner.

120 16 (I) Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous nous les fait haïr, mais un salut ou un sourire nous les réconcilie.

125 17 (IV) Il y a des hommes superbes<sup>3</sup>, que l'élévation de leurs rivaux humilie et apprivoise ; ils en viennent, par cette disgrâce, jusqu'à rendre le salut ; mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

130 18 (IV) Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent et tempère leur vanité. De même les princes, loués sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans, en seraient plus vains s'ils estimaient davantage ceux qui les louent.

135 19 (I) Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas

---

1. Débarqué : arrivé à la cour.

2. Il le gouverne : il le dirige.

3. Superbes : orgueilleux.

140 toujours venu de leur fonds<sup>1</sup>. Ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres : cela ne leur peut être contesté.

145 20 (VI) Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement ? en croirai-je la prévention<sup>2</sup> et la flatterie, qui publient hardiment votre mérite ? Elles me sont suspectes, et je les récuse. Me laisserai-je éblouir par un air de  
150 capacité ou de hauteur qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit ; qui vous rend sec sur les louanges, et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? Je conclus de là plus naturellement que vous avez de la faveur, du crédit<sup>3</sup> et de grandes richesses. Quel  
155 moyen de vous définir, *Téléphon* ? on n'approche de vous que comme du feu, et dans une certaine distance, et il faudrait vous développer, vous manier<sup>4</sup>, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain et raisonnable. Votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez  
160 conseil, pour qui vous quittez *Socrate* et *Aristide*, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin, m'est très connu : serait-ce assez pour vous bien connaître ?

21 (V) Il y en a de tels, que s'ils pouvaient connaître leurs subalternes et se connaître eux-mêmes, ils auraient honte de  
160 primer<sup>5</sup>.

---

1. De leur fonds : de leur côté, de leur nature et caractère.

2. La prévention : les préjugés favorables.

3. Crédit : influence.

4. Il faudrait vous développer, vous manier : il faudrait vous étudier plus avant, sur toutes les coutures.

5. Ils auraient honte de primer : ils auraient honte d'avoir l'avantage sur eux.

22 (V) S'il y a peu d'excellents orateurs, y a-t-il bien des gens  
 qui puissent les entendre<sup>1</sup> ? S'il n'y a pas assez de bons écrivains,  
 où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint  
 du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois, et  
 165 de les aider dans l'administration de leurs affaires ; mais s'ils  
 naissent enfin ces hommes habiles et intelligents, s'ils agissent  
 selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés  
 autant qu'ils le méritent ? Sont-ils loués de ce qu'ils pensent  
 et de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent, il suffit<sup>2</sup> : on les  
 170 censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons  
 le peuple où il serait ridicule de vouloir l'excuser. Son chagrin<sup>3</sup>  
 et sa jalousie, regardés des grands ou des puissants comme inévi-  
 tables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien,  
 et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en  
 175 faire même une règle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres lorsqu'ils se nuisent  
 réciproquement. Les grands sont odieux aux petits par le mal  
 qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils  
 leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et  
 180 de leur infortune<sup>4</sup>, ou du moins ils leur paraissent tels.

23 (V) C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même  
 religion et un même Dieu : quel moyen encore de s'appeler  
*Pierre, Jean, Jacques*, comme le marchand ou le laboureur ?  
 Évitez d'avoir rien de commun avec la multitude ; affectons  
 185 au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent.

1. Entendre : comprendre.

2. Il suffit : c'est assez.

3. Son chagrin : son mécontentement.

4. Leur obscurité : leur médiocrité ; leur infortune : leur malheur.

Qu'elle<sup>1</sup> s'approprie les douze apôtres, leurs disciples<sup>2</sup>, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons); qu'elle voie avec plaisir revenir, toutes les années, ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons  
190 recours aux noms profanes<sup>3</sup>; faisons-nous baptiser sous ceux d'*Annibal*, de *César* et de *Pompée*<sup>4</sup>; c'étaient de grands hommes; sous celui de *Lucrèce*<sup>5</sup>: c'était une illustre Romaine; sous ceux de *Renaud*, de *Roger*, d'*Olivier* et de *Tancredi*<sup>6</sup>: c'étaient des paladins, et le roman n'a point de héros plus  
195 merveilleux; sous ceux d'*Hector*, d'*Achille*, d'*Hercule*<sup>7</sup>, tous demi-dieux; sous ceux même de *Phébus* et de *Diane*; et qui nous empêchera de nous faire nommer *Jupiter* ou *Mercury*, ou *Vénus*, ou *Adonis*<sup>8</sup>?

1. Elle: la « multitude ».

2. Les douze apôtres: ceux qui, dans la religion chrétienne, suivirent le Christ; leurs disciples: les chrétiens.

3. Noms profanes: noms qui n'ont pas de résonance religieuse.

4. *Annibal* (ou *Hannibal*): général carthaginois (vers 247-183 avant notre ère), en lutte contre Rome; *César* (*Jules*): général et homme politique romain (101-44 avant notre ère), qui conquiert la Gaule et fut assassiné en plein Sénat; *Pompée*: général et homme politique romain (vers 106-48 avant notre ère), adversaire républicain de César durant la guerre civile, assassiné en Égypte.

5. *Lucrèce*: dame romaine qui, violée par le fils du roi Tarquin le Superbe, se suicida, pour ne pas survivre au déshonneur, vers 509 avant notre ère. Selon la tradition, cette mort fut à l'origine de la révolution qui renversa la royauté et instaura la république.

6. *Renaud*, *Roger*, *Olivier*, *Tancredi*: chevaliers héroïques, personnages de *Roland furieux* (1516) de l'Arioste (1474-1533) et de *Jérusalem délivrée* (1580) du poète italien Le Tasse (1544-1595).

7. *Hector*: prince troyen, fils du roi Priam, dans l'*Iliade* d'Homère, tué par Achille; *Achille*: roi des Myrmidons, allié des Grecs durant la guerre et le siège de Troie, guerrier valeureux; *Hercule*: demi-dieu, d'une force inégalable, auteur des fameux douze exploits.

8. *Jupiter*: le roi des dieux (*Zeus*, en grec); *Mercury*: dieu du commerce, des voyageurs et messenger de Jupiter; *Vénus*: déesse de l'amour; *Adonis*: jeune homme d'une grande beauté, aimé de Vénus.

24 (VII) Pendant que les grands négligent de rien connaître,  
 je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires  
 publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'éco-  
 nomie et la science<sup>1</sup> d'un père de famille, et qu'ils se louent  
 eux-mêmes de cette ignorance; qu'ils se laissent appauvrir et  
 maîtriser par des intendants; qu'ils se contentent d'être gour-  
 mets ou *coteaux*<sup>2</sup>, d'aller chez *Thaïs* ou chez *Phryné*<sup>3</sup>, de parler de  
 la meute et de la vieille meute<sup>4</sup>, de dire combien il y a de postes<sup>5</sup>  
 de Paris à Besançon, ou à Philisbourg<sup>6</sup>, des citoyens s'instruisent  
 du dedans et du dehors d'un royaume<sup>7</sup>, étudient le gouverne-  
 ment, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de  
 tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent,  
 deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins  
 publics<sup>8</sup>. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent: heureux  
 s'ils deviennent leurs gendres.

25 (V) Si je compare ensemble les deux conditions des  
 hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple,  
 ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont  
 inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne  
 saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est

1. **L'économie et la science**: la gestion des biens et le savoir.

2. **Coteaux**: grands connaisseurs de vins.

3. **D'aller chez Thaïs ou chez Phryné**: de fréquenter les courtisanes (les prostituées).

4. **La meute**: la meute de chiens lors d'une chasse à courre; **la vieille meute**: les chiens lâchés en dernier lieu, en renfort.

5. **Postes**: relais de chevaux.

6. **Philisbourg**: ville d'Allemagne occidentale, prise par les troupes françaises durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

7. **S'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume**: s'instruisent des affaires intérieures et des relations extérieures d'un royaume.

8. **Soins publics**: affaires de l'État.



capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans  
220 les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses<sup>1</sup>. Là se  
montrent ingénument<sup>2</sup> la grossièreté et la franchise; ici se cache  
une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le  
peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme: celui-  
là a un bon fond, et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des  
225 dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance  
pas: je veux être peuple.

26 (I) Quelque profonds que soient les grands de la cour<sup>3</sup>, et  
quelque art qu'ils aient pour paraître ce qu'ils ne sont pas et pour  
ne point paraître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur mali-  
230 gnité<sup>4</sup>, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jeter  
un ridicule souvent où il n'y en peut avoir. Ces beaux talents<sup>5</sup> se  
découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute  
pour envelopper une dupe et rendre sot celui qui l'est déjà, mais  
encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourraient  
235 tirer d'un homme d'esprit, qui saurait se tourner et se plier en  
mille manières agréables et réjouissantes, si le dangereux caractè-  
re du courtisan ne l'engageait pas à une fort grande retenue. Il  
lui oppose un caractère sérieux, dans lequel il se retranche; et il  
fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises,  
240 manquent d'occasions de se jouer de lui<sup>6</sup>.

1. Les pernicieuses : les choses nuisibles.

2. Ingénument : naïvement.

3. Quelque profonds que soient les grands de la cour : malgré leur capacité de dissimuler.

4. Leur malignité : leur méchanceté, leur perversité.

5. Ces beaux talents : la formule est ironique puisqu'il s'agit de la capacité des grands à dire du mal des autres.

6. Se jouer de lui : se moquer de lui.

## Des clés pour **5** la lecture linéaire

Vive le peuple!  
« Des grands », IX, 25 (p. 170-171)

**POUR INTRODUIRE** • Les grands sont des princes et des ducs qui appartiennent à l'aristocratie la plus ancienne et la plus prestigieuse du royaume. Leur haute naissance leur vaut d'être à la cour sans avoir besoin de faire leur cour. La Bruyère n'en fait pas moins contre eux un sévère réquisitoire.

### Le texte étape par étape

#### I. Un jeu d'antithèses et de parallèles entre les grands et le peuple (l. 214-220)

- ① Sur quelles antithèses est construite la première phrase (l. 214-217) ?

Ces antithèses sont d'ordre social, moral et économique.

- ② Deuxième phrase (l. 217-219) : sur quel parallélisme cette phrase est-elle bâtie ? Sur quelle opposition de fond ?

Relevez les formules symétriques.

- ③ Troisième phrase (l. 219-220) : sous quelle nouvelle formulation le parallélisme se poursuit-il ?

Demandez-vous qui La Bruyère cite systématiquement en premier.

#### II. Une description métaphorique (l. 221-225)

- ④ Quatrième phrase (l. 220-222) : quelle distinction La Bruyère fait-il entre l'apparence et le réel, l'extérieur et l'intérieur ?

Recherchez le sens de l'adverbe « ingénument ».

- ⑤ De quelle métaphore La Bruyère use-t-il pour dépeindre les grands (l. 222) ?

L'image est empruntée au monde végétal.

## Des clés pour la lecture linéaire 5

- ⑥ Quatrième phrase (l. 222-225) : combien la phrase comporte-t-elle d'antithèses ?

Demandez-vous quel est le sens de « dehors » et de « superficie ».

- ⑦ Cinquième et sixième phrases (l. 225-226) : à quel registre (à quel ton) l'interrogation directe renvoie-t-elle ?

Précisez le sens des verbes « opter » et « balancer ».

### III. Le choix de La Bruyère (l. 226)

- ⑧ « Je veux être peuple » (l. 226) : pourquoi La Bruyère utilise-t-il le verbe « vouloir » ?

À quelle catégorie sociale appartient La Bruyère ? Chez qui était-il précepteur ?

### IV. Conclusion

- ⑨ Cette « remarque » est aussi brève que cinglante. La Bruyère reproche moins aux grands d'être grands que d'être incapables de se montrer à la hauteur de ce qu'on pourrait attendre d'eux.

### La question de grammaire

- ⑩ Lignes 223-224. Donnez la nature de « celui-là » et de « ceux-ci ». Quels mots reprennent-ils ? Justifiez leur emploi.

Identifiez le genre et le nombre des deux mots, prenez garde également à la particule employée (-ci ou -là).

### Pour aller plus loin

- ⑪ EXERCICE D'APPROPRIATION • À la manière de La Bruyère, rédigez le portrait d'un personnage de votre choix en prenant soin d'user d'antithèses.

Ces antithèses peuvent être d'ordre social, moral, économique.

## LES CARACTÈRES

---

27 (I) Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile et d'un mauvais conte: les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

245 28 (VIII) Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie<sup>1</sup>; il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple: seule différence que la crapule<sup>2</sup> laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier<sup>3</sup>.

250 29 (I) Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celui d'incommoder les autres. Mais non, les princes ressemblent aux hommes; ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité: cela est naturel.

255 30 (I) Il semble que la première règle des compagnies<sup>4</sup>, des gens en place ou des puissants, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre<sup>5</sup>.

260 31 (IV) Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir; et si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il

---

1. Un grand aime le vin de Champagne et déteste le vin de Brie.

2. La crapule: l'ivrognerie, l'alcoolisme.

3. L'estafier: le valet, qui aidait les grands à monter à cheval.

4. Compagnies: corps de magistrats.

5. Toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre: toutes les contrariétés qu'ils en peuvent craindre.

doive s'en servir. Si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender<sup>1</sup> qu'elle ne lui échappe ; mais comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation<sup>2</sup>, et n'être vu que  
265 pour être remercié ; et si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir. S'il la lui refuse, je les plains tous deux.

32 (VI) Il y a des hommes nés inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent. Ils ne sont jamais que sur un pied ; mobiles comme le mercure, ils  
270 pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent ; semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique<sup>3</sup>, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroient : on n'en approche pas, jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent, et par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

33 (IV) Le suisse<sup>4</sup>, le valet de chambre, l'homme de livrée<sup>5</sup>, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous  
275 ceux qui entrent par leur porte, et montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux et de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des grands et de ce qui leur appartient.  
280

1. Il doit appréhender : il doit craindre.

2. Il doit prévenir la sollicitation : il ne doit pas attendre qu'on lui demande un service (et donc le rendre tout de suite).

3. Qui servent de montre à une fête publique : qui servent d'attractions. Ces « figures de carton » représentaient des personnages importants qui tournoyaient en s'enflammant.

4. Le suisse : le portier, le concierge.

5. L'homme de livrée : le domestique.

34 (IV) Un homme en place doit aimer son prince, sa  
 femme, ses enfants, et après eux les gens d'esprit ; il les doit  
 adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer. Il ne  
 285 saurait payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits,  
 mais de trop de familiarité et de caresses<sup>1</sup>, les secours et les  
 services qu'il en tire, même sans le savoir. Quels petits bruits  
 ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à  
 290 la fable et à la fiction ? Ne savent-ils pas justifier les mauvais  
 succès<sup>2</sup> par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un  
 dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événe-  
 295 ments, s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à  
 de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des expli-  
 cations favorables à des apparences qui étaient mauvaises,  
 détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, et les  
 mettre dans leur jour, semer en mille occasions des faits et  
 des détails qui soient avantageux, et tourner le ris<sup>3</sup> et la  
 moquerie contre ceux qui oseraient en douter ou avancer des  
 300 faits contraires ? Je sais que les grands ont pour maxime de  
 laisser parler et de continuer d'agir ; mais je sais aussi qu'il  
 leur arrive en plusieurs rencontres<sup>4</sup> que laisser dire les  
 empêche de faire.

35 (IV) Sentir le mérite, quand il est une fois connu, le bien  
 305 traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, et dont  
 la plupart des grands sont fort incapables.

1. Caresses : démonstrations d'affection.

2. Les mauvais succès : les échecs.

3. Le ris : les rires.

4. En plusieurs rencontres : en plusieurs situations, cas.

36 (IV) Tu es grand, tu es puissant : ce n'est pas assez ; fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces, ou de n'avoir pu les acquérir.

310 37 (IV) Vous dites d'un grand ou d'un homme en place qu'il est prévenant, officieux<sup>1</sup>, qu'il aime à faire plaisir ; et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que vous preniez intérêt. Je vous entends : on va pour vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit<sup>2</sup>, vous  
315 êtes connu du ministre, vous êtes bien avec les puissances ; désiriez-vous que je susse autre chose ?

(VII) Quelqu'un vous dit : *Je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connaît plus.* — *Je n'ai pas, pour moi, lui répondez-vous, sujet de m'en plaindre ; au contraire, je m'en*  
320 *loue fort, et il me semble même qu'il est assez civil*<sup>3</sup>. Je crois encore vous entendre : vous voulez qu'on sache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démêle<sup>4</sup> dans l'anti-chambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut  
325 ou de leur sourire.

(IV) « Se louer de quelqu'un, se louer d'un grand », phrase délicate dans son origine<sup>5</sup>, et qui signifie sans doute se louer soi-même, en disant d'un grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

1. Officieux : serviable.

2. On va pour vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit : on n'attend pas pour vous rendre un service que vous le demandiez, vous avez des relations.

3. *Civil* : honnête homme.

4. Il vous démêle : il vous reconnaît.

5. Dans son origine : dans son principe.

330 (IV) On loue les grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude. On ne connaît pas souvent ceux que l'on loue; la vanité ou la légèreté l'emportent quelquefois sur le ressentiment: on est mal content d'eux et on les loue.

335 38 (IV) S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand: il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous.

340 39 (V) Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

345 40 (IV) La noblesse expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain; le magistrat décharge le prince d'une partie du soin de juger les peuples: voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité; les hommes ne sont guère capables de plus grandes choses, et je ne sais d'où la robe et l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

350 41 (VI) S'il est vrai qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde<sup>1</sup> une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le

---

1. Il hasarde: il risque la mort sur un champ de bataille.



355 soldat ne sent pas qu'il soit connu<sup>1</sup> ; il meurt obscur et dans la  
foule : il vivait de même, à la vérité, mais il vivait ; et c'est l'une  
des sources du défaut de courage dans les conditions basses et  
serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le  
peuple et expose aux yeux des hommes, à leur censure<sup>2</sup> et à leurs  
360 éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempé-  
rément<sup>3</sup>, s'il ne les portait pas à la vertu ; et cette disposition  
de cœur et d'esprit, qui passe des aïeuls par les pères dans  
leurs descendants, est cette bravoure si familière aux personnes  
nobles, et peut-être la noblesse même.

365 (V) Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je  
suis Thersite<sup>4</sup> ; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à  
répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLE.

42 (I) Les princes, sans autre science ni autre règle, ont un goût  
de comparaison : ils sont nés et élevés au milieu et comme dans  
370 le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils  
lisent, ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne  
trop de LULLI, de RACINE et de LE BRUN<sup>5</sup> est condamné.

43 (I) Ne parler aux jeunes princes que du soin de leur rang  
est un excès de précaution, lorsque toute une cour met son

1. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu : le soldat ne se soucie pas d'être connu.

2. À leur censure : à leurs critiques.

3. Sortir par effort de leur tempérament : atteindre la gloire ou la notoriété par un effort de volonté.

4. Dans *L'Iliade* d'Homère, Thersite est un soldat couard, peureux, par opposition à Achille, le guerrier courageux.

5. LULLI (ou Lully) : compositeur (1633-1687) ; RACINE : dramaturge (1639-1699) ; LE BRUN : peintre, fondateur de l'Académie de peinture et de sculpture (1619-1690).

375 devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont  
 bien moins sujets à ignorer aucun des égards dus à leur nais-  
 sance, qu'à confondre les personnes, et les traiter indifférem-  
 ment et sans distinction des conditions et des titres. Ils ont  
 une fierté naturelle, qu'ils retrouvent dans les occasions; il ne  
 380 leur faut des leçons que pour la régler, que pour leur inspirer  
 la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement.

44 (I) C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine  
 élévation de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et  
 que tout le monde lui cède: il ne lui coûte rien d'être modeste,  
 385 de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de  
 prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous  
 l'y voient et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une  
 pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire:  
 s'ils se jettent dans la foule, on les écrase; s'ils choisissent un  
 390 poste incommode, il leur demeure.

45 (V) *Aristarque* se transporte dans la place avec un héraut  
 et un trompette<sup>1</sup>; celui-ci commence: toute la multitude  
 accourt et se rassemble. « Écoutez, peuple, dit le héraut; soyez  
 attentifs; silence, silence! *Aristarque*, que vous voyez présent, doit  
 395 *faire demain une bonne action.* » Je dirai plus simplement et sans  
 figure: « Quelqu'un fait bien; peut-il faire mieux? Que je ne  
 sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du  
 moins de me l'avoir appris. »

1. Un héraut: celui qui annonce la venue de quelqu'un d'important; un trompette: un soldat joueur de trompette dans un régiment de cavalerie; ici, joueur de trompette.

46 (VI) Les meilleures actions s'altèrent et s'affaiblissent  
400 par la manière dont on les fait, et laissent même douter des  
intentions. Celui qui protège ou qui loue la vertu pour la  
vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice agit  
simplement, naturellement, sans aucun tour<sup>1</sup>, sans nulle singu-  
larité, sans faste, sans affectation; il n'use point de réponses  
405 graves et sentencieuses, encore moins de traits piquants et  
satiriques: ce n'est jamais une scène qu'il joue pour le public,  
c'est un bon exemple qu'il donne, et un devoir dont il s'ac-  
quitte; il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet  
ni aux nouvellistes<sup>2</sup>; il ne donne point à un homme agréable  
410 la matière d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un  
peu moins su, à la vérité; mais il a fait ce bien: que voudrait-  
il davantage?

47 (I) Les grands ne doivent point aimer les premiers  
temps<sup>3</sup>: ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux  
415 d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les  
hommes composent ensemble une même famille: il n'y a que  
le plus ou le moins dans le degré de parenté.

48 (VI) *Théognis* est recherché dans son ajustement<sup>4</sup>, et il sort  
paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison, qu'il a  
420 déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite

---

1. Sans aucun tour: sans manière.

2. Il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet ni aux nouvellistes: il ne donne rien aux femmes qui viennent le voir, ni aux cercles des érudits ni aux journalistes.

3. Les premiers temps: le temps des origines.

4. Dans son ajustement: dans sa manière de s'habiller.

quand il sera dans le public, qu'il y paraisse tout concerté<sup>1</sup>, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit<sup>2</sup>, où il y a un grand monde, et à gauche, où il n'y a personne; 425 il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse<sup>3</sup> un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa



poitrine; il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile; il va le trouver, lui fait sa prière<sup>4</sup>: Théognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à

quelque chose, il le conjure<sup>5</sup> de faire naître des occasions de lui rendre service; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point; il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge. Le client<sup>6</sup> sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

49 (I) C'est avoir une très mauvaise opinion des hommes, et néanmoins les bien connaître, que de croire dans un grand

1. Tout concerté : tout apprêté.

2. Il se tourne à droit : il tourne à droite.

3. Il embrasse : il serre dans ses bras.

4. Lui fait sa prière : il le prie de lui rendre service, de l'aider.

5. Il le conjure : il le supplie.

6. Le client : l'obligé.

445 poste leur imposer par des caresses étudiées<sup>1</sup>, par de longs et stériles embrassements.

50 (IV) *Pamphile* ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours<sup>2</sup>: si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie; il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse<sup>3</sup> et qu'il emploie sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

(VI) Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces<sup>4</sup>, s'en enveloppe pour se faire valoir; il dit: *Mon ordre, mon cordon bleu*<sup>5</sup>; il l'étale<sup>6</sup> ou il le cache par ostentation<sup>7</sup>. Un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être; il ne l'est pas, il est d'après un grand<sup>8</sup>. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre<sup>9</sup>, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait: aussi la

 Clés 6  
 p. 186

1. Croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées: croire que, alors qu'ils sont dans une position élevée, on peut les tromper par de feintes démonstrations d'amitié.

2. Les cours: les lieux de promenade à la mode.

3. Une honnêteté impérieuse: une politesse arrogante.

4. Toutes ses pièces: tous ses éléments.

5. *Mon ordre*: distinction accordée à des nobles ayant bien servi le roi; *mon cordon bleu*: la décoration de l'ordre du Saint-Esprit, l'un des plus prestigieux de l'époque.

6. Il l'étale: il en fait grand cas.

7. Par ostentation: par vanité.

8. Il est d'après un grand: il imite un grand.

9. Un homme du dernier ordre: un homme d'une naissance obscure.

rougeur lui monterait-elle au visage s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant<sup>1</sup>, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable<sup>2</sup> à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie<sup>3</sup>, et il vous fuit ; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir*. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis<sup>4</sup>; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des *Floridors*, des *Mondoris*<sup>5</sup>.

(VII) On ne tarit point sur les Pamphiles<sup>6</sup> : ils sont bas<sup>7</sup> et timides devant les princes et les ministres ; pleins de hauteur<sup>8</sup> et

1. Dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant : dans la plus petite intimité avec quelqu'un qui n'est pas riche.

2. Inexorable : sans pitié.

3. Dans une galerie : dans un passage à arcades, généralement lieu de promenade à la mode.

4. Un seigneur : un grand aristocrate ; un premier commis : un collaborateur d'un ministre.

5. Des *Floridors*, des *Mondoris* : Floridor (1608-1671) et Mondori (1594-1651) étaient des acteurs célèbres en leur temps. Il faut ici comprendre que Pamphile se conduit comme un grand acteur, c'est-à-dire qu'il joue en permanence la comédie.

6. On ne tarit point sur les Pamphiles : on a toujours quelque chose à dire sur les Pamphiles.

7. Bas : serviles.

8. Pleins de hauteur : pleins d'arrogance, d'orgueil.

de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et  
embarrassés avec les savants, vifs, hardis et décisifs avec ceux qui  
ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe<sup>1</sup>, et de  
politique à un financier; ils savent l'histoire avec les femmes; ils  
485 sont poètes avec un docteur<sup>2</sup>, et géomètres avec un poète. De  
maximes, ils ne s'en chargent pas; de principes, encore moins:  
ils vivent à l'aventure<sup>3</sup>, poussés et entraînés par le vent de la  
faveur et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui  
soit à eux, qui leur soit propre; ils en empruntent à mesure qu'ils  
490 en ont besoin; et celui à qui ils ont recours n'est guère un  
homme sage, ou habile, ou vertueux: c'est un homme à la mode.

51 (VI) Nous avons pour les grands et pour les gens en place  
une jalousie stérile ou une haine impuissante, qui ne nous  
venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne  
495 fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable  
du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'âme  
si invétérée<sup>4</sup> et si contagieuse? Contentons-nous de peu, et de  
moins encore s'il est possible; sachons perdre dans l'occasion:  
la recette est infallible, et je consens à l'éprouver. J'évite  
500 par-là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis<sup>5</sup>; d'être  
repoussé à une porte par la foule innombrable de clients<sup>6</sup>  
ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge

1. Un homme de robe: un magistrat.

2. Docteur: docteur en théologie, prêtre.

3. Ils vivent à l'aventure: ils vivent sans projet particulier.

4. Si invétérée: si ancienne, si enracinée.

5. Apprivoiser un suisse: amadouer un portier (pour qu'il me laisse entrer chez un grand); fléchir un commis: apitoyer un collaborateur de ministre.

6. Clients: protégés.

## Des clés pour la lecture linéaire

### 6 Pamphile, le portrait d'un vaniteux « Des grands », IX, 50 (p. 183-184)

**POUR INTRODUIRE** • Pamphile et tous ceux qui lui ressemblent sont des acteurs de la comédie sociale que dépeint et dénonce La Bruyère. C'est en effet un personnage en constante représentation, qui ne vit que dans le regard des autres.

#### Le texte étape par étape

#### I. Le type même du vaniteux (l. 454-458)

- ① Première phrase (l. 454) : que signifie l'expression « un Pamphile » ?

Interrogez-vous sur l'article indéfini « un ».

- ② Comment est développée l'idée de la suffisance, d'un être toujours satisfait de lui-même (l. 454-458) ?

De quoi le grand se préoccupe-t-il uniquement ?

#### II. Un faux grand (l. 458-467)

- ③ Deuxième phrase (l. 459-460) : qu'est-ce qui montre que Pamphile n'est pas vraiment un « grand » ?

Prêtez attention au verbe.

- ④ Troisième phrase (l. 460-466) : que veut absolument éviter un Pamphile ? Que redoute-t-il le plus ?

Demandez-vous ce qu'il y aurait d'honteux pour lui d'être « surpris » en compagnie d'un « homme d'esprit » ?

- ⑤ Quatrième phrase (l. 466-467) : comment cette phrase sert-elle de conclusion à ce qui vient d'être dit ?

Réfléchissez à la formule « qui n'a point encore fait sa fortune » (l. 466).

#### III. Un personnage comique (l. 467-478)

- ⑥ Cinquième phrase (l. 467-471) : à quel double jeu Pamphile se prête-t-il sans aucune fausse honte ?



## Des clés pour la lecture linéaire 6

De quelles circonstances Pamphile tient-il compte ?

- 7 Sixième phrase (l. 471-473) : en quoi l'attitude de Pamphile est-elle comique (même si elle est moralement condamnable) ?

Relevez la contradiction existant dans son comportement. En quoi est-elle mécanique, systématique ?

- 8 Huitième phrase (l. 475-478) : quel est le principal grief adressé aux Pamphiles ?

Que signifie « le faux » ?

- 9 En quoi la comparaison avec deux grands acteurs de l'époque est-elle justifiée (l. 478) ?

Que ne cessent de faire les Pamphiles ? Relevez le champ lexical du théâtre (l. 475-478).

### IV. Conclusion

- 10 Suffisant, insupportable d'égoïsme et d'hypocrisie, Pamphile est d'autant plus ridicule qu'il essaie de paraître ce qu'il n'est pas. En passant de « Pamphile » à « un Pamphile », La Bruyère en fait un type qui est une variante du fanfaron, personnage comique par excellence.

### La question de grammaire

- 11 Relevez dans ce portrait de Pamphile les mots appartenant au champ lexical de la vanité.

Commencez par vous interroger sur la définition précise du mot « vanité ».

### Pour aller plus loin

- 12 LECTURE CURSIVE • Pamphile est un des acteurs de la comédie sociale. Recherchez dans ce même chapitre au moins deux autres exemples de cette comédie.

505 plusieurs fois le jour ; de languir dans sa salle d'audience ; de lui demander en tremblant et en balbutiant une chose juste ; d'essayer sa gravité, son ris amer et son *laconisme*<sup>1</sup>. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie ; il ne me fait aucune prière<sup>2</sup>, je ne lui en fais pas ; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis.

510 52 (I) Si les grands ont les occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté ; et s'ils désirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espèce de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte<sup>3</sup> ; et une longue vie se termine quelquefois sans qu'il arrive de dépendre d'eux  
515 pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent.

520 53 (VI) À la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes faiblesses, mêmes petitesse, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies. Partout des brus<sup>4</sup> et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces<sup>5</sup>, des ruptures, et de mauvais

1. Son ris amer et son *laconisme* : son rire amer et sa manière de s'exprimer en peu de mots.

2. Il ne me fait aucune prière : il ne me demande rien.

3. On ne peut pas savoir si c'est par l'espérance (d'obtenir une faveur) ou par la crainte (que les grands inspirent) qu'on leur voue un « culte », qu'on les idolâtre.

4. Des brus : des belles-filles.

5. Des divorces : des mécontentes.

525 raccommodements ; partout des humeurs, des colères, des partialités, des rapports<sup>1</sup>, et ce qu'on appelle de mauvais discours. Avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis<sup>2</sup>, comme transportées à V\*\* ou à F\*\*<sup>3</sup>. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse ;  
530 colères sont plus éloquents, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes ; l'on n'y blesse point la pureté de la langue ; l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux<sup>4</sup> ; mais le fond, encore une fois, y est le même que dans les conditions les plus ravalées<sup>5</sup> ; tout  
535 le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple.

(IV) Qui dit le peuple dit plus d'une chose : c'est une vaste  
540 expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse, et jusques où elle s'étend. Il y le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude ; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

545 54 (I) Les grands se gouvernent par sentiment, âmes oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose

1. Des rapports : des propos malveillants.

2. La rue Saint-Denis : rue populaire de Paris.

3. À V\*\* ou à F\*\* : Versailles ou Fontainebleau.

4. Tous les dehors du vice y sont spécieux : tous les vices ont des apparences séduisantes et trompeuses.

5. Les conditions les plus ravalées : les situations les plus basses et les plus méprisées.

arrive, ils en parlent trop; bientôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus, et ils n'en parleront plus. Action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié; ne leur demandez ni correction<sup>1</sup>, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnaissance, ni récompense.

55 (I) L'on se porte aux extrémités opposées à l'égard de certains personnages. La satire après leur mort court parmi le peuple, pendant que les voûtes des temples<sup>2</sup> retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles<sup>3</sup> ni discours funèbres; quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

56 (I) L'on doit se taire sur les puissants: il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

---

1. Correction: politesse.

2. Les voûtes des temples: les voûtes des églises.

3. Libelles: pamphlets, petits écrits violemment satiriques.

## Chapitre X

### Du souverain ou de la république<sup>1</sup>



1 (I) Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays<sup>2</sup>, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir: il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle  
5 où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

2 (I) Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort

---

1. La république: en latin, la *res publica* désigne la « chose publique », c'est-à-dire l'État, sans précision particulière sur la nature de son régime politique (monarchie, empire, république...). C'est dans ce sens que La Bruyère emploie ce mot.

2. Sans la prévention de son pays: sans chauvinisme, sans préjugé favorable pour le type de gouvernement de son pays.

bornée<sup>1</sup> et de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition: un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir ou de s'agrandir.

3 (IV) C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse; le laisser se remplir du vide et savourer la bagatelle<sup>2</sup>: quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence<sup>3</sup>!

4 (VII) Il n'y a point de patrie dans le despotique; d'autres choses y suppléent: l'intérêt, la gloire, le service du prince.

5 (IV) Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures<sup>4</sup> où l'on sent bien qu'on ne saurait trop attenter contre le peuple<sup>5</sup>; et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises<sup>6</sup>, ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes<sup>7</sup>.

1. Bornée: limitée.

2. Laisser le peuple [...] savourer la bagatelle: laisser le peuple apprécier ce qui est inutile et sans conséquence.

3. Quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence: quels progrès ne fait-on pas vers un gouvernement despotique (tyrannique) par cette indulgence!

4. Il y a des conjonctures: il y a des situations, des circonstances.

5. Attenter contre le peuple: porter atteinte au peuple.

6. Ses franchises: ses libertés et privilèges (notamment fiscaux).

7. Ses enseignes: ses enseignes commerciales.

6 (IV) Quand le peuple est en mouvement<sup>1</sup>, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

30 7 (IV) Il y a de certains maux dans la république qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement<sup>2</sup>, et qui, étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et  
35 dans la pratique qu'une loi plus juste ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, et fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque<sup>3</sup>, je veux dire ensevelis sous la  
40 honte, sous le secret et dans l'obscurité: on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie; les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connaître ces maux que de les ignorer. L'on tolère quelquefois dans un État un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux  
45 ou d'inconvénients, qui tous seraient inévitables et irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de  
50 chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'État et du gouvernement. D'autres maux

---

1. Quand le peuple est en mouvement: quand le peuple se révolte.

2. Par leur établissement: par leur ancienneté.

3. Un cloaque: une décharge, un dépotoir.

renversent des États, et sur leurs ruines en élèvent de nouveaux.  
On en a vu enfin qui ont sapé par les fondements de grands  
55 empires, et qui les ont fait évanouir<sup>1</sup> de dessus la terre, pour  
varier et renouveler la face de l'univers.

8 (VIII) Qu'importe à l'État qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait  
des chiens qui arrêtent bien<sup>2</sup>, qu'il crée les modes sur les équi-  
pages et sur les habits, qu'il abonde en superfluités? Où il  
60 s'agit de l'intérêt et des commodités de tout le public, le  
particulier est-il compté? La consolation des peuples dans les  
choses qui lui pèsent un peu est de savoir qu'ils soulagent le  
prince, ou qu'ils n'enrichissent que lui: ils ne se croient point  
redevables à *Ergaste* de l'embellissement de sa fortune.

9 (IV) La guerre a pour elle l'antiquité<sup>3</sup>; elle a été dans tous  
les siècles: on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et  
d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers<sup>4</sup>, et faire périr les  
frères à une même bataille. Jeune SOYECOUR<sup>5</sup>! je regrette ta  
vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant<sup>6</sup>, élevé, sociable;  
70 je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère,  
et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer: malheur  
déplorable, mais ordinaire! De tout temps les hommes, pour

1. Évanouir : disparaître.

2. Des chiens qui arrêtent bien : chiens de chasse qui « arrêtent », bloquent le gibier.

3. La guerre a pour elle l'antiquité : la guerre existe depuis très longtemps.

4. Épuiser les familles d'héritiers : priver les familles d'héritiers.

5. SOYECOURT : le chevalier de Soyecourt, mort des suites de ses blessures reçues lors de la bataille de Fleurus (1<sup>er</sup> juillet 1690). Son frère, le marquis de Soyecourt avait été tué lors de cette même bataille.

6. Pénétrant : perspicace.



quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus  
entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les  
75 autres; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de  
sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art mili-  
taire; ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus  
solide réputation; et ils ont depuis renchéri de siècle en siècle sur  
la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des  
80 premiers hommes, comme de son unique source, est venue la  
guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner  
des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si,  
content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on  
avait pour toujours la paix et la liberté.

85 10 (IV) Le peuple paisible dans ses foyers, au milieu des siens,  
et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour  
ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de  
guerres, de ruines, d'embrasements<sup>1</sup> et de massacres, souffre  
impatiemment<sup>2</sup> que des armées qui tiennent la campagne ne  
90 viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en  
présence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que  
le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille  
hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses  
intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a  
95 pour le changement, et par le goût de la nouveauté ou des choses  
extraordinaires. Quelques-uns consentiraient à voir une autre  
fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie<sup>3</sup>, à voir tendre

1. Embrasements : incendies.

2. Souffre impatiemment : supporte difficilement

3. Allusion à la guerre de Trente Ans, quand, en 1636, l'ennemi menaçait Dijon et Corbie.

## Des clés pour la lecture linéaire

7

Un réquisitoire contre la guerre  
« Du souverain ou de la république »,  
X, 9 (p. 194-195)

**POUR INTRODUIRE** • Longtemps la guerre fut un sujet constant de préoccupation, tant elle paraissait inévitable. Aussi n'est-il pas étonnant que La Bruyère l'évoque, mais c'est pour la condamner sans réserve.

### Le texte étape par étape

#### I. Un fléau millénaire et tragique (l. 65-72)

① Quel constat initial La Bruyère fait-il (l. 65-68) ?

Que signifie ici le mot « antiquité » ? Y a-t-il une différence avec l'expression « tous les siècles » ?

② Comment passe-t-on du constat aux conséquences ?  
Quelles sont-elles (l. 66-67) ?

Quel bilan La Bruyère privilégie-t-il ?

③ En quoi l'évocation du « jeune Soyecour » est-elle une brève oraison funèbre (l. 68-70) ?

Recherchez dans un dictionnaire ce qu'est une oraison funèbre.

④ Comment le pathétique s'accroît-il (l. 70-72) ?

Étudiez la gradation des adjectifs et des verbes.

#### II. Une condamnation de l'héroïsme guerrier (l. 71-84)

⑤ Analysez l'ironie tragique de La Bruyère dans sa condamnation de la guerre (l. 71-78).

Prêtez attention à la formule « de belles règles qu'on appelle l'art militaire ».

⑥ En quoi la gloire militaire semble-t-elle à La Bruyère une double absurdité (l. 76-78) ?

Interrogez-vous sur l'origine de cette gloire.

## Des clés pour la lecture linéaire 7

### 7 Quelles sont les causes et origines de la guerre (l. 79-82) ?

Ces causes sont principalement au nombre de deux.

### 8 Que souhaite La Bruyère ? De quelle manière formule-t-il son souhait (l. 82-84) ?

Réfléchissez sur la notion d'irréel du présent.

## III. Conclusion

### 9 Par cette « remarque », La Bruyère s'inscrit dans une longue tradition qui condamne tout recours aux armes. Au <sup>xvi</sup>e siècle, Montaigne condamnait déjà la guerre ; au <sup>xviii</sup>e les philosophes des Lumières la condamneront à leur tour. L'originalité de La Bruyère réside donc moins dans sa position que dans l'idéal de paix qui l'anime.

## La question de grammaire

### 10 Lignes 83-84. « Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté » : identifiez le mode et le temps des deux verbes puis reformulez la phrase en les mettant au mode et au temps qu'on emploierait aujourd'hui.

Il s'agit d'un système hypothétique exprimant l'irréel.

Analysez la forme verbale « eût pu » (mode et temps).

## Pour aller plus loin

### 11 LECTURE CURSIVE • Cette remarque est la première des trois remarques consacrées à la guerre (9, 10, 11). Relisez ces remarques et précisez les différentes attitudes des gens face à un conflit, telles que les rapporte La Bruyère.

Vous devez en trouver quatre, chacune étant de nature différente.

des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

100 11 (VI) *Démophile*, à ma droite, se lamente, et s'écrie: « Tout est perdu, c'est fait de l'État<sup>1</sup>; il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration<sup>2</sup>? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul<sup>3</sup> à tant et de si puissants ennemis? Cela est sans  
105 exemple dans la monarchie. Un héros, un ACHILLE<sup>4</sup> y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes: je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. » Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur<sup>5</sup>: « C'étaient là des hommes, dit-il,  
110 c'étaient des ministres. » Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre: tantôt un parti des nôtres<sup>6</sup> a été attiré dans une embuscade et taillé en pièces; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion<sup>7</sup>, et ont  
115 passé par le fil de l'épée<sup>8</sup>; et si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas, il ajoute

1. C'est fait de l'État: c'en est fait de l'État, il est détruit.

2. Conjuratation: coalition.

3. Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul: de quelle façon je ne dis pas de l'emporter mais de faire face seul à de si nombreux et de si puissants ennemis? En 1691, la France luttaït contre une coalition réunissant l'Empire autrichien, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suède et la Savoie.

4. ACHILLE: roi des Myrmidons et guerrier valeureux dans *Illiade* d'Homère.

5. Olivier Le Daim était le barbier et le confident de Louis XI; Jacques Cœur, le grand argentier de Charles VII. Leurs compétences militaires étaient donc inexistantes.

6. Un parti des nôtres: une partie de nos troupes.

7. À discrétion: en masse (autant qu'elles ont pu ou voulu).

8. Ont passé par le fil de l'épée: ont été passées par le fil de l'épée, ont été tuées.

qu'un tel général a été tué; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'État; il se plaint lui-même: *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavalerie allemande est invincible; il pâlit au seul nom des cuirassiers<sup>1</sup> de l'Empereur. « Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège. Ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat; ou si on le livre, on le doit perdre; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. » Et comme Démophile le fait voler<sup>2</sup>, le voilà dans le cœur du royaume: il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme; il songe à son bien et à ses terres: où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? Où se réfugiera-t-il? En Suisse ou à Venise?

Mais, à ma gauche, *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes; il n'en rabattrait pas une seule brigade: il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage<sup>3</sup>. Il dispose absolument de toutes ces troupes: il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre; il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connaît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelque neuf à dix mille hommes des leurs<sup>4</sup>, il en

1. Cuirassiers: cavaliers protégés par une cuirasse.

2. Le fait voler: fait avancer l'ennemi rapidement, comme s'il le faisait voler.

3. Le bagage: le train des équipages.

4. Où il soit demeuré quelque neuf à dix mille hommes des leurs: où ils ont perdu neuf à dix mille hommes.

compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins ; car ses nombres  
 sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien  
 informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une  
 145 bicoque<sup>1</sup>, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a  
 la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point,  
 et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place  
 très forte, très régulière, pourvue de vivres et de munitions,  
 qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un  
 150 grand courage, il dit que la ville a des endroits faibles et mal  
 fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur  
 manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de  
 tranchée ouverte<sup>2</sup>. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine,  
 et après avoir respiré un peu : « Voilà, s'écrie-t-il, une grande  
 155 nouvelle ; ils sont défaits, et à plate couture ; le général, les  
 chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri.  
 Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que  
 nous jouons d'un grand bonheur. » Il s'assied, il souffle, après  
 avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une  
 160 circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de  
 bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue<sup>3</sup>  
 et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le  
 même parti ; il croit fermement avec la populace qu'un troi-  
 sième est mort : il nomme le lieu où il est enterré ; et quand on  
 165 est détrompé aux halles et aux faubourgs<sup>4</sup>, il parie encore pour

1. Une bicoque : une place militairement de peu d'importance.

2. Après huit jours de tranchée ouverte : après avoir passé huit jours dans une tranchée non couverte (lors d'un siège).

3. La ligue : la coalition des États.

4. Quand on est détrompé aux halles et aux faubourgs : quand on dément la nouvelle jusqu'aux halles et dans les faubourgs.

l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que T.K.L.<sup>1</sup> fait de grands progrès contre l'Empereur; que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son vizir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne<sup>2</sup>. Il frappe des  
170 mains, et il tressaille sur cet événement<sup>3</sup>, dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un Cerbère<sup>4</sup>, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Notre auguste Héros, notre grand Potentat, notre*  
175 *invincible Monarque*. Réduisez-le<sup>5</sup>, si vous pouvez, à dire simplement : *Le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissants, ils sont unis, ils sont aigris : il les a vaincus, j'espère toujours qu'il les pourra vaincre*. Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré; il a bien  
180 d'autres expressions en tête : il travaille aux inscriptions<sup>6</sup> des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée<sup>7</sup>; et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe<sup>8</sup> et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie  
185 de la cathédrale.

1. T.K.L. : le Hongrois Tekeli, allié aux Turcs contre l'empereur d'Autriche.

2. Les armées turques avaient déjà assiégé Vienne en 1683.

3. Il tressaille sur cet événement : cet événement le fait frémir.

4. La triple alliance : nom donné aux ligues formées contre la France ; dans la mythologie grecque, Cerbère était un chien à trois têtes posté à l'entrée des Enfers.

5. Réduisez-le : obligez-le.

6. Il travaille aux inscriptions : il conçoit, il rédige les inscriptions (qui seront gravées sur les arcs de triomphe).

7. Un jour d'entrée : un jour où il y a une « entrée » solennelle (du roi, d'un prince...) dans une ville.

8. Il fait déplier sa robe : il fait sortir et préparer sa toge.

12 (IV) Il faut que le capital d'une affaire<sup>1</sup> qui assemble dans une ville les plénipotentiaires ou les agents<sup>2</sup> des couronnes et des républiques, soit d'une longue et extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls prélimi-  
190 naires, mais que le simple règlement des rangs, des préséances et des autres cérémonies.

Le ministre ou le plénipotentiaire est un caméléon, est un Protée<sup>3</sup>. Semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur ni complexion<sup>4</sup>, soit pour ne point donner lieu aux  
195 conjectures ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion ou par faiblesse. Quelquefois aussi il sait feindre le caractère le plus conforme aux vues qu'il a et aux besoins où il se trouve, et paraître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puis-  
200 sance, ou dans une grande faiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, et se donner la même licence<sup>5</sup>. Une autre fois, ou il est profond<sup>6</sup> et dissimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il  
205 lui importe qu'il l'ait dite, et qu'elle ne soit pas crue; ou il est franc et ouvert, afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être su, l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même,

1. Le capital d'une affaire : l'essentiel d'une affaire.

2. Les plénipotentiaires ou les agents : les ambassadeurs disposant des pleins pouvoirs ou les envoyés.

3. Protée : dieu grec, possédant le don de divination et surtout la capacité de changer d'apparence.

4. Il ne montre ni humeur ni complexion : il ne montre ni colère ni caractère.

5. La même licence : la même possibilité.

6. Profond : impénétrable.



ou il est vif et grand parleur, pour faire parler les autres, pour  
210 empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas ou de ce qu'il  
ne doit pas savoir, pour dire plusieurs choses indifférentes qui se  
modifient ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent  
dans les esprits la crainte et la confiance, pour se défendre d'une  
ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite ; ou  
215 il est froid et taciturne<sup>1</sup>, pour jeter les autres dans l'engagement  
de parler<sup>2</sup>, pour écouter longtemps, pour être écouté quand il  
parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des  
promesses ou des menaces qui portent un grand coup et qui  
ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier pour, en découvrant les  
220 oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des  
ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées,  
prendre ses mesures et avoir la réplique ; et dans une autre  
rencontre, il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour  
être précis, pour connaître parfaitement les choses sur quoi il est  
225 permis de faire fonds<sup>3</sup> pour lui ou pour ses alliés, pour savoir ce  
qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en  
termes clairs et formels ; il sait encore mieux parler ambigu-  
ment, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots  
équivoques, qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occa-  
230 sions, et selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas  
donner beaucoup ; il demande beaucoup pour avoir peu, et  
l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il  
prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, et qui ne  
l'excluent pas d'en demander une plus grande ; et il évite au

---

1. Il est froid et taciturne : il est impassible et sombre.

2. Dans l'engagement de parler : dans l'obligation de parler.

3. Faire fonds : s'appuyer.

235 contraire de commencer par obtenir un point important, s'il  
l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre consé-  
quence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il  
demande trop, pour être refusé, mais dans le dessein de se faire  
un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sait  
240 bien qu'il lui sera demandé, et qu'il ne veut pas octroyer : aussi  
soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, et de faire  
convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre<sup>1</sup>, que  
d'affaiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce  
qu'il sollicite avec instance ; également appliqué à faire sonner  
245 haut et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à  
mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il  
fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la  
défiance, et obligent de rejeter ce que l'on accepterait inutile-  
ment ; qui lui sont cependant une occasion de faire des demandes  
250 exorbitantes, et mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent.  
Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus  
qu'il ne doit donner. Il se fait longtemps prier, presser, impor-  
tuner sur une chose médiocre<sup>2</sup>, pour éteindre les espérances et  
ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort ; ou s'il se laisse  
255 fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions  
qui lui font partager le gain et les avantages avec ceux qui  
reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un  
allié, s'il y trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions.  
Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité  
260 publique, que d'intérêt public ; et en effet il ne songe qu'aux

---

1. De n'y pas entendre : de ne pas y consentir.

2. Importuner sur une chose médiocre : harceler à propos d'une chose de moyenne importance.

siens, c'est-à-dire ceux de son maître ou de sa république. Tantôt il réunit quelques-uns qui étaient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étaient unis. Il intimide les forts et les puissants, il encourage les faibles. Il unit d'abord  
265 d'intérêt plusieurs faibles contre un plus puissant, pour rendre la balance égale ; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pencher, et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sait intéresser ceux avec qui il traite ; et par un adroit manège<sup>1</sup>, par de fins et de subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages  
270 particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité<sup>2</sup>, qui ne choque point leur commission ni les intentions de leurs maîtres. Il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit ; il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune : il s'attire par là des propositions qui  
275 lui découvrent les vues des autres les plus secrètes, leurs desseins les plus profonds et leur dernière ressource ; et il en profite. Si quelquefois il est lésé dans quelques chefs<sup>3</sup> qui ont enfin été réglés, il crie haut ; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive<sup>4</sup>. Il a son fait  
280 digéré par la cour<sup>5</sup>, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites ; et il agit néanmoins, dans les points difficiles et dans les articles contestés, comme s'il se relâchait de lui-même sur-le-champ, et comme par un esprit d'accommodement ; il ose même promettre à

1. Manège : manœuvre.

2. Par une certaine facilité : d'une certaine manière.

3. Dans quelques chefs : dans quelques affaires.

4. Jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive : oblige ceux qui cèdent sur un ou plusieurs points à se justifier et à rester sur la défensive.

5. Il a son fait digéré par la cour : il a sa position longuement mûrie par la cour.

285 l'assemblée qu'il fera goûter la proposition<sup>1</sup>, et qu'il n'en sera  
pas désavoué. Il fait courir un bruit faux des choses seulement  
dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il  
ne découvre jamais qu'à l'extrémité<sup>2</sup>, et dans les moments où il  
lui serait pernicieux<sup>3</sup> de ne les pas mettre en usage. Il tend  
290 surtout par ses intrigues au solide et à l'essentiel, toujours prêt  
à leur sacrifier les minuties et les points d'honneur imaginaires.  
Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse  
point, il fatigue les autres, et les pousse jusqu'au décourage-  
ment. Il se précautionne<sup>4</sup> et s'endurcit contre les lenteurs et les  
295 remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre  
les difficultés et les obstacles, persuadé que le temps seul et les  
conjonctures amènent les choses et conduisent les esprits au  
point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret  
à la rupture de la négociation, lorsqu'il désire le plus ardemment  
300 qu'elle soit continuée; et si au contraire il a des ordres précis de  
faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir, pour y  
réussir, en presser la continuation et la fin. S'il survient un grand  
événement, il se raidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou  
préjudiciable; et si par une grande prudence il sait le prévoir, il  
305 presse et il temporise selon que l'État pour qui il travaille en doit  
craindre ou espérer; et il règle sur ses besoins ses conditions.  
Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance  
ou de sa faiblesse, du génie des nations avec qui il traite, du  
tempérament et du caractère des personnes avec qui il négocie.  
310 Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinements de sa

1. Il fera goûter la proposition : il soumettra et fera apprécier la proposition.

2. Qu'à l'extrémité : sinon à la dernière extrémité.

3. Pernicieux : dangereux, nuisible.

4. Il se précautionne : il se prémunit.

politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, et de tromper les autres.

13 (I) Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain.

315 14 (I) L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge.

320 15 (I) Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, et par la fidélité de ses amis.

16 (I) Le plaisir d'un roi qui mérite de l'être est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre<sup>1</sup>, de quitter le bas de soie et les brodequins<sup>2</sup>, et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

325 17 (I) Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori.

18 (I) Le favori n'a point de suite ; il est sans engagement et sans liaisons<sup>3</sup> ; il peut être entouré de parents et de créatures, mais il n'y tient pas ; il est détaché de tout, et comme isolé.

---

1. **Sortir du théâtre** : ne pas rester dans le monde officiel, se retirer (le monde étant comparé à un théâtre).

2. **Les brodequins** : les chaussures d'étoffe ou de peau couvrant le pied et le bas de la jambe.

3. **Il est sans engagement et sans liaisons** : il est sans obligation et sans relations.

330 19 (I) Une belle ressource pour celui qui est tombé dans la  
disgrâce du prince, c'est la retraite. Il lui est avantageux de  
disparaître plutôt que de traîner dans le monde le débris d'une  
faveur qu'il a perdue, et d'y faire un nouveau personnage si  
différent du premier qu'il a soutenu. Il conserve au contraire le  
335 merveilleux de sa vie dans la solitude ; et, mourant pour ainsi  
dire avant la caducité<sup>1</sup>, il ne laisse de soi qu'une brillante idée  
et une mémoire agréable.

(IV) Une plus belle ressource<sup>2</sup> pour le favori disgracié est de  
se perdre dans la solitude et ne faire plus parler de soi, c'est d'en  
340 faire parler magnifiquement et de se jeter, s'il se peut, dans  
quelque haute et généreuse entreprise, qui relève ou confirme  
du moins son caractère et rende raison de son ancienne faveur ;  
qu'il fasse qu'on le plaigne dans sa chute, et qu'on en rejette une  
partie sur son étoile.

345 20 (VI) Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et  
quelque élévation<sup>3</sup>, ne se trouve souvent confus et déconcerté  
des bassesses, des petitesesses, de la flatterie, des soins superflus  
et des attentions frivoles de ceux qui le courent<sup>4</sup>, qui le suivent,  
et qui s'attachent à lui comme ses viles créatures ; et qu'il ne se  
350 dédommage dans le particulier d'une si grande servitude par le  
ris et la moquerie.

21 (VI) Hommes en place, ministres, favoris, me permettrez-  
vous de le dire ? ne vous reposez point sur vos descendants pour

---

1. Caducité : vieillesse.

2. Une belle ressource : une belle possibilité.

3. Élévation : grandeur d'âme.

4. Qui le courent : qui le poursuivent.

le soin de votre mémoire et pour la durée de votre nom : les  
355 titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les  
richesses se dissipent, et le mérite dégénère. Vous avez des  
enfants, il est vrai, dignes de vous, j'ajoute même capables de  
soutenir toute votre fortune ; mais qui peut vous en promettre  
autant de vos petits-fils ? Ne m'en croyez pas<sup>1</sup>, regardez cette  
360 unique fois<sup>2</sup> de certains hommes que vous ne regardez jamais,  
que vous dédaignez : ils ont des aïeuls<sup>3</sup>, à qui, tout grands que  
vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu et de  
l'humanité ; et si vous me dites : « Qu'aurons-nous de plus ? » je  
vous répondrai : « De l'humanité et de la vertu. » Maîtres alors  
365 de l'avenir, et indépendants d'une postérité, vous être sûrs de  
durer autant que la monarchie ; et dans le temps que l'on  
montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule  
place<sup>4</sup> où ils étaient construits, l'idée de vos louables actions sera  
encore fraîche dans l'esprit des peuples ; ils considéreront avidement  
370 vos portraits et vos médailles ; ils diront : « Cet homme  
dont vous regardez la peinture<sup>5</sup> a parlé à son maître avec force  
et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire ;  
il lui a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes : *Ma  
bonne ville*, et de son peuple : *Mon peuple*. Cet autre dont vous  
375 voyez l'image, et en qui l'on remarque une physionomie forte,  
jointe à un air grave, austère et majestueux, augmente d'année  
à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui  
être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du

1. Ne m'en croyez pas : si vous ne me croyez pas.

2. Regardez cette unique fois : regardez pour une fois.

3. Ils ont des aïeuls : ils ont des ancêtres.

4. La seule place : seulement la place.

5. La peinture : le portrait.

prince et la sûreté des peuples par l'abaissement des grands : ni  
380 les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le péril de la  
mort, ni ses infirmités n'ont pu l'en détourner. Il a eu du temps  
de reste pour entamer un ouvrage<sup>1</sup>, continué ensuite et achevé  
par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinc-  
tion de l'hérésie<sup>2</sup>. »

385 22 (VIII) Le panneau le plus délié et le plus spécieux<sup>3</sup> qui  
dans tous les temps ait été tendu aux grands par leurs gens  
d'affaires, et aux rois par leurs ministres, est la leçon qu'ils leur  
font de s'acquitter<sup>4</sup> et de s'enrichir. Excellent conseil ! maxime  
390 utile, fructueuse, une mine d'or, un Pérou, du moins pour ceux  
qui ont su jusqu'à présent l'inspirer à leurs maîtres<sup>5</sup>.

23 (IV) C'est un extrême bonheur pour les peuples quand  
le prince admet dans sa confiance et choisit pour le ministère  
ceux mêmes qu'ils auraient voulu lui donner, s'ils en avaient  
été les maîtres.

395 24 (IV) La science des détails, ou une diligente attention aux  
moindres besoins de la république, est une partie essentielle au

---

1. Pour entamer un ouvrage : pour commencer à écrire (Richelieu était passionné de théâtre).

2. L'extinction de l'hérésie : cette « hérésie » est le protestantisme qu'en son temps Richelieu avait entrepris de combattre et que Louis XIV a décidé d'extirper de son royaume par la révocation de l'édit de Nantes en 1685.

3. Le panneau le plus délié et le plus spécieux : le piège le plus subtil et le plus séduisant, trompeur.

4. S'acquitter : rembourser ses dettes.

5. Ces conseillers rachetaient les titres à bon marché, parce que le Trésor royal avait immédiatement besoin d'argent pour les revendre ensuite au prix fort ; d'où la remarque de La Bruyère.



bon gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers  
temps par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop  
souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans  
400 celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples et à la  
douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son  
empire au delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs  
souverainetés des provinces de son royaume; qu'il leur soit  
également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils  
405 ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines ni dans les plus  
forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres,  
se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter; qu'elles  
se liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe  
toujours; que leurs dernières espérances soient tombées par le  
410 raffermissement d'une santé<sup>1</sup> qui donnera au monarque le plaisir  
de voir les princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses desti-  
nées<sup>2</sup>, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forte-  
resses, et conquérir de nouveaux États; commander de vieux et  
expérimentés capitaines, moins par leur rang et leur naissance  
415 que par leur génie et leur sagesse; suivre les traces augustes de  
leur victorieux père; imiter sa bonté, sa docilité<sup>3</sup>, son équité, sa  
vigilance, son intrépidité? Que me servirait en un mot, comme  
à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire  
par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et  
420 formidable<sup>4</sup>, si, triste et inquiet, j'y vivais dans l'oppression ou  
dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi<sup>5</sup>, je me

1. Le raffermissement d'une santé: le rétablissement d'une santé.

2. Ses destinées: ses projets.

3. Sa docilité: sa faculté à suivre un conseil.

4. Formidable: redoutable.

5. À couvert des courses de l'ennemi: à l'abri des incursions de l'ennemi.

trouvais exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer  
d'un assassin, et que je craignisse moins dans l'horreur de la  
425 nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses  
carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propreté ne rendaient pas le  
séjour des villes si délicieux, et n'y avaient pas amené, avec  
l'abondance, la douceur de la société; si, faible et seul de mon  
parti, j'avais à souffrir dans ma métairie<sup>1</sup> du voisinage d'un  
grand, et si l'on avait moins pourvu à me faire justice de ses  
430 entreprises<sup>2</sup>; si je n'avais pas sous ma main autant de maîtres,  
et d'excellents maîtres, pour élever mes enfants dans les sciences  
ou dans les arts qui feront un jour leur établissement<sup>3</sup>; si, par la  
facilité du commerce, il m'était moins ordinaire<sup>4</sup> de m'habiller  
de bonnes étoffes, et de me nourrir de viandes saines<sup>5</sup>, et de les  
435 acheter peu<sup>6</sup>; si enfin, par les soins du prince, je n'étais pas aussi  
content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être  
de la sienne?

25 (VII) Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain  
comme une monnaie dont il achète une place ou une victoire :  
440 s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il  
ressemble à celui qui marchande et qui connaît mieux qu'un  
autre le prix de l'argent.

1. Dans ma métairie : dans ma ferme que je loue à son propriétaire selon le système du métayage.

2. Si l'on avait moins pourvu à me faire justice de ses entreprises : si l'on m'avait aidé à reconnaître mon droit contre ses actions.

3. Leur établissement : leur situation.

4. Il m'était moins ordinaire : il m'était moins habituel.

5. Viandes saines : nourriture saine.

6. Peu : peu cher.

26 (VII) Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'État avec ceux du prince.

445 27 (VII) Nommer un roi PÈRE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition.

28 (VII) Il y a un commerce ou un retour<sup>1</sup> de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-ci au souverain : quels sont les plus assujettissants et les plus pénibles, je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits engagements  
450 du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; et d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seule-  
455 ment que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soumis aux lois et à la justice, dont le prince est le dépositaire : ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédiera  
460 à l'agonie<sup>2</sup>.

29 (VII) Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau<sup>3</sup>, qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet<sup>4</sup>, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout  
465

---

1. Il y a un commerce ou un retour : il y a un échange réciproque.

2. Qui se dédiera à l'agonie : qui niera avoir dit ce qu'il a dit à l'instant de mourir.

3. Un nombreux troupeau : un grand troupeau.

4. Le thym et le serpolet : plantes employées comme aromates.

auprès de ses brebis ; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà  
 470 en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil : quels soins<sup>1</sup> ! quelle vigilance ! quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les  
 475 gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette<sup>2</sup> d'or en ses mains ; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une laisse d'or et de soie. Que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups ?

480 30 (VII) Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instants l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous moments un homme à nuire à un million d'hommes !

485 31 (VII) Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible<sup>3</sup>, que de connaître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

32 (I) Il y a peu de règles générales et de mesures certaines pour bien gouverner ; l'on suit le temps et les conjonctures, et

1. Soins : soucis.

2. La houlette : le bâton du berger.

3. Plus sensible : plus vive.

490 cela roule sur la prudence<sup>1</sup> et sur les vues de ceux qui règnent :  
aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ;  
et ce ne serait peut-être pas une chose possible, si les peuples,  
par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission,  
ne faisaient la moitié de l'ouvrage.

495 33 (I) Sous un très grand roi, ceux qui tiennent les premières  
places n'ont que des devoirs faciles, et que l'on remplit sans  
nulle peine : tout coule de source ; l'autorité et le génie du  
prince leur aplanissent les chemins, leur épargnent les diffi-  
cultés, et font tout prospérer au-delà de leur attente : ils ont le  
500 mérite de subalternes.

34 (V) Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille,  
si c'est assez d'avoir à répondre de soi seul, quel poids, quel  
accablement, que celui de tout un royaume ! Un souverain est-il  
payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance  
505 absolue, par toutes les prosternations des courtisans ? Je songe  
aux pénibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelque-  
fois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique ;  
je repasse<sup>2</sup> les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use  
souvent pour une bonne fin ; je sais qu'il doit répondre à Dieu  
510 même de la félicité de ses peuples, que le bien et le mal est en  
ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas ; et je me dis à  
moi-même : « Voudrais-je régner ? » Un homme un peu heureux  
dans une condition privée devrait-il y renoncer pour une  
monarchie ? N'est-ce pas beaucoup, pour celui qui se trouve en  
515 place par un droit héréditaire, de supporter d'être né roi ?

1. Cela roule sur la prudence : cela dépend de la sagesse.

2. Je repasse : je songe, je pense.

35 (I) Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner !  
 Une naissance auguste, un air d'empire<sup>1</sup> et d'autorité, un visage  
 qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le  
 prince, et qui conserve le respect dans le courtisan ; une parfaite  
 520 égalité d'humeur ; un grand éloignement pour la raillerie  
 piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne  
 faire jamais ni menaces ni reproches ; ne point céder à la colère,  
 et être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant ; le cœur ouvert,  
 sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se  
 525 faire des amis, des créatures et des alliés ; être secret toutefois,  
 profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets ; du  
 sérieux et de la gravité dans le public ; de la brièveté, jointe à  
 beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux  
 ambassadeurs des princes, soit dans les conseils<sup>2</sup> ; une manière  
 530 de faire des grâces qui est comme un second bienfait ; le choix  
 des personnes que l'on gratifie ; le discernement des esprits, des  
 talents, et des complexions<sup>3</sup> pour la distribution des postes et  
 des emplois ; le choix des généraux et des ministres ; un juge-  
 ment ferme, solide, décisif<sup>4</sup> dans les affaires, qui fait que l'on  
 535 connaît le meilleur parti et le plus juste ; un esprit de droiture  
 et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quel-  
 quefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des  
 ennemis ; une mémoire heureuse et très présente, qui rappelle  
 les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes ;  
 540 une vaste capacité, qui s'étende non seulement aux affaires de

1. Une naissance auguste, un air d'empire : une naissance illustre, un air majestueux.

2. Dans les conseils : dans les réunions.

3. Complexions : caractères.

4. Décisif : prompt à décider.

dehors, au commerce, aux maximes d'État, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles; mais qui sache aussi se renfermer au dedans<sup>1</sup>,  
545 et comme dans les détails de tout un royaume; qui en bannisse un culte faux<sup>2</sup>, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre, qui abolisse des usages cruels et impies<sup>3</sup>, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de  
550 commodités par le renouvellement d'une exacte police<sup>4</sup>, plus d'éclats et plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner par son autorité et par son exemple du crédit à la piété et à la vertu; protéger l'Église, ses ministres, ses droits, ses libertés, ménager ses peuples  
555 comme ses enfants; être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers<sup>5</sup>, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir; de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux; avoir des armées nombreuses, les commander en personne; être froid dans le  
560 péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son État; aimer le bien de son État et sa gloire plus que sa vie; une puissance très absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale<sup>6</sup>; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois

1. Se renfermer au dedans : se protéger à l'intérieur.

2. Un culte faux : le protestantisme.

3. Impies : sacrilèges; allusion aux duels que Louis XIV, après Richelieu et Louis XIII, interdisait.

4. Une exacte police : une gestion rigoureuse.

5. Rendre les subsides légers : de diminuer les impôts.

6. Brigues : ruses; cabale : complot.

entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle  
565 tous plient également ; une étendue de connaissance qui fait  
que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement  
et par lui-même, que ses généraux ne sont, quoique éloignés de  
lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres ; une  
570 profonde sagesse, qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et  
user de la victoire ; qui sait faire la paix, qui sait la rompre ; qui  
sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les  
ennemis à la recevoir ; qui donne des règles à une vaste ambi-  
tion<sup>1</sup>, et sait jusques où l'on doit conquérir ; au milieu d'en-  
575 nemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des  
fêtes, des spectacles ; cultiver les arts et les sciences ; former et  
exécuter des projets d'édifices surprenants ; un génie enfin  
supérieur et puissant, qui se fait aimer et révérer des siens,  
craindre des étrangers ; qui fait d'une cour, et même de tout un  
580 royaume, comme une seule famille, unie parfaitement sous un  
même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable  
au reste du monde : ces admirables vertus me semblent renfer-  
mées dans l'idée du souverain ; il est vrai qu'il est rare de les  
voir réunies dans un même sujet : il faut que trop de choses  
585 concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempéra-  
ment ; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble toutes  
en sa personne est bien digne du nom de Grand<sup>2</sup>.

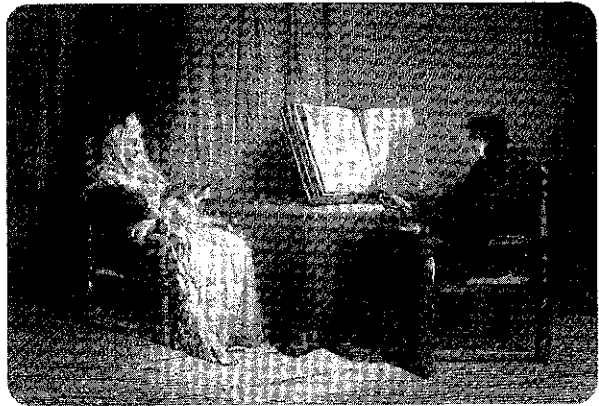
---

1. Qui donne des règles à une vaste ambition : qui limite sa vaste ambition.

2. Éloge à peine indirect de Louis XIV.



## Chapitre XI De l'homme<sup>1</sup>



1 (I) Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.

5 2 (I) Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses. Ils changent leurs habits, leur langage, les dehors<sup>2</sup>, les bienséances ; ils changent de goût quelquefois : ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

1. De l'homme : de la nature humaine, concernant donc aussi bien les hommes que les femmes.

2. Les dehors : les apparences.

10 3 (IV) Le stoïcisme<sup>1</sup> est un jeu d'esprit et une idée semblable  
à la *République* de Platon<sup>2</sup>. Les stoïques ont feint<sup>3</sup> qu'on  
pouvait rire dans la pauvreté; être insensible aux injures, à  
l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parents  
et des amis; regarder froidement la mort, et comme une chose  
15 indifférente qui ne devait ni réjouir ni rendre triste; n'être  
vaincu ni par le plaisir ni par la douleur; sentir le fer ou le feu<sup>4</sup>  
dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre  
soupir, ni jeter une seule larme; et ce fantôme de vertu et de  
constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeler un sage. Ils  
20 ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et  
n'ont presque relevé aucun de ses faibles<sup>5</sup>. Au lieu de faire de  
ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à  
l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un  
héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'im-  
25 possible. Ainsi le sage, qui n'est pas<sup>6</sup>, ou qui n'est qu'imagi-  
naire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de  
tous les événements et de tous les maux: ni la goutte<sup>7</sup> la plus  
douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauraient lui arra-  
cher une plainte; le ciel et la terre peuvent être renversés sans  
30 l'entraîner dans leur chute, et il demeurerait ferme sur les  
ruines de l'univers: pendant que l'homme qui est en effet sort

1. Le stoïcisme: philosophie d'origine grecque prônant le courage devant l'adversité et faisant résider le bonheur dans la vertu.

2. La *République*: titre d'un ouvrage de Platon.

3. Ont feint: ont feint de croire.

4. Sentir le fer ou le feu: recevoir un coup d'épée ou être brûlé.

5. N'ont relevé aucun de ses faibles: n'ont atténué aucune de ses faiblesses.

6. Qui n'est pas: qui n'existe pas.

7. La goutte: nom d'une maladie inflammatoire articulaire.

de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu ou une porcelaine qui est en pièces.

35 4 (IV) Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'âme, mais différents, et qui avec tout le rapport qui paraît entre eux, ne se supposent pas toujours<sup>1</sup> l'un l'autre dans un même sujet.

40 5 (VI) Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable; de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

45 6 (VI) Un homme inégal<sup>2</sup> n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs: il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes; il est à chaque moment ce qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été: il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion<sup>3</sup> il est, mais quelles sont ses complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez point? est-ce *Euthycrate* que vous abordez? aujourd'hui quelle glace<sup>4</sup>  
50 pour vous! hier il vous recherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis: vous reconnaît-il bien? dites-lui votre nom.

1. Ne se supposent pas toujours: ne s'imbriquent pas toujours.

2. Un homme inégal: un homme d'humeur changeante.

3. Complexion: caractère.

4. Quelle glace: quelle froideur (à votre égard).

7 (VI) *Ménalque* descend son escalier, ouvre sa porte pour  
 sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et  
 55 venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que  
 son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses  
 talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses<sup>1</sup>. S'il  
 marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement  
 frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que



65 ce peut être, jusqu'à ce  
 qu'ouvrant les yeux  
 et se réveillant, il se  
 trouve ou devant un  
 limon<sup>2</sup> de charrette, ou  
 70 derrière un long ais<sup>3</sup> de  
 menuiserie que porte  
 un ouvrier sur ses  
 épaules. On l'a vu une  
 fois heurter du front  
 contre celui d'un  
 aveugle, s'embarasser dans ses jambes, et tomber avec lui  
 chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois  
 de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son  
 passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se  
 75 coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille<sup>4</sup>, il  
 crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : *on lui  
 perd tout, on lui égare tout* ; il demande ses gants, qu'il a dans ses

1. Sa chemise est par-dessus ses chausses : les chausses étaient la partie du vêtement qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

2. Un limon : les deux pièces de bois entre lesquelles on attelle un cheval.

3. Ais : planche.

4. Il brouille : il s'énerve.

mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre  
80 à l'appartement<sup>1</sup>, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville,  
85 après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais<sup>2</sup>, et trouvant au bas du grand degré<sup>3</sup> un carrosse qu'il  
90 prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison ; Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'anti-chambre, la chambre, le cabinet<sup>4</sup> ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau ; il s'assit, il se repose, il est chez soi. Le maître  
95 arrive : celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux,  
100 à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience : la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que

1. Il entre dans l'appartement du Roi.

2. Il descend du Palais : il sort du Palais de Justice.

3. Au bas du grand degré : au pied du grand escalier.

4. Le cabinet : le cabinet de travail, le bureau.

c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette dame fait  
 105 ses visites longues, il attend à tous moments qu'elle se lève et la laisse en liberté ; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces ; et quelques  
 110 années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse<sup>1</sup> pour  
 115 le bénitier<sup>2</sup>, y plonge la main, la porte à son front<sup>3</sup>, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons<sup>4</sup>. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce, et fait des efforts pour crier ; Ménalque est surpris de se voir à genoux sur  
 120 les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche ; il se retire confus, et va s'agenouiller ailleurs. Il tire un livre<sup>5</sup> pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses Heures<sup>6</sup>, et  
 125 qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors

1. Sa tasse : sa sébile (petite coupe tendue aux passants pour recevoir un peu d'argent).

2. Le bénitier : vasque contenant de l'eau bénite.

3. Pour se signer, pour faire le signe de croix.

4. Qui lui offre des oraisons : qui fait des prières pour lui ; les aveugles remerciaient ainsi ceux qui leur faisaient l'aumône.

5. Il tire un livre : il sort un livre (de prières).

6. Ses Heures : son recueil de prières.

de l'église qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle<sup>1</sup> de Monseigneur; Ménalque lui montre la sienne, et lui dit: «Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi»; il se fouille néanmoins, et tire  
130 celle de l'évêque de \*\*, qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre: ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui  
135 est dans sa bourse, et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet<sup>2</sup>, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise: il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien,  
140 qu'il a serré pour sa cassette<sup>3</sup>. Il joue au trictrac<sup>4</sup>, il demande à boire, on lui en apporte; c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue. Et dans une chambre  
145 où il est familier, il crache sur le lit et jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est: on lui présente une montre; à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse.  
150 Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus<sup>5</sup>

1. La pantoufle: la chaussure d'intérieur.

2. Son cabinet: son bureau.

3. Qu'il a serré pour sa cassette: qu'il a enfermé dans l'armoire avec sa cassette.

4. Trictrac: nom d'un jeu de dés.

5. Pour faire sécher l'encre.

à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout : il écrit une seconde lettre, et après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse ; un duc et pair<sup>1</sup> reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots :

155 *Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin...* Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire ; on y trouve : *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur...* Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et après l'avoir cachetée, il

160 éteint sa bougie : il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre ; un autre le monte, à qui il dit : *C'est vous que je cherche* ; il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort ; il va, il

165 revient sur ses pas ; il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure : il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous quand vous songez à lui répondre ; ou bien il vous demande en courant

170 comment se porte votre père, et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin : *Il est ravi de vous rencontrer ; il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose* ; il contemple votre main : « Vous avez là, dit-il, un beau rubis ; est-il balais<sup>2</sup> ? »,

175 il vous quitte et continue sa route : voilà l'affaire importante dont il avait à vous parler. Se trouve-t-il en campagne<sup>3</sup>, il dit à

1. Un duc et pair : un duc et pair de France, le plus haut rang qui soit pour un noble qui n'appartient pas à la famille royale.

2. Balais : rubis de couleur rouge violacé.

3. En campagne : à la campagne.



quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau<sup>1</sup>, il tient à d'autres d'autres discours ; puis revenant à celui-ci : « Vous avez eu, lui dit-il, de beaux jours à Fontainebleau ; vous y avez sans doute beaucoup chassé. » Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever ; il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit<sup>2</sup>, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuillère pour la commodité du service : il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient, et qu'il trouve qu'on lui donne trop de vin, il en *flaque*<sup>3</sup> plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite ; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite ; il y a un cercle d'hommes et des femmes dans la ruelle<sup>4</sup> qui l'entretiennent, et en leur présence il soulève sa couverture

1. Le temps de Fontainebleau : le mois d'octobre que le roi et sa cour passaient à Fontainebleau pour la chasse.

2. Il éclate [...] l'esprit : il parle fort d'une chose qui lui passe par la tête.

3. Il en flaque : il en éclabousse.

4. La ruelle : l'espace entre le lit et le mur d'une chambre où se tiennent les visiteurs.

et crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux<sup>1</sup> ; on lui fait voir un cloître<sup>2</sup> orné d'ouvrages<sup>3</sup>, tous de la main d'un excellent peintre ; le religieux qui les lui explique parle de saint BRUNO, du chanoine et de son aventure<sup>4</sup>, en fait une longue histoire, et la montre dans l'un de ses tableaux : Ménalque, qui pendant la narration est hors de cloître, et bien loin au delà, y revient enfin, et demande au père si c'est le chanoine ou saint BRUNO qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve ; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort ; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit<sup>5</sup> depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portait bien, jusqu'à l'agonie : *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avait apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit<sup>6</sup>, et prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques ? il est étonné de ne le point voir : « Où peut-il être ? dit-il ; que

1. On le mène aux Chartreux : on le conduit au couvent des Chartreux de Paris.

2. Un cloître : partie intérieure d'un monastère entourant généralement un jardin ou une cour.

3. Orné d'ouvrages : décoré par des peintures, des tableaux.

4. Parle de saint BRUNO, du chanoine et de son aventure : raconte la vie du chanoine (saint Bruno).

5. Qu'elle conduit : qu'elle évoque.

6. Il se lève avant le fruit : il part avant la fin du repas.

225 fait-il ? qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi,  
je le chasse dès à cette heure. » Le valet arrive, à qui il demande  
fièrement d'où il vient ; il lui répond qu'il vient de l'endroit où  
il l'a envoyé, et il lui rend un fidèle compte de sa commission.  
Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas : pour un  
230 stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins ; pour un  
fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines  
grimaces et à des mouvements de tête involontaires ; pour un  
homme fier<sup>1</sup> et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous  
regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut ; pour un  
inconsidéré, car il parle de banqueroute<sup>2</sup> au milieu d'une  
235 famille où il y a cette tâche, d'exécution et d'échafaud, devant  
un homme dont le père y a monté, de roture<sup>4</sup> devant des rotu-  
riers qui sont riches et qui se donnent pour nobles. De même  
il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel<sup>5</sup> sous le nom et  
le personnage d'un valet ; et quoiqu'il veuille le dérober à la  
240 connaissance de sa femme et de ses enfants, il lui échappe de  
l'appeler son fils dix fois de jour. Il a pris aussi la résolution de  
marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas  
de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses  
ancêtres, que les Ménalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin  
245 il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait  
le sujet de la conversation. Il pense et il parle tout à la fois, mais  
la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense ; aussi  
ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite : où il dit *non*,

1. Fier : farouche.

2. Banqueroute : ruine.

3. Roture : condition sociale de ceux qui ne sont pas nés nobles.

4. Un fils naturel : à l'époque, un enfant né hors mariage.

souvent il faut dire *oui*, et où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non* ;  
 250 il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne  
 s'en sert point : il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit  
 au monde. Tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le  
 temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce<sup>1</sup>, ce  
 sont ces mots : *Oui vraiment ; C'est vrai ; Bon ! Tout de bon ? Oui-da !*  
 255 *Je pense qu'oui ; Assurément ; Ah ! Ciel !* et quelques autres monosyl-  
 labes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est  
 avec ceux avec qui il paraît être : il appelle sérieusement son  
 laquais *Monsieur* ; et son ami, il l'appelle *la Verdure* ; il dit *Votre*  
*Révérance* à un prince de sang, et *Votre Altesse* à un jésuite. Il entend  
 260 la messe : le prêtre vient à éternuer ; il lui dit : *Dieu vous assiste !* Il  
 se trouve avec un magistrat : cet homme, grave par son caractère,  
 vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événe-  
 ment et lui demande si cela est ainsi ; Ménalque lui répond :  
*Oui, Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne : ses laquais  
 265 en livrées entreprennent de le voler et y réussissent ; ils  
 descendent de son carrosse, lui portent un bout de flambeau  
 sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend<sup>2</sup>. Arrivé chez  
 soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de  
 l'interroger sur les circonstances, et il leur dit : *Demandez à mes*  
 270 *gens, ils y étaient.*

8 (IV) L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie. Pour ne se répandre que sur les dehors, elle

1. D'un meilleur commerce : d'une meilleure sociabilité.

2. Il la rend : il la donne.

275 n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste. Il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause qui le produit.

9 (IV) Dire d'un homme colère<sup>1</sup>, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux : « c'est son humeur » n'est pas l'excuser, 280 comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée<sup>2</sup> parmi les hommes : ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins 285 s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce<sup>3</sup>, c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse ; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piège pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices : l'on désirerait 290 de ceux qui ont un bon cœur qu'ils fussent toujours pliants, faciles, complaisants ; et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchants qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

10 (IV) Le commun des hommes<sup>4</sup> va de la colère à l'injure. Quelques-uns en usent autrement : ils offensent, et puis ils se 295 fâchent ; la surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au ressentiment<sup>5</sup>.

1. Colère : colérique.

2. Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée : les hommes ne prêtent assez attention à ce qu'on appelle « humeur », au caractère.

3. Commerce : relation que l'on entretient avec les autres.

4. Le commun des hommes : la majorité des hommes.

5. Ressentiment : rancœur.

11 (I) Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire<sup>1</sup> ; la chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on  
300 n'accorde que par réflexion.

12 (VIII) Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde<sup>2</sup>.

13 (IV) Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit  
305 en est le père.

14 (I) Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit<sup>3</sup> : un génie qui est droit et perçant conduit enfin à la règle<sup>4</sup>, à la probité, à la vertu. Il manque du sens et de la pénétration à celui qui s'opiniâtre<sup>5</sup> dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire  
310 qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnaît pas lui-même ; ce sont des injures dites à un sourd. Il serait désirable pour le plaisir des honnêtes gens et pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de  
315 tout sentiment.

---

1. Comprendons : il semble qu'on n'occupe un poste que pour avoir des obligés, des gens qui vous doivent quelque chose et ne pas remplir ses fonctions.

2. Le commerce du monde : la fréquentation des hommes.

3. Assez d'esprit : beaucoup d'intelligence.

4. Un génie qui est droit et perçant conduit enfin à la règle : un homme doué qui est honnête et perspicace finit par atteindre la modération.

5. Qui s'opiniâtre : qui s'obstine.

15 (I) Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant et que nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles<sup>1</sup>, de la complaisance et  
320 tout le désir de plaire; mais par les traitements que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel: l'on a des chagrins et une bile<sup>2</sup> que l'on ne se connaissait point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux<sup>3</sup>.

325 16 (II) L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation, et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte; et moi, pensant à la contrariété des esprits<sup>4</sup>, des goûts et des sentiments, je suis  
330 étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

17 (I) Il y a d'étranges pères et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler  
335 de leur mort.

18 (I) Tout est étranger<sup>5</sup> dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute

---

1. Avec des mœurs faciles : avec un caractère agréable.

2. Une bile : une rancœur.

3. Épineux : hargneux.

4. La contrariété des esprits : les différences et les oppositions des esprits.

5. Tout est étranger : rien n'est inné.

sa vie chagrin<sup>1</sup>, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui était né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un  
 340 courage fier<sup>2</sup> et éloigné de toute bassesse : les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité forcent la nature et y causent ces grands changements. Ainsi tel homme au fond et en lui-même ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui l'altèrent, le changent, le bouleversent ; il n'est  
 345 point précisément ce qu'il est ou ce qu'il paraît être.

19 (I) La vie est courte et ennuyeuse : elle se passe toute à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la  
 350 jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs ; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps.

20 (VIII) Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion<sup>3</sup> à celui de qui l'on espère : est-on sûr d'avoir, on tempore, on parle-  
 mente, on capitule.

355 21 (I) Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile devient suspecte. L'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes l'on doive  
 360 si aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit

1. Chagrin : mécontent.

2. D'un courage fier : d'un cœur farouche, orgueilleux.

3. On se rend à discrétion : on se rend à la merci (de celui dont on espère quelque chose).



mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

22 (IV) L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches.  
365 L'envie lui ôte cette dernière ressource.

23 (VI) Quoique j'aie pu dire ailleurs, peut-être que les affligés<sup>1</sup> ont tort. Les hommes semblent être nés pour l'infortune<sup>2</sup>, la douleur et la pauvreté ; peu en échappent ; et comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devraient être préparés à  
370 toute disgrâce.

24 (I) Les hommes ont tant de peine à s'approcher<sup>3</sup> sur les affaires, sont si épineux<sup>4</sup> sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper et si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient  
375 aux autres, que j'avoue que je ne sais pas où et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trêve, les traités, les alliances.

25 (V) À quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, et la fourberie d'esprit.  
380 (I) Les fourbes croient aisément que les autres le sont ; ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas longtemps.

---

1. Les affligés : les malheureux.

2. L'infortune : l'adversité, le malheur.

3. S'approcher : s'entendre.

4. Si épineux : si hargneux.

(V) Je me rachèterai toujours fort volontiers d'être fourbe par être stupide<sup>1</sup> et passer pour tel.

385 (V) On ne trompe point en bien; la fourberie ajoute la malice au mensonge.

26 (VIII) S'il y avait moins de dupes, il y aurait moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus<sup>2</sup>, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir su, pendant  
390 tout le cours de leur vie, tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Érophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des grâces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son  
395 industrie<sup>3</sup> ?

27 (IV) L'on n'entend dans les places et dans les rues des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, et de *plaider contre sa promesse*<sup>4</sup>. Est-ce qu'il n'y aurait pas dans le monde la plus petite  
400 équité? Serait-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

(VIII) Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité !

1. Comprendons : je préférerais être stupide plutôt que fourbe.

2. Des hommes fins ou entendus : des hommes rusés.

3. Son industrie : son activité.

4. Tous ces mots en italique appartiennent au vocabulaire juridique. *Exploit* : acte judiciaire signé par un huissier de justice ; *saisie* (immobilière ou mobilière) : confiscation des biens d'un débiteur par un créancier ; *promesse* : engagement ; *plaider contre sa promesse* : ne pas tenir ses engagements.

405 (IV) Ôtez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans  
les plus grandes villes ! Les besoins et la subsistance n'y font  
pas le tiers de l'embarras.

28 (I) Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter  
tranquillement des parents et des amis les torts qu'ils ont à  
410 son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humani-  
té, et combien il est pénible aux hommes d'être constants,  
généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que  
leur intérêt. Comme il connaît leur portée<sup>1</sup>, il n'exige point  
d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils  
415 aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a  
si peu de vertu ; mais il excuse les particuliers, il les aime  
même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le  
moins qu'il se peut une pareille indulgence.

29 (I) Il y a de certains biens que l'on désire avec emporte-  
420 ment<sup>2</sup>, et dont l'idée seule nous enlève<sup>3</sup> et nous transporte :  
s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement  
qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on n'aspire  
encore à de plus grands.

30 (I) Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs  
425 où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive  
que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se  
connaissait point, l'on se raidit contre son infortune, et l'on fait  
mieux qu'on ne l'espérait.

1. Comme il connaît leur portée : comme il connaît leur comportement.

2. Avec emportement : avec passion.

3. Dont l'idée seule nous enlève : dont la pensée nous transporte.

430 31 (IV) Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

435 32 (V) Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement<sup>1</sup> qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

33 (I) Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

440 34 (I) Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

445 35 (VIII) *Irène* se transporte à grands frais en Épidaure<sup>2</sup>, voit Esculape<sup>3</sup> dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante<sup>4</sup>, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, 450 et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui

---

1. Leur établissement : leur réussite sociale.

2. Épidaure : ville grecque, sanctuaire d'Esculape, dieu de la médecine.

3. Esculape (Asclépios en grec) : fils d'Apollon et dieu de la médecine.

4. Elle devient pesante : elle grossit.

déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions : et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène. – Prenez des lunettes, dit Esculape. – Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis  
455 ni si forte ni si saine que j'ai été. – C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. – Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? – Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. – Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel  
460 conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez ? – Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage ? »

465 36 (I) La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir<sup>1</sup>.

470 37 (V) L'inquiétude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif<sup>2</sup> convienne aux hommes, qui sont mortels.

38 (V) Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité.

---

1. Il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir : il est plus pénible de la craindre que de la supporter.

2. Le ris excessif : le rire exagéré (allusion aux philosophes cyniques qui se moquaient de la mort).

39 (I) Pensons que, comme nous soupçons présentement  
475 pour la florissante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point,  
la caducité<sup>1</sup> suivra, qui nous fera regretter l'âge viril où nous  
sommes encore, et que nous n'estimons pas assez.

40 (I) L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir  
atteindre.

480 41 (I) L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse ; c'est-  
à-dire l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

42 (VI) C'est plus tôt fait de céder à la nature et de craindre  
la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons  
et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-  
485 même pour ne la pas craindre.

43 (V) Si de tous les hommes les uns mouraient, les autres  
non, ce serait une désolante affliction que de mourir.

44 (V) Une longue maladie semble être placée entre la vie  
et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement  
490 et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

45 (V) À parler humainement, la mort a un bel endroit<sup>2</sup>,  
qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité<sup>3</sup> arrive plus à propos que  
celle qui la termine.

---

1. La caducité: la vieillesse.

2. La mort a un bel endroit: la mort a un bel avantage.

3. La mort qui prévient la caducité: la mort qui survient avant la vieillesse.

495 46 (I) Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du  
temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire  
de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage.

47 (V) La vie est un sommeil : les vieillards sont ceux dont  
le sommeil a été plus long ; ils ne commencent à se réveiller  
500 que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours  
de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus ni actions  
louables qui les distinguent les unes des autres ; ils confondent  
leurs différents âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour  
mesurer le temps qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus,  
505 informe, et sans aucune suite ; ils sentent néanmoins, comme  
ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

48 (IV) Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître,  
vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et  
il oublie de vivre.

510 49 (IV) Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne  
vit que par instinct, à la manière des animaux, et donc il ne reste  
dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la  
raison se développe, où elle est formée, et où elle pourrait agir, si  
elle n'était pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la  
515 complexion<sup>1</sup>, et par un enchaînement de passions qui se succèdent  
les unes aux autres, et conduisent jusques au troisième et dernier  
âge. La raison, alors dans sa force, devrait produire ; mais elle est  
refroidie et ralentie par les années, par la maladie et la douleur,  
déconcertée ensuite par le désordre de la machine, qui est dans  
520 son déclin : et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

1. Les vices de la complexion : les vices du caractère.

## LES CARACTÈRES

---

525 50 (IV) Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants<sup>1</sup>, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal<sup>2</sup>, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

51 (IV) Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

530 52 (IV) Le caractère de l'enfance paraît unique ; les mœurs, dans cet âge, sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes.

535 53 (IV) Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusements : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont<sup>3</sup> ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont 540 de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés ; que bien que seuls, ils se voient un riche

---

1. Timides : peureux ; intempérants : excessifs.

2. Ils ne veulent point souffrir de mal : ils ne veulent pas que le mal les fasse souffrir.

3. Qu'ils contrefont : qu'ils imitent.



545 équipage<sup>1</sup> et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées,  
livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils  
parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-  
mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors, qu'ils peuvent faire  
de feuilles d'arbres ou de grains de sable; et, ce qu'ils ignorent  
550 dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur  
fortune, et les maîtres de leur propre félicité.

54 (IV) Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps  
qui ne soient aperçus par les enfants; ils les saisissent d'une  
première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables:  
555 on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils  
sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont  
moqués.

L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de  
leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis: dès  
560 qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent  
sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait  
déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est  
toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

55 (IV) La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels  
565 aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appli-  
qués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se  
pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent  
eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée:  
présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs,  
570 mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

---

1. Un riche équipage : un riche carrosse et attelage.

56 (IV) Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux ; aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

575 57 (IV) Les enfants commencent entre eux par l'état populaire<sup>1</sup>, chacun y est le maître ; et ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas longtemps, et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connaissance plus  
580 exacte des jeux différents et des petites lois qui les composent ; les autres lui défèrent<sup>2</sup>, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

58 (IV) Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment<sup>3</sup> ? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants, et sans une  
585 longue expérience ; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres.

59 (IV) C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont  
590 point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent. Ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent<sup>4</sup> pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

---

1. L'état populaire : l'état démocratique.

2. Les autres lui défèrent : les autres lui obéissent.

3. Conséquemment : logiquement.

4. Se gâtent : se corrompent.

595 60 (I) On ne vit point assez pour profiter de ses fautes. On  
en commet pendant tout le cours de sa vie ; et tout ce que l'on  
peut faire à force de faillir<sup>1</sup>, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter  
de faire une sottise.

600 61 (I) Le récit de ses fautes est pénible ; on veut les couvrir et  
en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au directeur  
sur le confesseur<sup>2</sup>.

62 (VI) Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si  
difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne  
605 sont utiles qu'à ceux qui les font.

63 (I) L'esprit de parti<sup>3</sup> abaisse les plus grands hommes  
jusques aux petites gens du peuple.

64 (I) Nous faisons par vanité ou par bienséance les mêmes  
choses, et avec les mêmes dehors<sup>4</sup>, que nous les ferions par  
610 inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre  
qu'il a gagnée à veiller sa femme, qu'il n'aimait point.

65 (IV) Les hommes, dans le cœur, veulent être estimés, et  
ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés ; parce  
que les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir  
615 tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je

1. À force de faillir : à force de commettre des fautes.

2. Comprendons que, devant un directeur de conscience, on peut s'expliquer,  
tandis qu'on s'accuse seulement de ses fautes au prêtre qui vous confesse.

3. L'esprit de parti : la partialité, les préjugés.

4. Avec les mêmes dehors : avec les mêmes apparences.



veux dire l'estime et les louanges, ce ne serait plus être vertueux, mais aimer l'estime et les louanges, ou être vain : les hommes sont très vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

620 66 (IV) Un homme vain<sup>1</sup> trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

625 La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité ; elle fait que l'homme vain ne paraît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité<sup>2</sup> ; elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses qui à la  
630 vérité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les relève : c'est une erreur.

635 67 (IV) Les hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens<sup>3</sup> et de son bon jugement ; l'on reçoit le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordait le bel esprit ; l'on dit de soi qu'on est maladroit, et qu'on ne peut rien faire de ses mains,

1. Un homme vain : un vaniteux.

2. Comprendons : la vanité court le risque de sombrer dans la fausse gloire, dans la gloriole.

3. Son grand sens : sa grande faculté de bien juger.

640 fort consolé de la perte de ces petits talents par ceux de l'esprit,  
ou par les dons de l'âme que tout le monde nous connaît; l'on  
fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours  
son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition; l'on  
ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence  
645 pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a  
d'application que pour les solides et essentielles. Un homme  
de guerre aime à dire que c'était par trop d'empressement ou  
par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée<sup>1</sup>, ou  
en quelque autre poste très périlleux, sans être de garde ni  
650 commandé; et il ajoute qu'il en fut repris de son général<sup>2</sup>. De  
même une bonne tête ou un ferme génie<sup>3</sup> qui se trouve né avec  
cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à  
acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande  
expérience<sup>4</sup>; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté  
655 et l'importance des affaires occupent seulement, et n'accablent  
point; qui par l'étendue de ses vues et de sa pénétration<sup>5</sup> se  
rend maître de tous les événements; qui bien loin de consulter  
toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la  
politique, est peut-être de ces âmes sublimes nées pour régir  
660 les autres<sup>6</sup>, et sur qui ces premières règles ont été faites; qui  
est détourné, par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des  
agréables, qu'il pourrait lire, et qui au contraire ne perd rien à  
retracer et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions: un

1. La tranchée: le fossé creusé où se tiennent les soldats qui assiègent une ville.

2. Il en fut repris de son général: il en fut blâmé par son général.

3. Un ferme génie: un homme fort doué.

4. Qui a fortifié[...] expérience: qui s'est amélioré, qui s'est durci par l'expérience.

5. Pénétration: intelligence, perspicacité.

6. Pour régir les autres: pour gouverner les autres.

665 \* homme ainsi fait peut dire aisément, et sans se commettre<sup>1</sup>,  
\* qu'il ne connaît aucun livre, et qu'il ne lit jamais.  
\* .....

670 68 (V) On veut quelquefois cacher ses faibles<sup>2</sup>, ou en dimi-  
nuer l'opinion par l'aveu libre<sup>3</sup> que l'on en fait. Tel dit : « Je suis  
ignorant », qui ne sait rien ; un homme dit : « Je suis vieux », il  
passe soixante ans ; un autre encore : « Je ne suis pas riche », et  
il est pauvre.

675 69 (IV) La modestie n'est point, ou est confondue avec une  
chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment  
intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une  
vertu surnaturelle<sup>4</sup> qu'on appelle humilité. L'homme, de sa  
nature, pense hautement et superbement de lui-même<sup>5</sup>, et ne  
680 pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire  
que personne n'en souffre ; elle est une vertu du dehors, qui  
règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui  
le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était  
pas vrai qu'il les compte pour rien.

70 (I) Le monde est plein de gens qui faisant intérieurement  
et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres,  
décident toujours en faveur de leur propre mérite, et agissent  
conséquemment.

1. Sans se commettre : sans s'exposer à la critique.

2. Ses faibles : ses défauts.

3. L'aveu libre : l'aveu spontané.

4. Une vertu surnaturelle : l'humilité est dite une vertu surnaturelle parce  
qu'elle fait partie des trois vertus les plus importantes dans le christianisme.

5. Comprendons que l'homme a naturellement une haute idée de lui-même.

685 71 (IV) Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nés<sup>1</sup>  
ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes  
n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent  
pas ceux qui plient.

690 De même l'on dit : « Il faut avoir des habits modestes<sup>2</sup>. » Les  
personnes de mérite ne désirent rien davantage ; mais le monde  
veut de la parure, on lui en donne ; il est avide de la superfluité,  
on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de  
beau linge ou par une riche étoffe ; l'on ne refuse pas toujours  
695 d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir :  
un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser.

72 (I) Notre vanité et la trop grande estime que nous avons  
de nous-mêmes nous fait soupçonner dans les autres une fierté  
à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas :  
une personne modeste n'a point cette délicatesse.

700 73 (IV) Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait  
penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime,  
et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et  
faire notre éloge, aussi devons-nous avoir une certaine confiance  
qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour  
705 dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

74 (IV) D'où vient qu'*Alcippe* me salue aujourd'hui, me  
sourit, et se jette hors d'une portière<sup>3</sup> de peur de me manquer ?

---

1. Les gens bien nés : les nobles.

2. Des habits modestes : des habits qui ne soient pas trop luxueux.

3. Se jette hors d'une portière : se tient sur la portière de son carrosse, qu'il vient d'ouvrir.

## Des clés pour la lecture linéaire

8

La fausse modestie  
« De l'homme », XI, 67 (p. 246-248)

**POUR INTRODUIRE** • La modestie consiste à ne pas faire valoir ses qualités. Elle est une forme de modération, de prise de recul vis-à-vis de soi. Elle est donc en principe une qualité. La Bruyère se montre plus réservé. Pour lui, la modestie peut-être une manière indirecte de se vanter !

### Le texte étape par étape

#### I. Des défauts flatteurs (l. 632-635)

- ① Première phrase (l. 632-633) : pourquoi les hommes n'hésitent-ils pas à reconnaître leurs « petits défauts » ?

Prêtez attention aux adjectifs qualificatifs.

#### II. Une démonstration par l'exemple (l. 635-665)

- ② Deuxième phrase (l. 635-646) : combien d'exemples La Bruyère donne-t-il à l'appui de son constat initial ?

Comptez le nombre de propositions principales.

- ③ Comment ces exemples sont-ils systématiquement construits ?

Repérez la structure binaire de la forme des exemples.

- ④ Comment La Bruyère introduit-il de la variété au sein des structures répétitives ?

Regardez comment est introduit le second segment de chaque exemple.

- ⑤ Troisième phrase (l. 646-650) : qu'apporte de plus l'exemple du soldat ?

Réfléchissez au sens de la formule : « Il en fut repris par son général ».

- ⑥ Quatrième phrase (l. 650-665) : quelle est la structure de cette phrase ?

Comptez le nombre de propositions subordonnées.



## Des clés pour la lecture linéaire 8

### III. Un éloge inattendu (l. 651-665)

- 7 Quatrième phrase (l. 651-665) : par quels approfondissements successifs progresse l'éloge ?

Appuyez-vous sur les noms qui s'appliquent à l'homme.

- 8 Comment comprendre la conclusion : « il ne connaît aucun livre et [...] ne lit jamais » (l. 665) ?

Intéressez-vous à la distinction entre « lire » et « faire ».

### IV. Conclusion

- 9 Cette remarque prend le contrepied de l'idée traditionnelle que l'on peut avoir sur la modestie. Elle révèle un La Bruyère fin analyste des réactions humaines. Rien n'échappe à son regard critique. L'homme n'en sort pas grandi.

#### La question de grammaire

- 10 Lignes 635-637. Dans le passage « Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement » : donnez la nature et la fonction de « content ».

Demandez-vous à qui le mot se rapporte.

#### Pour aller plus loin

- 11 EXERCICE D'APPROPRIATION • Imaginez en quelques lignes un exemple actuel de fausse modestie.

Ce peut être, par exemple, de refuser des compliments au motif qu'ils sont excessifs. Vous pouvez également vous appuyer sur les remarques 66, 68 et 69.

## LES CARACTÈRES

---

Je ne suis pas riche, et je suis à pied : il doit, dans les règles, ne me pas voir. N'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond<sup>1</sup> avec un grand ?

75 75 (IV) L'on est si rempli de soi-même<sup>2</sup>, que tout s'y rapporte ; l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus : ils sont fiers s'ils l'oublient ; l'on veut qu'ils nous devinent.

715 76 (I) Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions. Quelle bizarrerie !

720 77 (I) Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : l'on voit néanmoins de certains gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsideré, et qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence<sup>3</sup>, ils rient de vous ; si vous être sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables, et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

725 78 (I) Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous ; mais ils ne nous prouvent pas<sup>4</sup> également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte

---

1. Dans un même fond : dans le fond même du carrosse (que l'on peut apercevoir puisque la portière en est ouverte).

2. L'on est si rempli de soi-même : on est si imbu de soi-même.

3. Quelque impertinence : quelque parole déplacée.

4. Ils ne nous prouvent pas : ils ne nous convainquent pas.

730 d'estime: aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque  
retour<sup>1</sup> pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La  
moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se  
pardonne le moins; elle est le langage du mépris, et l'une des  
manières dont il se fait le mieux entendre; elle attaque l'homme  
735 dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-  
même; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux; et ainsi  
elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse  
être pour lui, et le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui  
740 est en nous de railler, d'improver<sup>2</sup> et de mépriser les autres;  
et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui  
nous raillent, nous improvent et nous méprisent.

79 (VIII) La santé et les richesses, ôtant aux hommes l'expé-  
rience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables;  
745 et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui  
entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

80 (VII) Il semble qu'aux âmes bien nées les fêtes, les spec-  
tacles, la symphonie<sup>3</sup> rapprochent et font mieux sentir l'infor-  
tune de nos proches ou de nos amis.

750 81 (I) Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injus-  
tice, de la douleur, de la moquerie; et elle serait invulnérable  
si elle ne souffrait par la compassion.

---

1. Quelque retour: quelque changement de sentiment ou d'attitude.

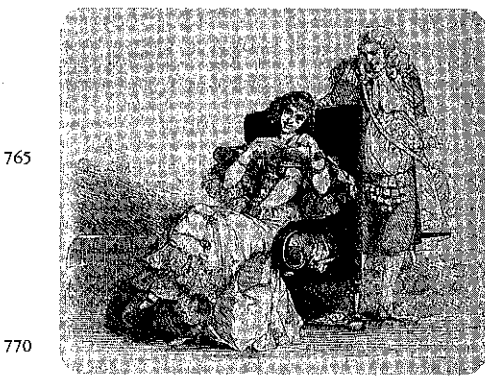
2. Improver: désapprouver.

3. La symphonie: la musique.

82 (IV) Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

755 83 (IV) On est prompt à connaître ses plus petits avantages, et lent à pénétrer ses défauts. On n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits ; on sait à peine que l'on est borgne ; on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

760 *Argyre* tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a



le pied petit ; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents ; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite ; et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse.

770 Elle entend tous ses intérêts<sup>1</sup>, à l'exception d'un seul : elle parle toujours, et n'a point d'esprit.

775 84 (IV) Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrant les talents du corps et de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop fort.

1. Elle entend tous ses intérêts : elle sait se mettre en valeur.

780 Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la  
bravoure et la libéralité<sup>1</sup>, parce qu'il y a deux choses qu'ils esti-  
ment beaucoup, et que ces vertus font négliger, la vie et l'argent :  
aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi, et surtout sans fondement, qu'il est  
785 beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime : on a mis ces qualités  
à un trop haut prix ; on se contente de le penser.

85 (V) Quelque rapport qu'il paraisse de la jalousie à l'ému-  
lation, il y a entre elles le même éloignement que celui qui se  
trouve entre le vice et la vertu.

790 La jalousie et l'émulation<sup>2</sup> s'exercent sur le même objet, qui  
est le bien ou le mérite des autres : avec cette différence, que  
celle-ci<sup>3</sup> est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui  
rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et  
la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; et que celle-là<sup>4</sup>  
795 au contraire est un mouvement violent et comme un aveu  
contraint du mérite qui est hors d'elle<sup>5</sup> ; qu'elle va même jusques  
à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la  
reconnaître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses<sup>6</sup> ;  
une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le  
800 trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation,

1. La libéralité : la générosité.

2. L'émulation : sentiment qui porte à égaler ou surpasser quelqu'un en mérite, en savoir ; rivalité.

3. Celle-ci : l'émulation.

4. Celle-là : la jalousie.

5. Comprendons : la jalousie nous pousse à envier le bien ou le mérite des autres, l'émulation à rivaliser avec eux pour obtenir le même bien ou avoir le même mérite.

6. Comprendons : forcée de reconnaître la vertu, la jalousie lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses.

qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talents que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talents dont il se pique : vice honteux, et qui par son excès rentre toujours dans la vanité et dans la présomption<sup>1</sup>, et ne persuade pas tant

805

celui qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit et du mérite. L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art<sup>2</sup>, de mêmes talents et de même condition. Les plus vils artisans<sup>3</sup> sont les plus sujets à la jalousie ; ceux qui font profession des arts libéraux<sup>4</sup> ou des belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devraient être capables que d'émulation.

810

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie : comme est celle qu'excitent dans notre âme les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministère.

815

L'envie et la haine s'unissent toujours et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet ; et elles ne sont reconnaissables entre elles qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

820

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire<sup>5</sup> qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts des règles et une

825

1. La présomption : l'arrogance.

2. De même art : de même métier.

3. Les plus vils artisans : les artisans exerçant un métier manuel.

4. Des arts libéraux : des activités artistiques.

5. Un statuaire : un sculpteur.

méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connaît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être  
830 susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens, qui lui sont communs avec eux, étaient les seuls instruments qui servent à régir un État et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience.

835 86 (I) L'on voit peu d'esprits entièrement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendants<sup>1</sup>. Le commun des hommes nage entre ces deux extrémités. L'intervalle est rempli par un grand nombre de talents ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la république<sup>2</sup>, et renferment  
840 en soi l'utile et l'agréable: comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société et de la conversation.

845 87 (IV) Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point: il n'a nulles vues, et il est incapable de profiter de celles d'autrui.

88 (V) Le premier degré dans l'homme après la raison<sup>3</sup>, ce serait de sentir qu'il l'a perdue; la folie même est incompatible avec cette connaissance. De même, ce qu'il y aurait en nous de

1. Transcendants : exceptionnels, surpassant tout le monde.

2. Servent à la république : servent à l'État.

3. Le premier degré dans l'homme après la raison : le premier stade après la perte de la raison.

meilleur après l'esprit, ce serait de connaître qu'il nous manque.  
850 Par là on ferait l'impossible : on saurait sans esprit n'être pas un sot, ni un fat<sup>1</sup>, ni un impertinent.

89 (IV) Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle<sup>2</sup>; aussi incapable  
855 de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder, même par relâchement, des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfants.

90 (I) Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat; personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir, et sans que personne se soit vengé.

860 91 (IV) Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur ! Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes, et le politique rempli de vues et de réflexions ne sait pas se gouverner.

92 (I) L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont ses aliments, elles le nourrissent et le consomment.

865 93 (I) Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

94 (I) Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes  
870 les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans

---

1. Un fat : un prétentieux.

2. Il ne tire aucun fruit de la bagatelle : il ne tire aucun avantage des paroles futiles qu'il prononce.



choix et sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil et sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accès marquent longtemps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, et de se voir si éminents ; et ils deviennent si farouches<sup>1</sup> que leur chute seule peut les apprivoiser.

95 (IV) Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large et de larges épaules, porte légèrement et de bonne grâce un lourd fardeau ; il lui reste encore un bras de libre : un nain serait écrasé de la moitié de sa charge. Ainsi les postes éminents rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits.

96 (VII) Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires<sup>2</sup> ; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent ; ils parviennent, en blessant toutes les règles de parvenir<sup>3</sup> ; ils tirent de leur irrégularité<sup>4</sup> et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée ; hommes dévoués à d'autres hommes, aux grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernières espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent. Les personnes de mérite et de service sont utiles aux grands, ceux-ci leur sont nécessaires ; ils blanchissent<sup>5</sup> auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent

---

1. Farouches : orgueilleux.

2. Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : il y a des gens qui gagnent à ne pas faire comme tout le monde.

3. Comprenons : ils réussissent (ils « parviennent ») en ne respectant aucune des règles (mondaines) de la réussite.

4. Ils tirent de leur irrégularité : ils tirent de leur comportement hors normes.

5. Ils blanchissent : ils vieillissent.

895 lieu d'exploits dont ils attendent la récompense ; ils s'attirent, à force d'être plaisants, des emplois graves<sup>1</sup>, et s'élèvent par un continuel enjouement jusqu'au sérieux des dignités ; ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune<sup>2</sup>, fatal à ceux qui voudraient le suivre.

900 97 (I) L'on exigerait de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, et qui a été sue de toute la terre, que sans paraître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires ; qu'ils ne tombassent point dans des petites  
905 tesses indignes de la haute réputation qu'ils avaient acquise ; que se mêlant moins dans le peuple, et ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité et de l'admiration à l'indifférence, et peut-être au mépris.

910 98 (I) Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut. Ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenait le moins à leur état, et qui pouvait leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affaiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits et que  
915 leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés<sup>3</sup> et plus incorruptibles, qu'ils soient plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs

1. Des emplois graves : des emplois sérieux.

2. C'est l'exemple de leur fortune : c'est l'exemple de leur réussite.

3. Plus éclairés : plus savants.

devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

920 99 (I) Quelques hommes, dans le cours de leur vie, sont si différents d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étaient pieux, sages, savants, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé  
925 leur vie par les plaisirs et qui ont mis ce qu'ils avaient d'esprit à les connaître, que les disgrâces ensuite ont rendus religieux, sages, tempérants<sup>1</sup> : ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds ; ils ont une probité<sup>2</sup> éprouvée par la patience et par l'adversité ; ils entent<sup>3</sup>  
930 sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle<sup>4</sup>, de réflexion, et quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre<sup>5</sup> et au loisir d'une mauvaise fortune<sup>6</sup>.

935 Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médiansance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.

100 (I) L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même ; les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans

1. Religieux : pieux ; tempérants : sobres.

2. Probité : vertu.

3. Ils entent : ils greffent.

4. Un esprit de règle : un esprit mesuré.

5. La chambre : la pièce de réception ; par extension, les relations mondaines.

6. Au loisir d'une mauvaise fortune : au loisir que laisse un échec (parce qu'on se retire de la cour et, généralement, sur ses terres en province).

des craintes frivoles et dans de vaines terreurs : le moindre mal  
940 alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

101 (V) L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle  
a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des  
plaisirs, du jeu, de la société<sup>1</sup>. Celui qui aime le travail a assez  
de soi-même.

945 102 (I) La plupart des hommes emploient la meilleure  
partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

103 (V) Il y a des ouvrages qui commencent par A et  
finissent par Z ; le bon, le mauvais, le pire, tout y entre ; rien  
en un certain genre n'est oublié : quelle recherche, quelle  
950 affectation dans ces ouvrages ! On les appelle des jeux d'esprit.  
De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il  
faut finir ; on veut fournir toute la carrière<sup>2</sup>. Il serait mieux ou  
de changer ou de suspendre ; mais il est plus rare et plus diffi-  
cile de poursuivre : on poursuit, on s'anime par les contradic-  
955 tions ; la vanité soutient, supplée à la raison, qui cède et qui  
se désiste. On porte ce raffinement jusque dans les actions les  
plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la religion.

104 (IV) Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que,  
leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes  
960 étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands  
éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables<sup>3</sup>, et

---

1. La société : les relations, la vie mondaine.

2. On veut fournir toute la carrière : on veut aller jusqu'au bout.

3. Tout ce qui nous excite aux actions louables : tout ce qui nous porte à accomplir des actions dignes d'éloges.

qui nous soutient dans nos entreprises. N\*\* aime une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres<sup>1</sup>, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison  
965 un dépôt public où se font les distributions ; les gens à petits collets et les *sœurs grises*<sup>2</sup> y ont une libre entrée ; toute une ville voit ses aumônes et les publie : qui pourrait douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers ?

105 (IV) *Géronte* meurt de caducité<sup>3</sup>, et sans avoir fait ce  
970 testament qu'il projetait depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat*<sup>4</sup> partager sa succession. Il ne vivait depuis longtemps que par les soins d'*Astérie*, sa femme, qui jeune encore s'était dévouée à sa personne, ne le perdait pas de vue, secourait sa vieillesse, et lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui  
975 laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

106 (IV) Laisser perdre charges et bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner<sup>5</sup> même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent ;  
980 ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même, et n'aimer que soi.

1. Qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres : qui lui attire de quoi secourir les pauvres.

2. Les gens à petits collets et les *sœurs grises* : les gens d'Église et les Filles de la Charité (un ordre de bonnes sœurs).

3. *Géronte* meurt de caducité : *Géronte* meurt de vieillesse.

4. *Ab intestat* : formule latine et juridique indiquant que le défunt est mort sans avoir fait de testament.

5. Plutôt que de vendre ou de résigner : plutôt que de vendre ses charges ou d'y renoncer.

107 (IV) *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin<sup>1</sup>, un ingrat, un emporté, qu'*Aurèle*, son oncle, n'a pu haïr ni déshériter.

985 *Frontin*, neveu d'*Aurèle*, après vingt années d'une probité connue, et d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépouille qu'une légère pension, que *Fauste*, unique légataire<sup>2</sup>, lui doit payer.

990 108 (I) Les haines sont si longues et si opiniâtrées<sup>3</sup>, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

995 109 (I) L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur âme, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps ; en cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien, et qui désire peu de chose, est moins facile à gouverner.

1000 110 (IV) La mollesse et la volupté naissent avec l'homme, et ne finissent qu'avec lui ; ni les heureux ni les tristes événements ne l'en peuvent séparer ; c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

111 (I) C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

---

1. Un prodigue : un homme qui dépense beaucoup ; un libertin : un débauché et un athée.

2. Unique légataire : seul héritier.

3. Si opiniâtrées : si obstinées, si enracinées.

112 (I) Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et  
1005 combien il leur était difficile d'être chastes et tempérants<sup>1</sup>. La  
première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux  
plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime,  
c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette  
conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que  
1010 l'on vient de quitter ; l'on aimerait qu'un bien qui n'est plus  
pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un  
sentiment de jalousie.

113 (I) Ce n'est pas le besoin d'argent<sup>2</sup> où les vieillards  
peuvent appréhender de tomber un jour qui les rend avarés, car  
1015 il y en a de tels qui ont de si grands fonds<sup>3</sup> qu'ils ne peuvent  
guère avoir cette inquiétude ; et d'ailleurs comment pourraient-  
ils craindre de manquer dans leur caducité<sup>4</sup> des commodités de  
la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour  
satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de  
1020 plus grandes richesses à leurs enfants, car il n'est pas naturel  
d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se  
trouve des avarés qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt  
l'effet de l'âge et de la complexion<sup>5</sup> des vieillards, qui s'y aban-  
donnent aussi naturellement qu'ils suivaient leurs plaisirs dans  
1025 leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril ; il ne faut ni  
vigueur, ni jeunesse, ni santé, pour être avare ; l'on n'a aussi nul  
besoin de s'empresser ou de se donner le moindre mouvement

1. Tempérants : sobres.

2. Le besoin d'argent : le manque d'argent.

3. Qui ont de si grands fonds : qui ont de si grands avoirs.

4. Dans leur caducité : dans leur vieillesse.

5. Complexion : tempérament, caractère.

pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, et se priver de tout ; cela est commode aux  
1030 vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

114 (I) Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris ; qui essuient les rigueurs des saisons ; qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude ; qui souffrent du présent,  
1035 du passé et de l'avenir ; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avarés.

115 (I) Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards : ils aiment les lieux où ils l'ont passée ; les personnes qu'ils ont commencé de connaître dans ce temps leur sont  
1040 chères ; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé ; ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter, et pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui régnaient alors dans les habits, les meubles et les équipages<sup>1</sup>. Ils ne peuvent  
1045 encore désapprouver des choses qui servaient à leurs passions, qui étaient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment pourraient-ils leur préférer de nouveaux usages, et des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont  
1050 ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse ?

116 (I) Une trop grande négligence comme une excessive parure dans les vieillards multiplient leurs rides, et font mieux voir leur caducité.

---

1. Les équipages : les carrosses, les chevaux et les valets qui s'en occupent.



1055 117 (I) Un vieillard est fier<sup>1</sup>, dédaigneux, et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

1060 118 (I) Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens, et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable; il est plein de faits et de maximes; l'on y trouve l'histoire du siècle revêtue de circonstances très curieuses, et qui ne se lisent nulle part; l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

119 (I) Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accoutument mieux de la solitude que les vieillards.

1065 120 (IV) *Phidippe*, déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse<sup>2</sup>; il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos et de l'exercice; les petites règles qu'il s'est prescrites, et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, et ne les romprait pas pour une maîtresse, si le régime<sup>3</sup> lui avait permis d'en retenir; 1070 il s'est accablé de superfluités<sup>4</sup>, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie, et il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse. N'appréhendait-il pas assez de mourir?

1075 121 (IV) *Gnathon* ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non

1. Un vieillard est fier : un vieillard est orgueilleux.

2. Raffine sur la propreté et sur la mollesse : fait preuve d'élégance et de nonchalance.

3. Le régime : les règles de l'ordre religieux auquel Phidippe appartient.

4. Il s'est accablé de superfluités : il s'est chargé de choses superflues, inutiles.



content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service<sup>1</sup> : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût<sup>2</sup> de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement<sup>3</sup>, et ne

souffre pas d'être plus pressé au sermon<sup>4</sup> ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si



1. Fait son propre de chaque service : fait de chaque plat sa propriété personnelle.

2. S'il enlève un ragoût : s'il prend une viande en sauce.

3. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement : il s'installe partout où il se trouve comme s'il était chez lui.

4. Au sermon : à l'église, à la messe.

- 1100 on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries<sup>1</sup>, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous
- 1105 sa main lui est propre, hardes, équipages<sup>2</sup>. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile<sup>3</sup>, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.
- 1110 122 (V) *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir<sup>4</sup>; il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages<sup>5</sup>, et quels potages; il place
- 1115 ensuite le rôti et les entremets<sup>6</sup>; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les *bors-d'œuvre*, le fruit et les assiettes<sup>7</sup>; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre<sup>8</sup>, et il me fait envie de

1. Il les prévient dans les hôtelleries: il les devance dans les hôtels (pour avoir la meilleure chambre).

2. Hardes, équipages: bagages et carrosses.

3. Sa réplétion: ses indigestions; sa bile: ses accès de tristesse.

4. Le dîner est à cette époque ce que nous appelons aujourd'hui le petit-déjeuner.

5. Potages: plats de viandes bouillies, que l'on prenait en entrée.

6. Le rôti et les entremets: le rôti et les plats servis entre le rôti et le dessert.

7. Les assiettes: les petits plats servis entre les plats principaux.

8. Il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre: il connaît bien le langage des cuisines.

## Des clés pour la lecture linéaire

9

Gnathon, un dégoûtant égoïste  
« De l'homme », XI, 121 (p. 267-269)

**POUR INTRODUIRE** • Voici le portrait d'un personnage qui cumule deux défauts majeurs : individualiste, il ne pense qu'à lui ; indifférent à autrui, il ne fait montre d'aucune éducation ni même de la plus élémentaire politesse.

### Le texte étape par étape

#### I. Un égoïste absolu (l. 1074-1080)

- ① Première phrase (l. 1074-1075) : en quoi l'égoïsme de Gnathon est-il d'emblée absolu ?

Que sont les autres hommes pour lui ?

- ② Deuxième phrase (l. 1075-1080) : comment Gnathon se comporte-t-il à table ? Quelle est son unique réoccupation ?

Étudiez comment chaque segment de phrase renchérit sur le précédent.

#### II. Un convive mal élevé et répugnant (l. 1081)

- ③ Deuxième phrase : que signifie la formule selon laquelle Gnathon « fait son propre de chaque service » ?

Le mot « propre » est ici un nom.

- ④ Troisième phrase (l. 1081-1084) : que suggère l'énumération des verbes sur la façon dont Gnathon se sert ? Est-il seulement égoïste ?

Précisez le sens des verbes « remanier », « démembrer », « déchirer », qui ne sont pas synonymes.

- ⑤ Quatrième phrase (l. 1084-1088) : qu'inspire la manière de manger de Gnathon ? Quel résultat produit-elle ?

Demandez-vous pourquoi La Bruyère parle des « plus affamés ».

## Des clés pour la lecture linéaire 9

- 6 Comment La Bruyère traduit-il visuellement « les malpropretés » du personnage (l. 1084-1088) ?

Imaginez la scène et les différents gestes de Gnathon.

- 7 Cinquième phrase (l. 1088) : que signifie l'expression « il mange haut » ?

« haut » est ici un adverbe, comme dans « parler haut ».

- 8 Pourquoi la table lui est-elle un « râtelier » (l. 1090) ?

Recherchez le mot dans un dictionnaire et aidez-vous des mots qui le suivent : « il écure ses dents ».

### III. Conclusion

- 9 Gnathon incarne le contraire de l'idéal de vie en société. Comme souvent chez La Bruyère, le personnage qu'il décrit devient un type : celui de l'égoïste pour qui les autres n'existent pas, du sans-gêne. Son portrait est d'autant plus saisissant que La Bruyère le montre en action, laissant le lecteur le soin de juger un tel personnage.

#### La question de grammaire

- 10 Lignes 1079-1080. Dans la proposition « il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous », analysez l'expression de la négation.

Vous devez relever une locution adverbiale de négation. Notez que la proposition comprend aussi un adverbe « n' », dit explétif, qui n'a pas de valeur négative.

#### Pour aller plus loin

- 11 LECTURE CURSIVE • Comparez ce portrait de Gnathon avec celui de Cliton dans la remarque suivante (122). Qu'ont-ils en commun ? Qu'ont-ils de différent ?

1120 manger à une bonne table où il ne soit point. Il a surtout un  
 palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu  
 exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût  
 ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre  
 dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir  
 1125 jusques où il pouvait aller : on ne reverra plus un homme qui  
 mange tant et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons  
 morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il  
 désapprouve. Mais il n'est plus : il s'est fait du moins porter à  
 table jusqu'au dernier soupir ; il donnait à manger le jour qu'il  
 1130 est mort. Quelque part où il soit, il mange ; et s'il revient au  
 monde, c'est pour manger.

123 (IV) *Ruffin* commence à grisonner ; mais il est sain, il  
 a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt  
 années de vie ; il est gai, *jovial*, familier, indifférent ; il rit de  
 tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet : il est content de  
 1135 soi, des siens, de sa petite fortune ; il dit qu'il est heureux. Il  
 perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et  
 qui pouvait un jour être l'honneur de sa famille ; il remet sur  
 d'autres le soin de le pleurer ; il dit : « Mon fils est mort, cela  
 1140 fera mourir sa mère » ; et il est consolé. Il n'a point de passions,  
 il n'a amis ni ennemis, personne ne l'embrasse, tout le monde  
 lui convient, tout lui est propre<sup>1</sup> ; il parle à celui qu'il voit une  
 première fois avec la même liberté et la même confiance qu'à  
 ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de  
 1145 ses *quolibets*<sup>2</sup> et de ses historiettes. On l'aborde, on le quitte

1. Tout lui est propre : rien ne le chagrine ni ne le désespère.

2. *Quolibets* : plaisanteries.

sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

124 (I) N\*\* est moins affaibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans; mais il a la goutte<sup>1</sup>, et il est  
1150 sujet à une colique néphrétique<sup>2</sup>; il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine: il fait marnier sa terre<sup>3</sup>, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer<sup>4</sup>; il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert; il fait bâtir dans la rue \*\* une  
1155 maison de pierre de taille, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure, en toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin; il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage; il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein  
1160 de faire. Ce n'est pas pour ses enfants qu'il bâtit car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui: c'est pour lui seul, et il mourra demain.

125 (VIII) *Antagoras* a un visage trivial et populaire<sup>5</sup>: un suisse de paroisse<sup>6</sup> ou le saint de pierre qui orne le grand autel  
1165 n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt

1. La goutte: maladie inflammatoire des articulations.

2. Colique néphrétique: douleur aiguë provoquée par la présence de calculs dans les reins.

3. Il fait marnier sa terre: il fait amender sa terre, il la fertilise, avec de la marne, pour en accroître le rendement.

4. Il compte [...] fumer: il ne mettra pas d'engrais pendant quinze ans.

5. Un visage trivial et populaire: un visage connu de tous et accessible à chacun.

6. Un suisse de paroisse: un bedeau, un employé laïque préposé à certaines tâches matérielles dans une église.

le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement<sup>1</sup>,  
 et le soir les rues et les carrefours d'une ville ; il plaide depuis  
 quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'af-  
 faires. Il n'y a point eu au Palais<sup>2</sup> depuis tout ce temps de causes  
 1170 célèbres ou de procédures longues et embrouillées où il n'ait du  
 moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la  
 bouche de l'avocat<sup>3</sup>, et qui s'accorde avec le demandeur ou le  
 défendeur comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous et  
 haï de tous, il n'y a guère de familles dont il ne se plaigne, et  
 1175 qui ne se plaignent de lui. Appliqué successivement à saisir une  
 terre, à s'opposer au sceau<sup>4</sup>, à se servir d'un *committimus*<sup>5</sup>, ou à  
 mettre un arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à  
 quelques assemblées de créanciers ; partout syndic de direc-  
 tion<sup>6</sup>, et perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de  
 1180 reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle<sup>7</sup>, où il parle procès  
 et dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au  
 Marais<sup>8</sup>, vous le retrouvez au grand Faubourg<sup>9</sup>, où il vous a

1. Toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement : toutes les sections et tous les bureaux (où l'on garde les actes des procédures) d'un tribunal.

2. Au Palais : au Palais de Justice.

3. Comprendons : un nom connu, qui nourrit son avocat (par les nombreuses affaires dont il a à connaître).

4. S'opposer au sceau : s'opposer à ce que des scellés ratifiant une vente soient posés.

5. Se servir d'un *committimus* : se servir de lettres royales accordant le privilège exclusif de plaider devant certains juges.

6. Partout syndic de direction : il est partout le mandataire choisi par une assemblée de créanciers pour vendre au mieux les biens abandonnés par un débiteur insolvable.

7. Vieil meuble de ruelle : vieil habitué (au point d'être considéré comme un meuble) de la partie de la chambre (la ruelle) où les femmes recevaient.

8. Marais : quartier alors moderne de Paris.

9. Au grand Faubourg : au Faubourg Saint-Germain.



1185 prévenu<sup>1</sup>, et où déjà il reedit ses nouvelles et son procès. Si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié<sup>2</sup>.

126 (I) Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont souffert.

1190 127 (I) Il faut des saisies de terre et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue ; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

1195 128 (IV) L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent  
 1200 la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

1205 129 (IV) *Don Fernand*, dans sa province, est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intempérant<sup>3</sup>, impertinent ;

1. Où il vous a prévenu : où il vous a devancé.

2. Soit expédié : soit parti.

3. Intempérant : excessif.

## Des clés pour la lecture linéaire

10

Le terrible misère des campagnes  
«De l'homme», XI, 128 (p. 275)

**POUR INTRODUIRE** • Les années 1690 sont marquées par des disettes récurrentes. Sensible au sort et à la souffrance des plus démunis, La Bruyère dépeint dans cette « remarque » la misère des campagnes. Celle-ci lui paraît d'autant plus injuste que les paysans qui nourrissent le pays sont ceux-là mêmes qui n'ont souvent pas de quoi se nourrir !

### Le texte étape par étape

#### I. Une déshumanisation par la faim (l. 1194-1197)

- ① Sur quelle métaphore initiale se construit la remarque (l. 1194-1195) ?

Observez le champ lexical animalier.

#### II. Une humanisation progressive (l. 1197-1201)

- ② Comment s'expriment la misère et la famine (ll. 1196-1197) ?

Observez les adjectifs et la formule « opiniâtreté invincible ».

- ③ Comment ces « animaux farouches » s'humanisent-ils progressivement (l. 1197-1199) ?

Cette humanisation se produit en quatre étapes.

- ④ Comment se prolonge la métaphore initiale (l. 1199-1201) ?

Repérez le champ lexical dominant.

- ⑤ Qui sont en réalité ces « animaux » (l. 1201-1202) ?

Que font-ils pour les autres ?

## Des clés pour la lecture linéaire 10

### III. Une misère insupportable (l. 1201-1203)

- 6 Comment est soulignée l'injustice de leur situation (l. 1202-1203)?

Pourquoi La Bruyère dit-il qu'ils « méritent » de manger à leur faim ?

### IV. Conclusion

- 7 Cette « remarque » est l'une des plus célèbres des *Caractères*. Malgré sa brièveté, elle tire sa force et de sa dénonciation et de sa formulation métaphorique. Elle annonce les analyses des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle

#### la question de grammaire

- 8 Lignes 1199-1201. Dans la phrase « Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines » : relevez une proposition subordonnée relative et analysez-la.

Vous devez indiquer quel pronom relatif introduit la relative, quel nom remplace le pronom et quelle est la fonction de la proposition subordonnée relative par rapport à ce nom (épithète ou apposée?).

#### Pour aller plus loin

- 9 LECTURE CURSIVE • Comparez cette remarque avec la remarque 83 du chapitre « Des biens de fortune ».

Qu'est-ce qui distingue la pauvreté en ville de la pauvreté dans les campagnes ?

mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie ; il a tué des hommes, il sera tué.

1210 130 (IV) Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toit, sans habits et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie<sup>1</sup>, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres, qu'il ne changerait pas contre les masses d'un chancelier<sup>2</sup>.

1215 131 (IV) Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie<sup>3</sup>, de la capacité, de la vertu, du vice, de la faiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture<sup>4</sup> et de la bassesse. Ces choses, mêlées ensemble en mille manières  
1220 différentes, et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs, qui tous savent le fort et le faible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connaissent ceux qui leur sont égaux, sentent la  
1225 supériorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur

---

1. **Traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie** : traite les universitaires et les magistrats de bourgeois.

2. **Qu'il ne changerait pas contre les masses d'un chancelier** : les masses d'un chancelier désignent les bâtons à tête d'or ou d'argent portés par des huissiers dans un cortège devant des personnages importants (dont le chancelier). Autrement dit, le noble de province est si fier qu'il ne changerait pas sa place et son statut social contre ceux d'un chancelier !

3. **Industrie** : activité.

4. **Roture** : état, condition de ceux qui ne sont pas nés nobles.

quelques autres; et de là naissent entre eux ou la familiarité, ou le respect et la différence, ou la fierté et le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics et où le monde se rassemble, on se trouve à tous moments entre celui que l'on  
1230 cherche à aborder ou à saluer, et cet autre que l'on feint de ne pas connaître, et dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un, et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de  
1235 vous, et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui, et dont on rougit, qui dédaigne ici, et qui là est dédaigné. Il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misère! et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce<sup>1</sup>, ce que l'on pense gagner d'un côté on le  
1240 perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés<sup>2</sup>, nous procurerait un aussi grand bien que celui de ne  
1245 mortifier personne?

132 (I) Bien loin de s'effrayer ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie. Elle convient à tout le monde; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes  
1250 les conditions; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès<sup>3</sup>, du déclin de nos

1. Dans un si étrange commerce : dans de si étranges relations.

2. N'être jamais mortifiés : n'être jamais humiliés.

3. Des mauvais succès : des échecs.

forces ou de notre beauté ; elle nous arme contre la pauvreté, la  
vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais  
raillleurs ; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait  
1255 supporter celle avec qui nous vivons.

133 (I) Les hommes en un même jour ouvrent leur âme à  
de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins ;  
rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si  
peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à  
1260 ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que  
ce qu'elles valent.

134 (I) Il est aussi difficile de trouver un homme vain<sup>1</sup> qui  
se croie assez heureux, qu'un homme modeste qui se croie  
trop malheureux.

1265 135 (I) Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de  
pierre m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des  
princes ou des ministres qui me manque.

136 (I) Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est  
de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

1270 137 (I) La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont  
plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance :  
leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des  
meilleurs commencements ; ils se laissent souvent devancer par  
d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement,  
1275 mais constamment.

---

1. Vain : vaniteux.

138 (VII) J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement, dans une affaire qu'on négocie, de taire  
1280 une certaine chose, et ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue<sup>1</sup>, ou dans la chaleur de l'entretien<sup>2</sup>, c'est la première qui échappe.

139 (I) Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt  
1285 une vanité, de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état ni à leur caractère.

140 (IV) La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

1290 141 (V) *Téléphe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait<sup>3</sup>, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit ; il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étendue<sup>4</sup> : ce raisonnement est juste. Il a  
1295 comme une barrière qui le ferme, et qui devrait l'avertir de s'arrêter en deçà ; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphère ; il trouve lui-même son endroit faible<sup>5</sup>, et se montre

1. Une intempérance de langue : un flot de paroles, une logorrhée.

2. Dans la chaleur de l'entretien : dans le feu de la conversation.

3. De compte fait : tout bien calculé.

4. Dans ce qu'il a de force et d'étendue : dans ce qu'il a de capacité et d'intelligence.

5. Il trouve lui-même son endroit faible : il laisse voir son point faible.

par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne sait point, et de ce qu'il sait mal ; il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au delà de sa portée ; il s'égale à ce qu'il a de meilleur en tout genre. Il a du bon et du louable, qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux<sup>1</sup> ; on voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connaît point ; son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre et qui est le sien.

142 (V) L'homme du meilleur esprit est inégal ; il souffre des accroissements et des diminutions ; il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle : il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce. Ce qui paraît le moins en lui, c'est son âme ; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

143 (VI) Le sot ne meurt point ; ou si cela lui arrive selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à

1. Qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux : qu'il cache en exagérant ce qu'il peut y avoir de grand ou de merveilleux.



vivre<sup>1</sup>. Son âme alors pense, raisonne, infère<sup>2</sup>, conclut, juge,  
1325 prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisait point; elle se  
trouve dégagée d'une masse de chair où elle était comme ense-  
velie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui  
fût digne d'elle: je dirais presque qu'elle rougit de son propre  
corps et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue  
1330 attachée si longtemps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou  
qu'un stupide; elle va d'égal avec les grandes âmes, avec celles  
qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'âme d'*Alain*  
ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU,  
de PASCAL, et de LINGENDES<sup>3</sup>.

1335 144 (IV) La fausse délicatesse<sup>4</sup> dans les actions libres, dans  
les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée parce  
qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des  
choses et en des occasions qui n'en méritent point. La fausse  
délicatesse de goût et de complexion n'est telle, au contraire,  
1340 que parce qu'elle est feinte ou affectée: c'est *Émilie* qui crie de  
toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur;  
c'est une autre qui par mignardise<sup>5</sup> pâlit à la vue d'une souris,  
ou qui veut aimer les violettes et s'évanouir aux tubéreuses<sup>6</sup>.

1. Comprendons: le sot meurt (comme tout le monde); mais en mourant, il se met pour la première et dernière fois à penser, donc à vivre; c'est évidemment un paradoxe.

2. Infère: déduit.

3. Du grand CONDÉ (1621-1686): commandant les troupes françaises contre les Espagnols lors de la guerre de Trente Ans, il remporta les batailles de Rocroi (1643) puis de Lens (1648); RICHELIEU (cardinal de): principal ministre de Louis XIII; PASCAL (1623-1662): scientifique et écrivain, auteur notamment des *Pensées*; LINGENDES (Jean): évêque de Meaux, qui prononça l'oraison funèbre de Louis XIII.

4. La fausse délicatesse: la fausse affectation, le manque de naturel.

5. Par mignardise: par minauderie, par des manières trop raffinées (donc ridicules).

6. Tubéreuses: plantes à bulbe.

145 (IV) Qui oserait se promettre de contenter les hommes ?

1345 Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudrait-il l'entreprendre ? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs<sup>1</sup> ; qu'il ouvre son palais à ses courtisans ; qu'il les admette jusque dans son domestique<sup>2</sup> ; que dans des lieux dont la vue seule est un spectacle, il leur fasse voir  
 1350 d'autres spectacles ; qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissements ; qu'il y ajoute une chère splendide et une entière liberté ; qu'il entre avec eux en société des mêmes amusements ; que le grand homme devienne aimable, et que le héros soit humain et familier : il  
 1355 n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements : ils déserteraient la *table des Dieux*, et le *nectar*<sup>3</sup> avec le temps leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites ; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute  
 1360 l'affectation<sup>4</sup> qu'on aurait à les satisfaire, et d'une dépense toute royale que l'on ferait pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité<sup>5</sup>, qui va jusques à vouloir affaiblir dans les autres la joie qu'ils auraient de les rendre contents. Ces mêmes gens,  
 1365 pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisants, peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnaît plus, et l'on voit l'homme jusque dans le courtisan.

1. Une affaire de leurs plaisirs : qu'il se soucie de leurs plaisirs.

2. Jusque dans son domestique : jusque dans ses appartements privés.

3. *Nectar* : le breuvage des dieux dans l'antiquité.

4. Affectation : empressement.

5. Il s'y mêle de la malignité : il s'y mêle de la méchanceté.

1370 146 (I) L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières est souvent une suite<sup>1</sup> de l'oisiveté ou de l'indifférence ; et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

1375 147 (IV) Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnaissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle<sup>2</sup> ou dans le désordre ; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice. Ils ont des passions contraires et des faibles<sup>3</sup> qui se contredisent ; il leur coûte moins de joindre les extrémités que d'avoir  
1380 une conduite dont une partie naisse de l'autre<sup>4</sup>. Ennemis de la modération, ils outrent<sup>5</sup> toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* était si corrompu et si libertain, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire  
1385 dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

148 (IV) D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent<sup>6</sup> et ont une bile intarissable<sup>7</sup> sur les plus petits

1. Une suite : une conséquence.

2. Dans la règle : dans la modération.

3. Faibles : faiblesses.

4. Comprendons : les hommes préfèrent se comporter avec excès que d'avoir une conduite au moins en partie rationnelle.

5. Outrent : exagèrent.

6. S'échappent : s'emportent inconsidérément.

7. Ont une bile intarissable : ont une colère inépuisable.

1390 inconvenients ? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point ; c'est donc un vice, et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les événements où il y a de quoi faire parler le monde, et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste ?

1395 149 (IV) L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler : maxime usée et triviale<sup>1</sup> que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas.

150 (I) C'est se venger contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, et de mentir pour les décrier<sup>2</sup>.

1400 151 (IV) Si l'homme savait rougir de soi, quels crimes, non seulement cachés, mais publics et connus, ne s'épargnerait-il pas !

152 (I) Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourraient aller, c'est par le vice de leur première instruction<sup>3</sup>.

1405 153 (I) Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit<sup>4</sup> qui contribue à les rendre sages.

154 (I) Il faut aux enfants les verges et la férule<sup>5</sup> ; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des

---

1. Maxime usée et triviale : maxime connue de tous.

2. Décrier : critiquer.

3. Leur première instruction : leur première éducation.

4. Une certaine médiocrité d'esprit : une intelligence moyenne.

5. Les verges et la férule : le fouet et la règle, le bâton.

fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons<sup>1</sup>. La  
1410 raison et la justice dénuées de tous leurs ornements ne  
persuadent ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène  
par les yeux et les oreilles.

155 (V) *Timon*, ou le misanthrope, peut avoir l'âme austère  
et farouche; mais extérieurement il est civil et *cérémonieux*: il  
1415 ne s'échappe pas<sup>2</sup>, il ne s'apprivoise pas avec les hommes:  
au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement; il  
emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité,  
il ne veut pas les mieux connaître ni s'en faire des amis,  
semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une  
1420 autre femme.

156 (VII) La raison tient de la vérité, elle est une; l'on n'y  
arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude  
de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots  
et des impertinents. Celui qui n'a vu que des hommes polis et  
1425 raisonnables, ou ne connaît pas l'homme, ou ne le connaît qu'à  
demi: quelque diversité qui se trouve dans les complexions<sup>3</sup>  
ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse  
donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns  
aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui  
1430 semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien  
ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans

1. Un mortier: la toque portée par les hauts magistrats; des fourrures: les manteaux en hermine des présidents de tribunaux; des faisceaux: symboles de l'autorité portés devant les hauts magistrats; des timbales: sortes de tambour; des hoquetons: des casaques, vestes d'archers.

2. Il ne s'échappe pas: il ne s'emporte pas.

3. Dans les complexions: dans les caractères.

## LES CARACTÈRES

---

le peuple ou dans la province y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutait pas, dont il ne pouvait avoir le moindre  
1435 soupçon : il avance par des expériences continuelles dans la connaissance de l'humanité ; il calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

157 (IV) Après avoir mûrement approfondi<sup>1</sup> les hommes et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs  
1440 goûts et de leurs affections, l'on est réduit à dire qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

158 (IV) Combien d'âmes faibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satire ! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes,  
1445 mais qui par leur singularité ne tirent point à conséquence, et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale ! Ce sont des vices uniques qui ne sont pas contagieux, et qui sont moins de l'humanité que de la personne<sup>2</sup>.

---

1. Après avoir approfondi : après avoir étudié.

2. Qui sont moins de l'humanité que de la personne : qui tiennent moins de la nature humaine que d'un individu.

# Bilan de lecture

*Les Caractères*

**Le point en  
13 questions**

► *Le contexte  
biographique  
et culturel*

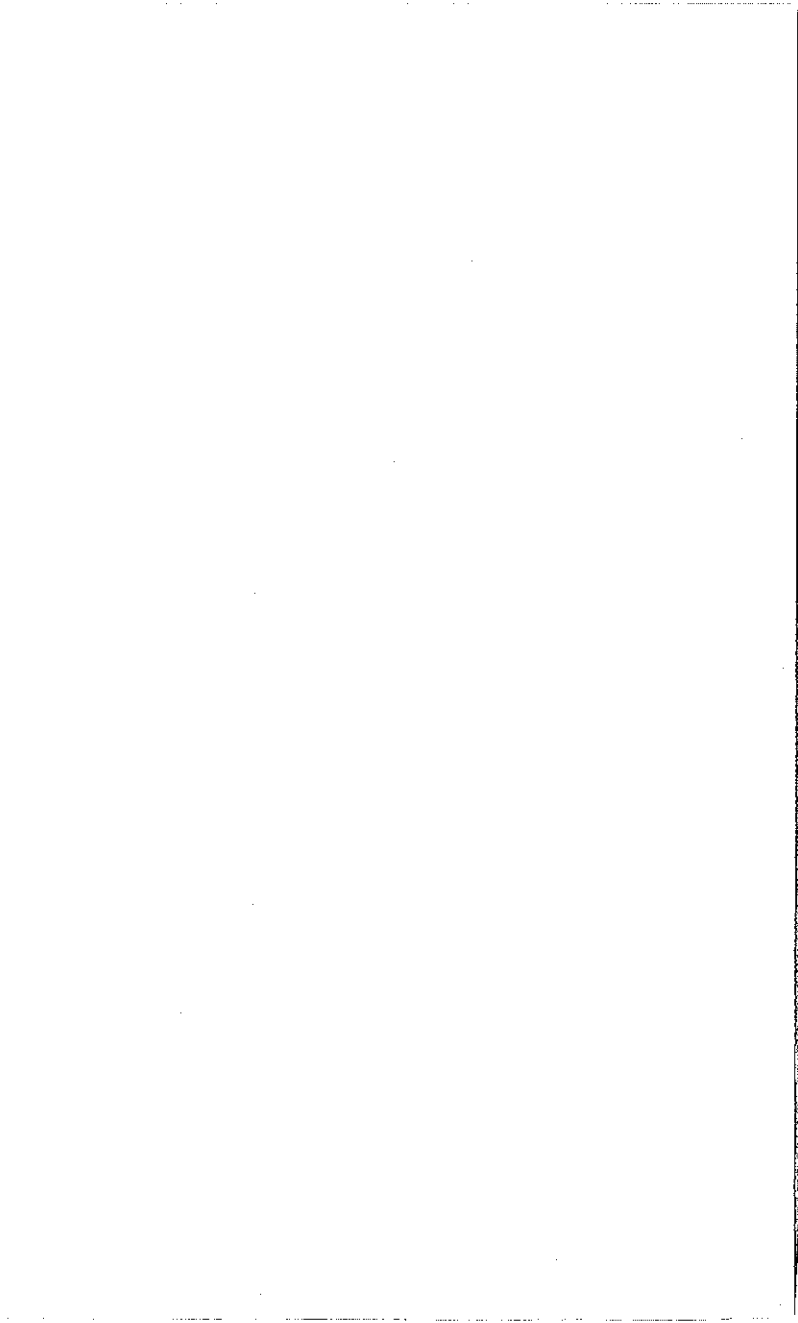
► *La structure  
et la forme  
de l'œuvre*

► *Les thèmes*

► *La comédie  
sociale*

► *La nature  
de l'homme*

1. Qui est Jean de La Bruyère ? En quel siècle vit-il ?
2. De quand datent la première et la dernière édition des *Caractères* ?
3. Comment se subdivisent *Les Caractères* ?
4. Quelle forme d'écriture est privilégiée ?
5. À quoi correspondent les chiffres arabes et les chiffres romains ?
6. Qu'est-ce que la « société » selon La Bruyère ?
7. Pourquoi précise-t-il qu'il y a des « biens de fortune » ?
8. Qui sont la cour et les grands ?
9. Quel sens La Bruyère donne-t-il au mot « république » ?
10. Que signifie l'expression « théâtre du monde » ?
11. En quoi les apparences sont-elles trompeuses ?
12. Quelle idée La Bruyère se fait-il de l'homme ?
13. Quelle vision a-t-il de l'existence ?





# PARADOXES GÉNÉRAUX



La  
comédie  
sociale  
(1<sup>re</sup> générale)

La comédie ne se joue pas seulement sur une scène de théâtre: elle se déroule aussi dans la vie réelle. Qui n'a jamais cherché à se présenter sous son meilleur jour? Qui n'a jamais dissimulé ses sentiments ou ses opinions? Le faire, c'est jouer la comédie, c'est offrir une apparence qui ne correspond pas à la réalité. Si cette comédie est le fait d'un individu ou d'un petit nombre, sa portée reste limitée. Elle se transforme en comédie sociale quand elle est pratiquée par un grand nombre, à la limite, par l'ensemble du corps social. Elle devient alors inhérente à la société, qui se change en un immense théâtre.

Au <sup>xvii</sup> siècle, le mot « comédie » possédait d'ailleurs deux sens: il désignait une pièce comique et le théâtre en général. Ce dernier sens subsiste de nos jours dans l'appellation de la « Comédie-Française », nom du théâtre le plus prestigieux de Paris, où l'on joue aussi bien des comédies que des tragédies ou des drames romantiques ou modernes. Parler de la « comédie sociale » revient donc à considérer que le monde est un vaste théâtre, où chacun joue un rôle. La Bruyère s'en fait l'observateur cruel dans ses *Caractères*.

Cette notion de théâtre du monde – du *theatrum mundi*, selon la formule latine longtemps employée – remonte à l'Antiquité. Elle était alors de nature religieuse. Les dieux décidaient du sort des hommes sans que naturellement ceux-ci en soient avertis (sauf cas d'oracles). Ces dieux se comportaient donc comme des dramaturges et étaient les spectateurs d'une pièce que, tels des acteurs, les hommes interprétaient.

Avec le temps, cette notion s'est désacralisée. À la fin du <sup>xvi</sup> siècle et durant la première moitié du <sup>xvii</sup> siècle, le baroque se répand dans toute l'Europe. C'est à la fois une conception

de la vie, une philosophie, et une expression artistique, une éthique. Le baroque considère que tout est changeant, mouvant, que tout est métamorphose. En l'absence de lois stables et universelles, il est donc impossible de connaître la réalité profonde des êtres. Seules restent donc les apparences. L'être, insaisissable, se distingue du paraître, perceptible, mais potentiellement trompeur. Cette dissociation généralisée de l'être et du paraître est la définition même de la comédie sociale.

Cette comédie, l'absolutisme de Louis XIV n'a fait que la renforcer et la diffuser. Quand tout dépend du roi, les réputations comme les réussites, « faire sa cour » devient une nécessité. La course à la faveur impose d'avancer masqué. Quand la vie sociale se concentre dans les salons mondains, plaire et y faire bonne figure devient une obligation.

Cette comédie sociale n'est pas propre au xvii<sup>e</sup> siècle : ses acteurs changent avec les époques et ses formes évoluent avec le temps, mais elle existe toujours.

Pour en montrer l'universalité, les extraits qui suivent appartiennent à des siècles différents : deux sont du xvii<sup>e</sup> siècle (● TEXTES 1 et 5) ; deux autres sont du xviii<sup>e</sup> siècle (● TEXTES 2 et 3) ; deux autres encore, du xix<sup>e</sup> siècle (● TEXTES 4 et 6) ; et trois datent du xx<sup>e</sup> siècle (● TEXTES 7, 8 et 9).

## I • LE DIVORCE DE L'ÊTRE ET DU PARAÎTRE

Dans un monde idéal, les apparences coïncident avec le réel : ce que l'on voit est l'exact reflet de ce qui existe. La comédie sociale rompt cette équivalence entre l'extérieur et l'intérieur, entre les paroles et les intentions. Excluant la sincérité, elle dissimule l'être sous le paraître.

### 1 • Le masque de l'hypocrisie: paraître pour mieux se cacher

L'un des ressorts les plus simples consiste à se cacher : en mentant, en professant le contraire de ce que l'on pense vraiment, à faire « comme si », en se comportant comme un comédien. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le menteur est le personnage principal d'une comédie de Corneille (1644) et l'hypocrite celui de deux pièces de Molière : *Tartuffe* et *Dom Juan*.

#### TEXTE 1 Molière (1622-1673)

##### *Dom Juan* (1665), acte V, scène 2

*Dom Juan suscite dès les premières représentations un tel scandale que la pièce est aussitôt interdite. D'après Sganarelle, son valet, Dom Juan est « un grand seigneur méchant homme ». C'est un séducteur, qui, pour mieux séduire, épouse « à tour de bras ». C'est un sacrilège, au regard de la religion catholique, alors dominante, pour qui le mariage est un sacrement. Immoral, cynique, Dom Juan est bientôt menacé de toutes parts. Aussi décide-t-il de se faire faux dévot, afin de bénéficier de l'impunité que le parti dévot (groupé autour de la reine Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV) assure à tous ceux qui, sincères ou non, se réclament de la religion. D'où cette défense et illustration de l'hypocrisie qu'entreprend Dom Juan au grand désespoir de son valet. Des hypocrites se retrouvent également dans Les Caractères avec les portraits de Typhon (« Des biens de fortune, 50 ») et de Théodote (« De la cour », 61).*

DOM JUAN. — Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour

vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous  
les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession  
5 d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'im-  
posture est toujours respectée; et quoiqu'on la découvre, on n'ose  
rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont ex-  
posés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer haute-  
ment; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main,  
10 ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impu-  
nité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite<sup>1</sup>  
avec tous les gens du parti. Qui en choque un<sup>2</sup> se les jette tous sur  
les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus,  
et que chacun connaît pour être véritablement touchés<sup>3</sup>, ceux-  
15 là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent haute-  
ment dans le panneau des grimaciers et appuient aveuglément  
les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse  
qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de  
leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la reli-  
20 gion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus  
méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues  
et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela  
d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête,  
un soupir mortifié<sup>4</sup>, et deux roulements d'yeux rajustent dans le  
25 monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable  
que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne  
quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me  
cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être décou-  
vert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la  
30 cabale<sup>5</sup>, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin  
c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je vou-  
drai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de

1. **On lie [...]** une société étroite: on entretient des liens étroits.

2. **Qui en choque un:** (celui) qui en attaque un.

3. **Touchés:** sincères.

4. **Un soupir mortifié:** un soupir exprimant la repentance.

5. **La cabale:** le parti des faux dévots.

35 tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une  
 fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais  
 et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le  
 vengeur des intérêts du Ciel, et, sous ce prétexte commode, je  
 pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai dé-  
 chaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de  
 40 cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures,  
 et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi  
 qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit  
 s'accommode aux vices de son siècle.

## 2 • Se confondre avec son apparence : quand l'habit fait l'être

Si mentir est se déguiser par la parole, endosser un vêtement qui n'est pas le sien, c'est modifier son apparence physique. Contrairement au proverbe selon lequel « l'habit ne fait pas le moine », dans la comédie sociale, c'est l'habit qui fait le moine. L'apparence devient la réalité.

C'était d'autant plus vrai sous l'Ancien Régime, où l'habit signait son appartenance à un statut social : un paysan ne s'habillait pas comme un domestique, qui ne s'habillait pas comme un bourgeois, qui ne s'habillait pas comme un noble.

### TEXTE 2 Montesquieu (1689-1755) Lettres persanes (1721), lettre 30

*Deux Persans, Usbek et Rica, voyagent en Europe. Les voici en France, où tout ce qu'ils voient les étonne, le comportement des Parisiens en particulier. L'anecdote que Rica relate à son ami Ibben, resté en Perse, pose la question des apparences. Tant que Rica reste habillé à la mode orientale, il suscite l'intérêt ; dès qu'il se vêt à l'européenne, il n'intéresse plus personne. C'est le triomphe de l'apparence et celui de la futilité de la comédie sociale.*

Rica à Ibben, à *Smyrne*.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du Ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries<sup>1</sup>, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord<sup>2</sup> cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan ». Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux<sup>3</sup> et si rare ; et, quoique j'aie une très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore, dans ma physionomie, quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers<sup>4</sup>, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre, en un instant, l'attention et l'estime publique ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche.

1. **Tuileries** : le jardin du palais des Tuileries, alors résidence royale.

2. **D'abord** : aussitôt.

3. **Un homme si curieux** : un homme si digne de curiosité.

4. **Libre de tous les ornements étrangers** : débarrassé de mes habits persans.

30 Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

*De Paris,  
Le 6 de la lune de Chalval, 1712.*

## II • LE PARAÎTRE, DESTRUCTEUR DE L'ÊTRE

La comédie sociale devient plus intense (et peut-être plus inquiétante) quand l'être ne se cache plus sous le paraître mais tend à littéralement disparaître, à être nié. L'individu n'existe plus en tant que tel : il se confond avec son image. On est ce qu'on montre.

### 1 • Imiter pour survivre

Chez La Bruyère, les grands sont des « singes de la royauté » (« De la cour », 12) et le courtisan cherche à adopter la posture, les manières et le langage de ceux dont il espère la faveur ou la protection. Tous imitent dans l'espoir d'obtenir un poste ou de s'y maintenir. À une échelle plus modeste, c'est le cas de tous les parasites. Ils sont prêts à toutes les postures pour survivre.

**TEXTE 3** Denis Diderot (1713-1784)

**Le Neveu de Rameau** (1762-1777 ; 1891 édition posthume)

*Le roman se présente comme une conversation entre « lui », le neveu du célèbre musicien compositeur Jean-François Rameau (1683-1764), et « moi », le philosophe, c'est-à-dire Diderot. Contrairement à son oncle, « lui » est un musicien raté, cynique à souhait et parasite par nécessité, presque par profession : pour vivre, il adopte toutes les postures qu'on exige de lui. À force de jouer tous les rôles, il n'est plus personne. Sa consolation est de n'être pas seul dans ce cas. Chacun joue sa partition dans l'universelle comédie.*



LUI. – [...] Je regarde autour de moi ; et je prends mes positions<sup>1</sup>,  
ou je m’amuse des positions que je vois prendre aux autres. Je suis  
excellent pantomime<sup>2</sup>, comme vous en allez juger.

*Puis il se met à sourire, à contrefaire l’homme admirateur, l’homme sup-  
5 pliant, l’homme complaisant ; il a le pied droit en avant, le gauche en  
arrière, le dos courbé, la tête relevée, le regard attaché sur d’autres yeux, la  
bouche entrouverte, les bras portés vers quelque objet ; il attend un ordre, il le  
reçoit, il part comme un trait<sup>3</sup> ; il revient, il est exécuté<sup>4</sup>, il en rend compte.  
Il est attentif à tout ; il ramasse ce qui tombe ; il place un oreiller ou un  
10 tabouret sous des pieds ; il tient une soucoupe, il approche une chaise,  
il ouvre une porte ; il ferme une fenêtre ; il tire des rideaux ; il observe  
le maître et la maîtresse ; il est immobile, les bras pendants, les jambes  
parallèles ; il écoute, il cherche à lire sur des visages ; et il ajoute : Voilà  
ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des  
15 courtisans, des valets et des gueux.*

[...]

MOI. – Mais à votre compte, *dis-je à mon homme*, il y a bien des  
gueux dans ce monde-ci ; et je ne connais personne qui ne sache  
quelques pas de votre danse.

20 LUI. – Vous avez raison. Il n’y a dans tout un royaume qu’un homme  
qui marche. C’est le souverain. Tout le reste prend des positions.

MOI. – Le souverain ? encore y a-t-il quelque chose à dire ? Et  
croyez-vous qu’il ne se trouve pas, de temps en temps, à côté de  
lui, un petit pied, un petit chignon, un petit nez qui lui fasse  
25 faire un peu de la pantomime ? Quiconque a besoin d’un autre,  
est indigent<sup>5</sup> et prend une position. Le roi prend une position  
devant sa maîtresse et devant Dieu ; il fait son pas de panto-  
mime. Le ministre fait le pas de courtisan, de flatteur, de valet  
ou de gueux devant son roi. La foule des ambitieux danse vos po-  
30 sitions en cent manières plus viles les unes que les autres, devant

1. **Je prends mes positions** : je prends des postures.

2. **Pantomime** : mime.

3. **Il part comme un trait** : il part comme une flèche, vite.

4. **Il est exécuté** : il a exécuté l’ordre.

5. **Indigent** : misérable.

le ministre. [...]. Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre<sup>1</sup>.

## 2 - Quand imiter devient une seconde nature

À force de mentir, un menteur finit par croire à ses propres mensonges. À force de jouer un personnage, on finit par devenir ce personnage : simuler, feindre deviennent presque des réflexes. L'apparence devient réalité et donc une seconde nature.

### TEXTE 4 Alfred de Musset (1810-1857)

**Lorenzaccio** (1834), acte III, scène 3

*En 1537, Alexandre de Médicis est un débauché qui règne en tyran sur Florence. Lorenzo, son jeune cousin, a décidé de l'assassiner pour rendre sa liberté à la cité. Afin de mieux approcher son oncle, Lorenzo s'est fait le compagnon de ses débauches, ce qui lui vaut le diminutif infamant de « Lorenzaccio ». Mais ce rôle de composition a fini par déteindre sur lui. Lorenzaccio ne peut plus se passer de ses débauches. Le masque est devenu sa réalité. C'est ce qu'il explique à Philippe Strozzi, le chef du parti républicain.*

*La Bruyère observait déjà d'une manière plus générale qu'« un homme qui a vécu dans l'intrigue ne peut plus s'en passer » (« De la cour », 91).*

LORENZO – [...] Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un rocher taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte ? et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais

1. Le grand branle de la terre : le grand mouvement de la terre.

10 j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela ? Si tu honores  
en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que  
tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas.  
Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent  
de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles  
15 me tintent, et que l'exécration<sup>1</sup> des hommes empoisonne le pain  
que je mâche ; j'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans  
nom qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assom-  
mer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en  
plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un  
peu qui je suis, et qui il est.

### III • PERCER LES APPARENCES : DÉVOILER LES COULISSES

Un autre aspect de la comédie sociale consiste non plus à montrer des personnages se dissimulant sur scène mais à dévoiler les coulisses de ce « théâtre du monde ». C'est souvent le but que s'assignent les moralistes, mais c'est aussi ce que les romanciers se proposent parfois de décrire.

#### 1 • Le bal des ambitions cachées

Parce qu'elle est « un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels » (« De la cour », 63), la cour est la scène par excellence de ce « théâtre du monde ». La magnificence du décor peut éblouir, intrigues et cabales n'en sont pas moins à l'œuvre.

1. L'exécration : la haine violente.

**Madame de La Fayette** (1634-1693)  
**La Princesse de Clèves** (1678), première partie

*L'intrigue se déroule au <sup>xv</sup>e siècle, sous la dynastie des Valois, à la cour du roi Henri II. Tout y est brillant, élégant, fastueux. Les coulisses de ce magnifique décor sont toutefois moins attrayantes. Ce ne sont que cabales, intrigues et rivalités. La jeune princesse de Clèves y perdra ses illusions et finira par se retirer de cette cour où rien n'est stable ni sincère.*

*La cour de Louis XIV n'est pas fondamentalement différente de celle d'Henri II : sous la magnificence, la dureté des comportements. « La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs mais fort polis », dira La Bruyère (« De la cour », 10).*

L'ambition et la galanterie<sup>1</sup> étaient l'âme de cette cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille ni indifférent, on songeait à s'élever, à plaire, à servir ou à nuire, on ne connaissait ni l'ennui, ni l'oisiveté, et on était toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avaient des attachements particuliers pour la reine, pour la reine dauphine, pour la reine de Navarre, pour Madame, sœur du roi, ou pour la duchesse de Valentinois<sup>2</sup>. Les inclinations, les raisons de bienséance ou le rapport d'humeur faisaient ces différents attachements. Celles qui avaient passé la première jeunesse et qui faisaient profession d'une vertu plus austère, étaient attachées à la reine. Celles qui étaient plus jeunes, et qui cherchaient la joie et la galanterie,

**1. La galanterie :** les aventures amoureuses, les liaisons.

**2. La reine :** il s'agit de Catherine de Médicis, épouse du roi Henri II ; **la reine dauphine :** Marie Stuart, fille du roi d'Écosse, épouse du

futur roi François II ; **la reine de Navarre :** Jeanne d'Albret, mère du futur Henri IV ; **Madame, sœur du roi :** Marguerite de France ; **la duchesse de Valentinois :** Diane de Poitiers, maîtresse officielle d'Henri II.

faisaient leur cour à la reine dauphine. La reine de Navarre avait ses favorites : elle était jeune, et elle avait du pouvoir sur le roi son mari ; il était joint au connétable<sup>1</sup>, et avait  
20 par là beaucoup de crédit<sup>2</sup>. Madame, sœur du roi, conservait encore de la beauté, et attirait plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avait toutes celles qu'elle daignait regarder ; mais peu de femmes lui étaient agréables ; et, excepté quelques-unes qui avaient sa familiarité<sup>3</sup> et sa  
25 confiance, et dont l'humeur avait du rapport avec la sienne, elle n'en recevait chez elle<sup>4</sup> que les jours où elle prenait plaisir à avoir une cour comme celle de la reine.

Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres ; les dames qui les com-  
30 posaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants ; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Ainsi il y avait une sorte d'agitation sans désordre dans cette  
35 cour, qui la rendait très agréable, mais aussi très dangereuse pour une jeune personne.

## 2 • Le manuel de l'arrivisme ou comment tromper son monde

Le changement de décor n'implique pas le changement des comportements. Pour changer d'aspect, la comédie sociale n'en subsiste pas moins. Comment réussir lorsqu'on n'a ni nom, ni fortune, ni relations et pas davantage de grand talent ?

En misant tout sur le paraître, en devenant un acteur exceptionnel de ce « théâtre du monde ». C'est l'une des caractéristiques de l'univers romanesque de Balzac qu'il a lui-même qualifié de « comédie humaine » !

1. Il était joint au connétable : il était allié au connétable (de Montmorency).

2. Crédit : influence et prestige.

3. Qui avaient sa familiarité : qui étaient dans son intimité.

4. Chez elle : dans ses appartements.

**Honoré de Balzac** (1799-1850)

**Les Illusions perdues** (1839), troisième partie

Natif d'Angoulême, Lucien de Rubempré rêve d'une carrière littéraire et « monte » à Paris pour s'y faire un nom. Il y connaît échec sur échec. De retour à Angoulême, pauvre et désespéré, il songe à se suicider. Un prêtre étrange, l'abbé Carlos Herrera, qui n'est autre que Vautrin, un ancien bagnard, le sauve de la noyade et lui révèle comment réussir. Ce qu'il lui dit constitue le parfait manuel de l'arrivisme. À plus d'un siècle de distance, c'est une application de ce que constatait, mais pour le regretter, La Bruyère : l'intérêt est la grande loi de la société (« De la cour », 22) et tous les moyens sont bons pour s'enrichir et faire sa place (« De la cour », 18).

Aujourd'hui, chez vous, le succès est la raison suprême de vos actions, quelles qu'elles soient. Le fait n'est donc plus rien en lui-même, il est tout entier dans l'idée que les autres s'en forment. De là, jeune homme, un second précepte<sup>1</sup> : ayez  
 5 de beaux dehors ! cachez l'envers de votre vie, et présentez un endroit<sup>2</sup> très brillant. La discrétion, cette devise des ambitieux, est celle de notre Ordre<sup>3</sup>, faites-en la vôtre. Les grands commettent presque autant de lâchetés que les misérables ; mais ils les commettent dans l'ombre et font parade de leurs  
 10 vertus : ils restent grands. Les petits déploient leurs vertus dans l'ombre, ils exposent leurs misères au grand jour : ils sont méprisés. Vous avez caché vos grandeurs et vous avez laissé voir vos plaies. [...] Changez de conduite ? mettez en  
 dehors<sup>4</sup> votre beauté, vos grâces, votre esprit, votre poésie.  
 15 Si vous vous permettez de petites infamies, que ce soit entre quatre murs : dès lors vous ne serez plus capable de faire tache sur les décorations de ce grand théâtre appelé *le monde*.

1. **Précepte** : leçon, maxime.

2. **Un endroit** : une apparence.

3. **Ordre** : cet « ordre » est en fait une association d'ambitieux et de malfaiteurs qui se sont juré de réussir et de devenir riches.

4. **Mettez en dehors** : faites étalage (de).

Napoléon appelle cela : *laver son linge sale en famille*. [...] Quand, après avoir su trouver légalement une fortune, vous serez riche et marquis de Rubempré, vous vous permettrez le luxe de l'honneur. Vous ferez alors profession de tant de délicatesse, que personne n'osera vous accuser d'en avoir jamais manqué [...].

### 3 • Les coulisses du pouvoir

La politique est à sa façon un théâtre : elle ne saurait se passer d'une certaine mise en scène du pouvoir. Louis XIV l'avait déjà compris, qui aima se représenter en « Roi-Soleil ». La raison d'État est moins brillante : lorsqu'elle dicte, à tort ou à raison, la conduite d'un détenteur du pouvoir, on l'habille d'apparences respectables. C'est une autre forme de comédie sociale qui, le plus souvent, n'a rien de comique.

#### TEXTE 7

**Jean Anouilh** (1910-1987)

**Antigone** (1944), © Éditions de La Table Ronde

*Cette Antigone moderne est une réécriture de la pièce de Sophocle, dramaturge grec du cinquième siècle avant notre ère. À la mort d'Œdipe, leur père, Étéocle et Polynice se disputent le trône de Thèbes. Polynice n'hésite pas à s'engager du côté des Argyens, ennemis traditionnels de Thèbes, pour s'emparer du pouvoir par la force. Le combat s'engage, les deux frères s'entretuent. Leur oncle Créon interdit sous peine de mort d'enterrer le corps du traître Polynice. Antigone passe outre l'interdiction et tente d'ensevelir son frère.*

*Chez Sophocle, Antigone agit pour des motifs religieux ; chez Anouilh par instinct de révolte. Pour la convaincre de ne pas s'obstiner dans sa rébellion, Créon lui révèle le dessous des cartes.*

CRÉON. – C'était après cette dispute. Ton père n'a pas voulu le faire juger. Il s'est engagé dans l'armée argyenne. Et, dès qu'il a été chez les Argyens, la chasse à l'homme contre ton père, contre ce vieil homme qui ne se décidait pas à mourir, à lâcher son royaume. Les attentats se succédaient et les tueurs que nous prenions finissaient

toujours par avouer qu'ils avaient reçu de l'argent de lui. Pas seulement de lui, d'ailleurs. Car c'est cela que je veux que tu saches, les coulisses de ce drame où tu brûles de jouer un rôle, la cuisine. J'ai fait faire hier des funérailles grandioses à Étéocle. Étéocle est un héros et un saint pour Thèbes maintenant. Tout le peuple était là. Les enfants des écoles ont donné tous les sous de leur tirelire pour la couronne<sup>1</sup>; des vieillards, faussement émus, ont magnifié, avec des trémolos dans la voix<sup>2</sup>, le bon frère, le fils fidèle d'Œdipe, le prince loyal. Moi aussi, j'ai fait un discours. Et tous les prêtres de Thèbes au grand complet, avec la tête de circonstance. Et les honneurs militaires... Il fallait bien. Tu penses que je ne pouvais tout de même pas m'offrir le luxe d'une crapule dans les deux camps. Mais je vais te dire quelque chose, à toi, quelque chose que je sais seul, quelque chose d'effroyable : Étéocle, ce prix de vertu, ne valait pas plus cher que Polynice. Le bon fils avait essayé, lui aussi, de faire assassiner son père, le prince loyal avait décidé, lui aussi, de vendre Thèbes au plus offrant. Oui, crois-tu que c'est drôle ? Cette trahison pour laquelle le corps de Polynice est en train de pourrir au soleil, j'ai la preuve maintenant qu'Étéocle, qui dort dans son tombeau de marbre, se préparait, lui aussi, à la commettre. C'est un hasard si Polynice a réussi son coup avant lui. Nous avons affaire à deux larrons en foire<sup>3</sup> qui se trompaient l'un l'autre en nous trompant et qui se sont égorgés comme deux petits voyous qu'ils étaient, pour un règlement de comptes... Seulement, il s'est trouvé que j'ai eu besoin de faire un héros de l'un d'eux. Alors, j'ai fait rechercher leurs cadavres au milieu des autres. On les a retrouvés embrassés – pour la première fois de leur vie sans doute. Ils s'étaient embrochés mutuellement, et puis la charge de la cavalerie argyenne leur avait passé dessus. Ils étaient en bouillie, Antigone, méconnaissables. J'ai fait ramasser un des corps, le moins abîmé des deux, pour mes

1. **La couronne** : la couronne de fleurs, mortuaire.

2. **Avec des trémolos dans la voix** : avec des tremblements émus dans la voix.

3. **Deux larrons en foire** : deux voleurs complices.



funérailles nationales, et j'ai donné l'ordre de laisser pourrir l'autre où il était. Je ne sais même pas lequel. Et je t'assure que cela m'est égal.

## IV • LE SPECTACLE RIDICULE D'UNE CERTAINE VIE MONDAINE

La vie mondaine, c'est une réception, une conversation de salon, la réunion informelle de gens partageant les mêmes goûts, parfois les mêmes détestations, dans le cadre d'un club ou tout simplement d'une invitation (à dîner, à prendre le thé, à jouer aux cartes, aux échecs...). Cette vie mondaine est de toutes les époques : elle existait au XVII<sup>e</sup> siècle : la « ville » (Paris), dit La Bruyère, « est partagée en diverses sociétés qui sont comme autant de petites républiques qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon » (« De la ville », 4). Mais cette vie mondaine possède aussi ses manies, ses codes, ses tics de langage, bref ses ridicules. Voici l'une de ces « sociétés », au début du vingtième siècle, féroce-ment décrite par Marcel Proust.

### 1 • La comédie des ridicules

Cette vie mondaine s'organise souvent autour d'une maîtresse de maison, à laquelle chacun des invités cherche naturellement à plaire. Quand celle-ci verse dans le snobisme, tout le clan devient ridicule (voir image rabat V).

#### TEXTE 8

**Marcel Proust** (1871-1922)

***Un amour de Swann*** (1913)

*Le roman appartient à la vaste fresque d'À la recherche du temps perdu que Proust compose de 1913 à 1927. Swann, son protagoniste principal, est introduit chez les Verdurin, un couple de riches bourgeois mais sans goût ni relations. Aussi tiennent-ils leur propre salon : là, madame Verdurin et ses « fidèles » font et défont les réputations. C'est une comédie mondaine que Proust décrit féroce-ment à travers le portrait qu'il fait de madame Verdurin.*

Mme Verdurin était assise sur un haut siège suédois en pin ciré, qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait, quoiqu'il rappelât la forme d'un escabeau et jurât avec les beaux meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait  
 5 à garder en évidence les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps en temps afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître quand ils venaient. Aussi tâchait-elle de persuader qu'on s'en tînt aux fleurs et aux bonbons, qui du moins se détruisent ; mais elle n'y réussis-  
 10 sait pas, et c'était chez elle une collection de chauffe-pieds, de coussins, de pendules, de paravents, de baromètres, de potiches, dans une accumulation de redites et un disparate d'étrences<sup>1</sup>.

De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries<sup>2</sup> », mais  
 15 depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait, sans fatigue et sans risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au  
 20 moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux – et pour le plus grand désespoir de M. Verdurin qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riant pour de bon s'essouffait vite et avait été dis-  
 25 tancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité – elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie<sup>3</sup> commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans  
 30 ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui,

1. Un disparate d'étrences : un ensemble divers et hétérogène de cadeaux.

2. Fumisterie : plaisanteries.

3. Une taie : une tache sur la cornée de l'œil.

si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaîté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son  
35 perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet<sup>1</sup> dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité.

## 2 • Une vie sociale aux apparences agréables mais sans intérêt

La politesse régit par définition la vie mondaine. Elle conduit parfois à s'abriter derrière des apparences enviables, qui masquent une réalité plus banale ou plus ennuyeuse.

### TEXTE 9

**Simone de Beauvoir** (1908-1986)

**Le Deuxième Sexe.** © Éditions Gallimard

*Agrégée de philosophie, compagne de Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir (1908-1986) publie en 1949 Le Deuxième Sexe. C'est un long essai sur la condition féminine qui passe en revue « les faits et mythes attachés à la féminité ». Le livre suscita un vif scandale en France et connut un grand succès aux États-Unis.*

*Dans l'extrait qui suit, elle décrit la « situation » d'une femme mariée de la bourgeoisie aisée. C'est une comédie mondaine.*

On a dit souvent que la femme s'habillait pour exciter la jalousie des autres femmes : cette jalousie est en effet un signe éclatant de réussite ; mais elle n'est pas seule visée. À travers les suffrages envieux ou admiratifs, la femme cherche une affirmation absolue de sa beauté, de son élégance, de son goût :  
5 d'elle-même. Elle s'habille pour se montrer ; elle se montre pour se faire être. Elle se soumet par là à une douloureuse dépendance ; le dévouement de la ménagère est utile, même s'il n'est pas reconnu ; l'effort de la coquette est vain s'il ne

1. Colifichet : pâtisserie sèche, qu'on donne à becqueter aux oiseaux.

10 s'inscrit en aucune conscience<sup>1</sup>. Elle cherche une définitive valorisation d'elle-même; c'est cette prétention à l'absolu qui rend sa quête si harassante; blâmé par une seule voix, ce chapeau n'est pas beau; un compliment la flatte mais un démenti la ruine; et comme l'absolu ne se manifeste que par  
 15 une série indéfinie d'apparitions, elle n'aura jamais tout à fait gagné; c'est pourquoi la coquette est si susceptible; c'est pourquoi certaines femmes jolies et adulées peuvent être tristement convaincues qu'elles ne sont ni belles ni élégantes, qu'il leur manque précisément l'approbation suprême d'un  
 20 juge qu'elles ne connaissent pas: elles visent un en-soi<sup>2</sup> qui est irréalisable. [...] La toilette implique aussitôt des sorties et des réceptions, et d'ailleurs c'est là sa destination originelle. La femme promène de salon en salon son tailleur neuf et elle convie d'autres femmes à la voir régner sur son « in-  
 25 térieur ». En certains cas particulièrement solennels, le mari l'accompagne dans ses « visites »; mais la plupart du temps, c'est pendant qu'il vaque à son travail qu'elle remplit ses « devoirs mondains ». On a mille fois décrit l'implacable ennui qui pèse sur ces réunions. Il vient de ce que les femmes  
 30 rassemblées par les « obligations mondaines » n'ont rien à se communiquer. Aucun intérêt commun ne lie la femme de l'avocat à celle du médecin – et pas davantage celle du docteur Dupont à celle du docteur Durand. Il est de mauvais ton dans une conversation générale de parler des incartades de  
 35 ses enfants et de ses soucis domestiques. On est donc réduit à des considérations sur le temps, le dernier roman à la mode, quelques idées générales empruntées aux maris. La coutume du « jour de Madame<sup>3</sup> » tend de plus en plus à disparaître;

1. S'il ne s'inscrit en aucune conscience :

s'il n'est reconnu par personne.

2. Un en-soi : en philosophie, l'en-soi désigne le monde physique, fixe et statique, dans lequel les choses ont une fonction déterminée.

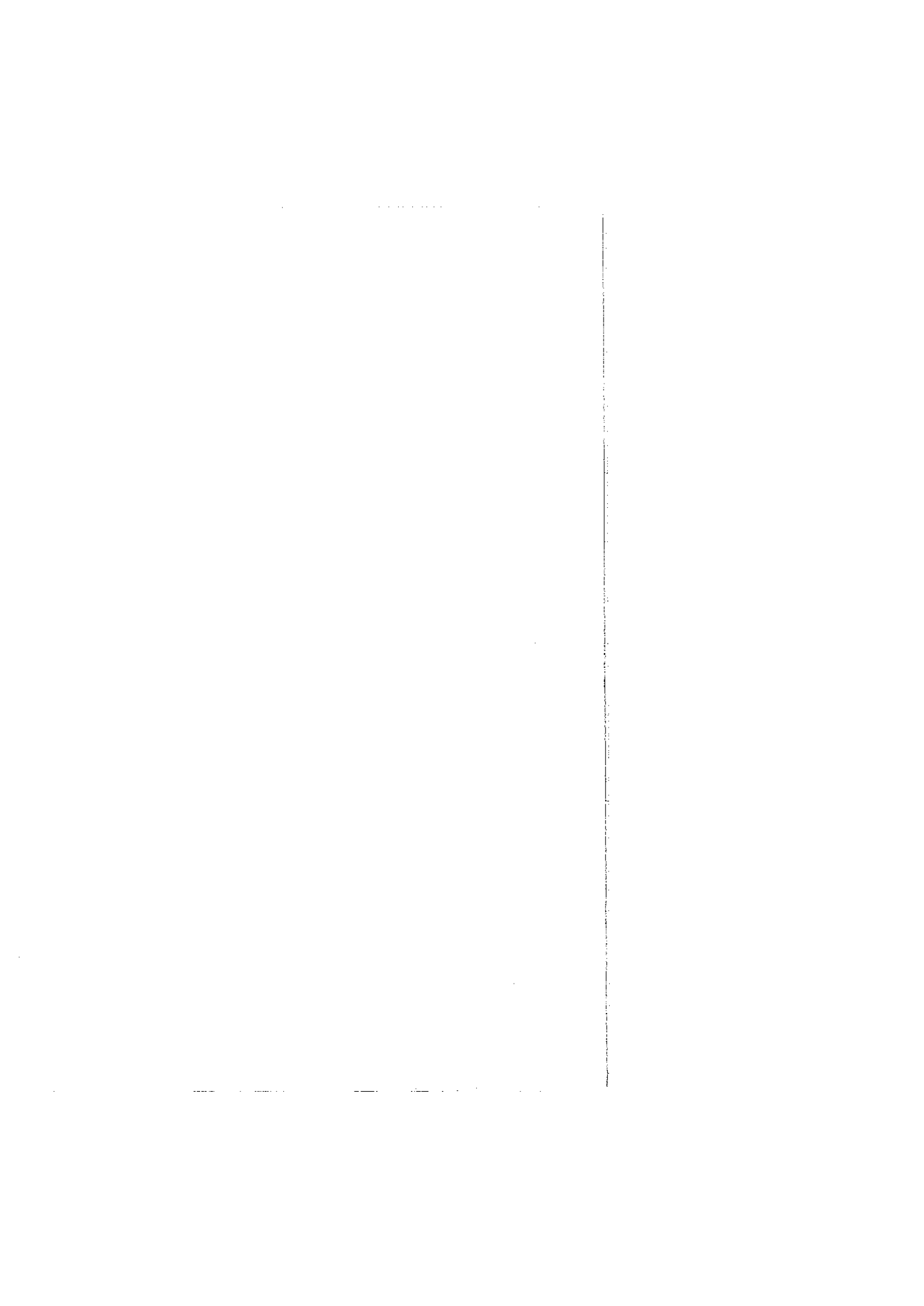
Ce concept se retrouve dans la philosophie de Sartre dont Simone de Beauvoir fut la compagne.

3. « Jour de Madame » : le jour de la semaine où la femme (Madame) reçoit dans son salon.

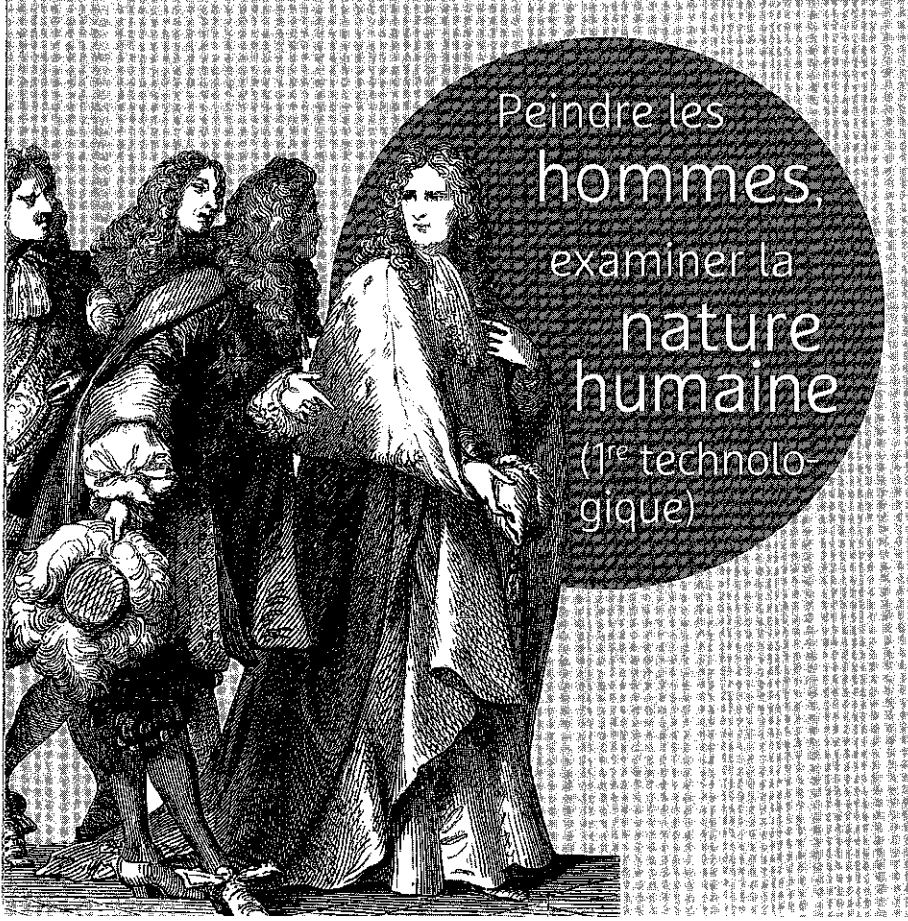
mais, sous diverses formes, la corvée de la « visite » survit en  
40 France. Les Américaines substituent volontiers à la conversa-  
tion le bridge, ce qui n'est un avantage que pour les femmes  
qui aiment ce jeu.

## CONCLUSION

La comédie sociale est de tous les âges. Même si elle ne revêt pas tou-  
jours la même forme ni n'obéit aux mêmes intentions, elle repose essen-  
tiellement sur le jeu des apparences. Tantôt immorale, tantôt inquiétante,  
tantôt ridicule, elle privilégie toujours l'image sur la réalité, la scène sur  
les coulisses pour faire du monde un vaste théâtre.



# PARCOURS HUMANISME



Peindre les  
hommes,  
examiner la  
nature  
humaine  
(1<sup>re</sup> technolo-  
gique)

Peindre les hommes, tous les écrivains le font : les satiriques comme Boileau au xvii<sup>e</sup>, qui évoquent leurs travers et défauts ; les dramaturges comme Molière à la même époque, qui les campent dans leurs comédies ; les romanciers comme Balzac au xix<sup>e</sup> siècle, qui décrivent la société de leur temps. La spécificité du moraliste n'est donc pas de peindre ses contemporains, elle réside dans l'intention avec laquelle il le fait. Le moraliste peint les hommes pour, à travers eux, peindre l'homme, pour saisir sa nature, c'est-à-dire ce qu'il y a de fondamental en lui, quelles que soient l'époque et les circonstances.

L'examen de cette nature humaine s'effectue principalement autour de trois questions : cette nature humaine est-elle universelle ? est-elle corrompue ? est-elle perfectible ? Les réponses à ces questions sont naturellement variées. Aussi chacune d'elles est-elle illustrée par deux textes proposant des avis opposés. Ces textes appartiennent à des siècles et à des genres littéraires différents : un date du xvi<sup>e</sup> siècle (● TEXTE 1), un autre du xvii<sup>e</sup> siècle (● TEXTE 3), trois du xviii<sup>e</sup> siècle (● TEXTES 2, 4 et 6) et un dernier du xx<sup>e</sup> siècle (● TEXTE 5).

## I • UNE NATURE HUMAINE UNIVERSELLE ?

Dans la préface à ses *Caractères*, La Bruyère affirme avoir voulu « peindre les hommes en général » et pas seulement ceux de son « siècle ». Un tel projet n'est possible que s'il existe une nature humaine permanente, consubstantielle à tous les êtres humains.

Avant lui, c'était déjà la conviction de Montaigne. Quelle que soit la diversité de leurs comportements, les hommes ont une part commune : celle de leur nature. Largement répandue, cette idée n'est toutefois pas partagée par tous. Ainsi, au xviii<sup>e</sup> siècle, Rousseau a le sentiment très vif de son originalité absolue.



**TEXTE 1****Montaigne** (1533-1592)**Essais** (1588-1595), extrait tiré de *Montaigne à l'essai* (1595), traduction en français de Guy de Pernon, © Éditions Glyphe

*Montaigne est l'homme d'un seul livre, les Essais, qu'il n'a cessé toute-fois d'enrichir et d'augmenter. La première édition des Essais paraît en 1588 et la dernière, posthume, en 1595. Il y parle de lui-même, de ses sentiments, de ses idées, de ses lectures: « Je suis moi-même la matière de mon livre », écrit-il en préambule.*

*C'est pourtant moins une autobiographie qu'une réflexion, à travers son propre cas, sur l'homme, car, soutient-il, « chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition ». Grand lecteur de Montaigne, La Bruyère partage cette conviction.*

Les autres écrivains forment l'homme; moi je le raconte, et j'en montre un en particulier, bien mal formé. Si j'avais à le façonner de nouveau, je le ferais vraiment différent de ce qu'il est: mais voilà, il est ainsi fait. Les traits que je lui  
5 prête ne sont pas faux, bien qu'ils changent et se diversifient. Le monde n'est qu'une perpétuelle balançoire; toutes choses s'y balancent sans cesse: la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte – par un mouvement général, et par leur mouvement propre. La constance elle-même n'est en fait  
10 qu'un mouvement plus languissant. Je ne puis être sûr de mon étude: il avance en vacillant, en chancelant, comme sous l'effet d'une ivresse naturelle. Je le prends comme il est, au moment où je m'intéresse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins la trace de son passage; non le passage d'un âge à l'autre, ou  
15 comme dit le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Et je dois toujours mettre mon histoire à jour! Il se peut que je change bientôt, non seulement à cause d'un coup du sort, mais intentionnellement: mon livre est le registre des événements divers et changeants,  
20 d'idées en suspens, et même à l'occasion, contraires, soit que

je sois moi-même un autre, soit que je traite mes sujets dans d'autres circonstances ou sous un angle différent. Si bien qu'il m'arrive de me contredire, mais comme le disait Démade<sup>1</sup>, la vérité, elle, je ne la contredis pas. Si mon esprit pouvait se  
 25 fixer, je ne me remettrais pas sans cesse en cause, je prendrais des décisions ; mais il est toujours en apprentissage et à faire ses preuves.

Je présente ici une vie humble et sans lustre<sup>2</sup> ; c'est sans importance, car on peut rattacher aussi bien toute la philo-  
 30 sophie morale à une vie simple et discrète qu'à une vie faite d'une plus riche étoffe : chacun porte en lui-même la forme entière de l'humaine condition.

Les auteurs se font connaître au public par quelque trait particulier et original. Je suis le premier à le faire par l'uni-  
 35 versalité de mon être, en tant que Michel de Montaigne, et non comme grammairien ou poète, ou juriste. Si les gens se plaignent de ce que je parle trop de moi, moi je me plains de ce qu'ils ne pensent même pas à eux.

## TEXTE 2

**Jean-Jacques Rousseau** (1712-1778)

**Les Confessions** (1765-1770 ; 1782-1789 édition posthume),

« Préambule »

*Rousseau est un homme traqué au moment où il rédige ses Confessions. Ses deux précédents livres, Du contrat social et l'Émile (1762) viennent d'être interdits et brûlés en place publique à Genève. Rousseau se réfugie près de Neuchâtel, alors sous domination prussienne. Là, il commence la rédaction de son autobiographie. À la différence de Montaigne, Rousseau a une vive conscience de sa singularité. L'homme qu'il est dit n'avoir rien de commun avec les autres hommes, comme s'il ne partageait pas avec eux une même nature.*

1. **Démade** : orateur et homme politique athénien du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

2. **Sans lustre** : sans éclat.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi.

5    Moi, seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont  
10 on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra<sup>1</sup>, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : « voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec  
15 la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent<sup>2</sup>, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me  
20 suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur<sup>3</sup> tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel<sup>4</sup>, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités,  
25 qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là.* »

1. Dans la religion catholique, à laquelle Rousseau, déiste, n'adhère pas, Dieu jugera les hommes à la fin des temps. Ce sera le « jugement dernier », annoncé par des trompettes.

2. **Quelque ornement indifférent** : quelque anecdote sans importance.

3. **Mon intérieur** : ma vie intérieure.

4. **Être éternel** : Dieu, à qui Rousseau s'adresse directement.

## II • UNE NATURE CORROMPUE ?

Une fois posé le principe de son universalité, reste à définir ce qu'est cette nature humaine. Les hommes étant pleins de vices et de défauts, ceux-ci tiennent-ils à leur individualité ou à leur commune nature ? Pour le chrétien qu'est Pascal, il ne fait aucun doute que l'homme est marqué par le péché originel, par l'oubli de Dieu.

Catholique pratiquant, La Bruyère, qui fait plusieurs fois allusion à Pascal, croit lui aussi à une corruption initiale de l'homme. Les *Pensées* de Pascal se composent de fragments plus ou moins longs destinés à constituer une apologie de la religion chrétienne. La mort l'a empêché de la rédiger intégralement. Aussi la première édition des *Pensées* en 1670 est-elle posthume. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, après Rousseau, Diderot s'insurge contre cette vision pessimiste de la nature humaine, qui à l'origine fut sans tache.

### TEXTE 3

**Blaise Pascal** (1623-1662)

*Pensées* (1670 édition posthume), édition Léon Brunschvicg, fragment 434

*Pour Pascal, l'homme est un « roseau pensant » fragile et fort. Sa capacité à réfléchir et à comprendre fait sa grandeur ; son « divertissement » fait sa petitesse. Ce « divertissement » (mot provenant d'un verbe latin signifiant « se détourner ») pousse l'homme à s'étourdir dans de multiples activités et plaisirs pour oublier qu'il est mortel. Ce faisant, il « se détourne » de Dieu. De là vient la violence avec laquelle Pascal rappelle la corruption primitive de sa nature.*

Quelle chimère<sup>1</sup> est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile<sup>2</sup> ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et s rebut de l'univers.

1. **Chimère** : au sens latin du terme, monstre composé de plusieurs êtres.

2. **Imbécile** : faible (sens latin).

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond<sup>1</sup> les pyrrhoniens<sup>2</sup>, et la raison confond les dogmatiques<sup>3</sup>. Que deviendrez-vous, ô hommes qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez  
10 fuir une de ces sectes<sup>4</sup>, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-mêmes. Humiliez-vous, raison impuissante: taisez-vous, nature imbecile: apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître<sup>5</sup> votre condition véritable que vous  
15 ignorez. Écoutez Dieu.

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitudo<sup>6</sup>. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que  
20 s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste<sup>7</sup> que nous avons été dans un  
25 degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus!

1. **La nature confond**: la nature montre l'erreur.

2. **Les pyrrhoniens**: disciples du philosophe grec Pyrrhon (iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère), qui, sceptique, considérait que l'homme ne peut accéder à aucune vérité.

3. **Les dogmatiques**: les stoïciens, qui proposaient une philosophie de l'ascèse et

de courage face à l'adversité. Après Pascal, La Bruyère combat ouvertement le stoïcisme (voir « De l'homme », 3).

4. **Sectes**: les pyrrhoniens et les dogmatiques.

5. **Votre maître**: Dieu.

6. **Béatitude**: bonheur extrême.

7. **Il est manifeste**: il est évident.

## TEXTE 4

Denis Diderot (1713-1784)

**Supplément au Voyage de Bougainville** (1772), chapitre II

En 1771, le navigateur Louis-Antoine de Bougainville publie le récit de son voyage autour du monde. Il y décrit longuement l'île d'Otaïtie (Tahiti) et les coutumes de ses habitants. Pour un Européen, c'est comme s'il découvrait l'existence d'une autre planète et des hommes très différents de lui. Frappé par la lecture du récit de Bougainville, Diderot rédige un Supplément au Voyage de Bougainville. Il y fait l'éloge des Otaïtiens, chez lesquels il discerne une nature humaine originellement bonne, et que les Européens ont progressivement corrompue.

Dans l'extrait qui suit, un vieillard presse les Otaïtiens de renvoyer au plus vite Bougainville et ses matelots, puis il s'adresse directement à Bougainville lui-même. C'est un réquisitoire contre le colonialisme, contre la civilisation européenne et ses excès, c'est un plaidoyer en faveur d'une nature humaine simple et généreuse, aux antipodes des convictions de Pascal et de La Bruyère.

« Pleurez, malheureux Otaïtiens<sup>1</sup> ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois<sup>2</sup> que vous voyez attaché  
5 à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer<sup>3</sup> qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à  
10 la fin de ma carrière<sup>4</sup> ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Ô Otaïtiens ! mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

1. Otaïtiens : premier nom des Tahitiens.

2. Le morceau de bois : la massue.

3. Le fer : l'épée.

4. Ma carrière : ma vie.

15 Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais  
20 quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les  
25 leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintées de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre<sup>1</sup> de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc pour faire des esclaves ? Orou !  
30 toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Otaïtien débarquait un jour sur vos côtes et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur  
35 l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants d'Otaïti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton  
40 cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave, tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que l'Otaïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, l'Otaïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ;  
45 quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé

1. Le titre : le titre de propriété.



ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

### III • UNE NATURE PERFECTIBLE ?

À supposer que la nature humaine soit corrompue, est-elle perfectible, sujette à des améliorations ? Tout dépend des circonstances, semblent répondre les uns et les autres.

L'expérience du malheur, et du malheur absolu, rend Primo Levi, déporté dans le camp d'extermination d'Auschwitz, plus que sceptique. L'homme est capable du pire et rien dans sa nature ne l'en protège. À l'inverse, beaucoup pensent que cette nature est perfectible, notamment par l'éducation et la culture.



TEXTE 5

**Primo Levi** (1919-1987)

***Si c'est un homme*** (1947), *Se questo è un uomo* © Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, 1958, 1976 Traduction française: Éditions Julliard, Paris, 1987, 1994 ; Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1996, 2017

*Arrêté pour fait de résistance en février 1944, Primo Levi est déporté à Auschwitz où il restera jusqu'à la libération du camp par les troupes soviétiques en janvier 1945.*

*Si c'est un homme, qu'il rédige dès son retour du camp, est le journal de sa déportation. Il y raconte notamment comment les nazis dépouillaient les hommes de leur humaine condition. Que des hommes puissent se livrer à de telles monstruosité sur d'autres hommes le laisse plus que sceptique sur la perfectibilité de la nature humaine. Ce rescapé d'Auschwitz se suicidera en 1987.*

Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition quasi prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste.

15 Nous savons, en disant cela, que nous serons difficilement compris, et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais que chacun considère en soi-même toute la valeur, toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux mille petites choses qui nous appartiennent et que même

20 le plus humble des mendiants possède: un mouchoir, une  
vieille lettre, la photographie d'un être cher. Ces choses-là  
font partie de nous presque autant que les membres de notre  
corps, et il n'est pas concevable en ce monde d'en être pri-  
vé, qu'aussitôt nous ne trouvions à les remplacer par d'autres  
25 objets, d'autres parties de nous-mêmes qui veillent sur nos  
souvenirs et les font revivre.

Qu'on imagine maintenant un homme privé non seule-  
ment des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitu-  
des, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce  
30 qu'il possède: ce sera un homme vide, réduit à la souffrance  
et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute  
dignité: car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se  
perdre soi-même; ce sera un homme dont on pourra décider  
de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considéra-  
35 tion d'ordre humain, si ce n'est, tout au plus, le critère d'uti-  
lité. On comprendra alors le double sens du terme « camp  
d'extermination » et ce que nous entendons par l'expression  
« toucher le fond ».

**TEXTE 6** **Voltaire** (1694-1778)

**L'Ingénu** (1767), chapitre 11

*Ce conte philosophique montre comment la culture peut non seulement améliorer l'homme mais faire d'un individu un homme, le changer du tout au tout. L'Ingénu est le surnom donné à un Huron, fraîchement débarqué en France. Dénoncé comme espion, il est emprisonné à la Bastille. Il y partage sa cellule avec un janséniste<sup>1</sup>, dénommé Gordon. La lecture et les sciences lui ouvrent des horizons nouveaux: il était, selon ses propres dires, une « brute », le voici changé en « homme ». Preuve que la nature est perfectible.*

1. **Janséniste**: partisan de la doctrine de l'évêque hollandais Jansenius, qui donna une interprétation très austère du catholicisme. En 1689, date à laquelle commence l'action du conte, le jansénisme était persécuté – tout comme les protestants.

La lecture agrandit l'âme, et un ami éclairé la console. Notre captif jouissait de ces deux avantages qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant. « Je serai tenté, dit-il, de croire aux métamorphoses, car j'ai été changé de brute en homme. »

5 Il se forma une bibliothèque choisie d'une partie de son argent dont on lui permettait de disposer. [...]. [Gordon] avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres, où les Visé

10 insultent aux Racine, et les Faydit aux Fénelon<sup>1</sup>. L'Ingénu en parcourut quelques-uns : « Je les compare, disait-il, à certains mouchérons qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. » À peine les deux philosophes daignèrent-ils jeter

15 les yeux sur ces excréments de la littérature.

Ils lurent bientôt ensemble les éléments de l'astronomie ; l'ingénu fit venir des sphères : ce grand spectacle le ravissait. « Qu'il est dur, disait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorsqu'on me ravit le droit de le contempler !

20 Jupiter et Saturne roulent dans ces espaces immenses ; des millions de soleils éclairent des milliards de mondes ; et dans le coin de terre où je suis jeté, il se trouve des êtres qui me privent, moi être voyant et pensant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, et de celui où Dieu m'a fait

25 naître ! La lumière faite pour tout l'univers est perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horizon septentrional où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse. Sans vous, mon cher Gordon, je serais ici dans le néant. »

**1. Les Visé insultent aux Racine, et les Faydit aux Fénelon :** au xvii<sup>e</sup> siècle, Donneau de Visé (1638-1710) et Faydit (1644-1709), deux auteurs de second plan, critiquèrent respectivement Racine, le plus grand dramaturge de son époque, et Fénelon, auteur d'un roman d'éducation princière très important, *Télémaque*.

## **CONCLUSION**

La question de la nature humaine traverse ainsi les siècles. Les réponses qu'elle reçoit ne peuvent être que variées et parfois contradictoires, tant elle dépend des croyances de chacun, de sa vision de l'homme, des circonstances historiques et des progrès de l'ethnographie. Les moralistes proposent et développent leur vision. À chacun de s'en nourrir et de se faire sa propre idée.

# DOSSIER



- 328 **Fiches** de lecture
- 364 Prolongements **artistiques et culturels**
- 369 **Sujets** de bac
- 383 **Méthodes** du bac



## Guide de lecture des chapitres V à X

### 1 • Chapitre V « De la société et de la conversation »

#### 1 Signification et enjeu du titre

Le mot « société » désigne les relations sociales qu'un individu entretient avec autrui, avec le groupe dans lequel il vit ou avec lequel il est en contact. Son association avec le mot « conversation » souligne le rôle primordial que le langage joue dans l'instauration et le maintien de ces relations. On ne parle pas en effet n'importe comment, à n'importe qui, dans n'importe quelle circonstance. Comment dès lors s'exprimer ? Comment ne pas ennuyer ou indisposer les autres ? Comment plaire ? Le chapitre est donc un manuel de conversation.

#### 2 Structure du chapitre

Le chapitre comprend **83 remarques** qui s'ordonnent en **5 groupements thématiques** : les comportements et erreurs à éviter (remarques 1 à 15) ; une définition de « l'esprit de la conversation » (remarques 16 à 34) ; les obstacles aux bonnes relations (remarques 35 à 50) ; savoir bien choisir ses amis (remarques 51 à 64) ; enfin, fuir les modes (remarques 65 à 83).

#### GROUPEMENTS THÉMATIQUES (V)

##### I Les comportements et erreurs à éviter (remarques 1 à 15)

- Avoir du caractère (1) n'autorise pas à dire n'importe quoi.
- Ne pas importuner (2), ne pas constamment plaisanter (3), ni médire d'autrui (4), ne pas débiter des platitudes (5), ni jargonner (6), sont des précautions élémentaires.
- Pour ne pas les observer, Acis (7) est ridicule.
- D'autres caractères se révèlent impropres à établir de solides relations : tels le prétentieux (8), le vaniteux comme Arrias (9), le bavard impénitent (10), Théodecte (12) ou Troïle (13), qui se croient chacun à leur manière plus spirituels que les autres.
- Trop parler (14) est aussi gênant que de ne pas assez parler (15).

<p><b>II « L'esprit de la conversation »</b> (remarques 16 à 34)</p>	<p>Après ces mises en garde viennent les recommandations.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• La conversation consiste moins à montrer de l'esprit qu'à « en faire trouver aux autres » (16).</li> <li>• Aussi faut-il rester sensé (17), s'exprimer modestement et clairement (18-21), ne pas toujours dire ce qu'on pense (22-24).</li> <li>• La flatterie, l'outrance, comme à l'inverse la raillerie et la brusquerie (25-27), sont à bannir.</li> <li>• Contredire un puissant ou prendre parti dans une querelle qui ne nous regarde pas (28-29) n'est pas sage.</li> <li>• L'essentiel est de rester naturel (30) et de respecter les règles et les convenances (31-34).</li> <li>• Si la politesse n'est pas toujours gage de bonté et d'équité, elle en offre l'apparence (32).</li> </ul>
<p><b>III Les obstacles aux bonnes relations</b> (remarques 35 à 50)</p>	<p>Ces recommandations ne sont pas toujours faciles à suivre.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Comment rester insensible aux louanges (35) ?</li> <li>• Supporter les mauvais caractères peut être pénible (37-38).</li> <li>• La nature humaine est ainsi faite que rien n'est définitivement acquis.</li> <li>• De vieux amis finissent par se brouiller (39).</li> <li>• La jalousie, les mécontentes et l'intérêt déchirent les familles (40-42).</li> <li>• Des couples longtemps bien assortis finissent par se séparer (44).</li> <li>• Aucune entente n'est parfaite ni durable (45-50).</li> </ul>
<p><b>IV Bien choisir ses amis et relations</b> (remarques 51 à 64)</p>	<p>Le choix de ses amis et relations est toujours une affaire délicate.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Mieux vaut fuir les colériques (51), se tenir à une distance prudente des grands (52-54), éviter les sots (56-57), les médisants et ceux qui sont trop satisfaits d'eux-mêmes (59-60).</li> <li>• « Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur [...] les mœurs [sur les habitudes] » (61).</li> <li>• L'amitié suppose toutefois de se pardonner de « petits défauts » (62) et de ne pas trop donner de conseils qui sont déplacés ou inutiles (63-64).</li> </ul>

## GROUPEMENTS THÉMATIQUES (V)

**V Se méfier des modes (remarques 65 à 83)**

- Le snobisme gêne souvent la conversation.
- Le langage maniéré de la préciosité est à la fois incompréhensible et insupportable (65-70).
  - Le pédantisme ne l'est pas moins. Hermagoras sait ainsi tout de l'Antiquité la plus lointaine mais rien de l'actualité (74).
  - Cydias (75) se croit un « bel esprit » alors qu'il n'est qu'un vaniteux.
  - Sachons rester simple (76-77) et discret (78-81).
  - Évitions de ressembler à Nicandre (82), bavard et prétentieux. « Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé » (83).

**2 • Chapitre VI « Des biens de fortune »****1) Signification et enjeu du titre**

« Les biens de fortune » désignent évidemment la richesse. Mais le mot « fortune » conserve de son étymologie latine l'idée de ce qui arrive par hasard, en bien ou en mal. C'est en ce sens que le XVII<sup>e</sup> siècle parlait de « mauvaise chance ». La richesse dont il est ici question est donc celle qui ne résulte d'aucun talent particulier : c'est celle dont on hérite, qu'on a parfois obtenue par des malversations. Ainsi libellé, le titre laisse entendre qu'il existe d'autres « biens » que ceux de « fortune », comme par exemple ceux que procure la vie de l'esprit. Le titre donne donc le ton général du chapitre : ce sera une critique acerbe des riches.

**2) Structure du chapitre**

Ce chapitre comprend **83 remarques** qui s'ordonnent en **5 groupements thématiques**, suivis d'une conclusion frappante – le constat que l'argent gouverne tout (remarques 1 à 10) : la diversité et les défauts, parfois les vices, des gens riches (remarques 11 à 30) ; l'existence d'insupportables injustices morales et sociales (remarques 31 à 70) ; la condamnation du jeu (remarques 71 à 75) ; le malheur d'être riche (remarques 76 à 82).



GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VI)	
<b>I L'argent gouverne tout (remarques 1 à 10)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Être riche ne rend pas nécessairement heureux (1) et ne dépend pas du mérite ou du talent (2-4). L'argent n'en est pas moins à l'origine des carrières.</li> <li>• Si on en a, on s'achète (comme c'était alors la coutume) une charge dans l'armée; si on en a un peu moins, on achète un emploi dans la magistrature; et si on n'en a pas, on devient prêtre: aucune de ces carrières n'est affaire de vocation (6).</li> <li>• D'une manière générale, l'estime dont on bénéficie dépend de sa plus ou moins grande fortune (7-10).</li> </ul>
<b>II Diversité et défauts des gens riches (remarques 11 à 30)</b>	<p>Une longue galerie de portraits évoque différents types de riches. Ils ont en commun, outre leur richesse, d'être souvent méprisables et méprisés.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• N** et Clitiphon jouent aux importants (11-12).</li> <li>• Les financiers (que La Bruyère nomme les P.T.S.) sont haïs (14). Sosie est un parvenu oublieux de ses origines (15), Arfure étale ses richesses jusque dans les églises (16).</li> <li>• Crésus est un débauché, qui, s'étant ruiné en orgies, meurt sans le sou (17).</li> <li>• Champagne (18), Silvain (19) et Dorus (20) sont vaniteux et égoïstes.</li> <li>• Périandre se prétend noble ou du moins cherche à le faire croire (21).</li> <li>• Chrysippe (27) et Ergaste (28) ne songent qu'à s'enrichir davantage encore.</li> <li>• Criton et Brontin sont prêts à toutes les bassesses (29-30) pour accroître leurs biens.</li> </ul>
<b>III D'insupportables injustices morales et sociales (remarques 31 à 70)</b>	<p>L'accumulation des « biens de fortune » est doublement scandaleuse : elle l'est moralement et elle l'est socialement.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• La richesse ne suppose pas d'avoir de l'esprit (31), mais une grande insensibilité et de l'obstination (36-38).</li> <li>• Il faut aussi savoir tromper les autres, car tout enrichissement rapide repose sur une tromperie (42-45).</li> </ul>

<b>GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VI)</b>	
<b>III D'insupportables injustices morales et sociales (remarques 31 à 70)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• En comparaison, la misère du peuple n'en est que plus poignante: « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur » (47).</li> <li>• Le pauvre qui manque de tout, parfois de quoi se nourrir, est pourtant plus proche de « l'homme de bien » que le riche (44).</li> <li>• La course à l'argent dégrade l'homme: « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu » (58).</li> <li>• Les relations sociales s'en trouvent corrompues. Les mariages ne sont pas des mariages d'amour, mais d'intérêt (60-61).</li> <li>• Les enfants s'impatientent de ne pas hériter plus vite de leurs parents (66-67).</li> <li>• Avide et cupide, l'homme ne sort pas grand de ce constat: « Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie! il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune » (68).</li> </ul>
<b>IV La condamnation du jeu (remarques 71 à 75)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Le jeu (loterie, jeux de cartes) ruine plus souvent qu'il n'enrichit (71-72).</li> <li>• Ceux qu'il favorise se gonflent d'orgueil, alors qu'ils ne sont pour rien dans le fait qu'ils ont gagné (73) et ceux qu'il ruine se désespèrent et sont aussitôt abandonnés de tous (74).</li> <li>• Un « honnête homme » doit s'abstenir de jouer (75).</li> </ul>
<b>V Le malheur d'être riche (remarques 76 à 82)</b>	<p>La richesse est souvent éphémère, tant la « fortune » (le sort) est capricieuse.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• On n'est jamais riche très longtemps. La reine Zénobie ne profitera pas du magnifique palais qu'elle s'est fait construire (78).</li> <li>• Tel autre s'est tellement endetté que ses créanciers lui prendront tous ses biens (79).</li> <li>• S'enrichir demande du temps, et la fortune n'est jamais définitivement acquise, tant elle dépend des circonstances. Parfois même on meurt au moment où on espérait en profiter (80-82).</li> </ul>

**Une conclusion frappante (remarque 83)**

Le chapitre s'achève sur deux portraits parallèles et antithétiques : celui de Giton, le riche, et celui de Phédon, le pauvre. Giton est partout fier de lui. Phédon ose à peine vivre et exister. Le premier est insupportable de vanité et d'arrogance : « Il est riche ». Le second inspire la pitié : « Il est pauvre ». C'est à ce dernier que vont la compassion de La Bruyère et du lecteur.

**3 • Chapitre VII « De la ville »**

**1 Signification et enjeu du titre**

La « ville » ainsi désignée est exclusivement Paris. Toutes les références topographiques y renvoient en effet et aucune autre « ville » n'est citée, même allusivement. Encore n'est-ce pas tous les habitants de Paris : il s'agit essentiellement de la bourgeoisie parisienne, dont les strates les plus riches fréquentent la cour (étudiée dans le chapitre suivant).

**2 Structure du chapitre**

Il comprend **22 remarques** qui s'ordonnent en **5 groupements thématiques** : la vie à Paris est une comédie sociale (remarques 1 à 4) ; la peinture du monde de la justice (remarques 5 à 10) ; celle de la riche bourgeoisie (remarques 11 à 14) ; des femmes (remarques 15 à 19) ; d'un monde en définitive replié sur lui-même (remarques 20 à 22).

**GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VII)**

**I Paris, haut lieu de la comédie sociale (remarques 1 à 4)**

- Paris est un spectacle : on s'y promène dans tous les lieux à la mode pour s'y montrer à son avantage, étaler la richesse de son carrosse et exhiber ses beaux habits (1-3).
- Avides de futilités et de commérages, des coteries s'y forment et s'y défont en permanence (4).

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VII)	
<b>II Le monde de la justice</b> (remarques 5 à 10)	<p>La magistrature y constitue un corps social important. Elle se divise en trois catégories : la « grande robe » (les magistrats), la « petite robe » (les auxiliaires de justice) et les avocats.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les magistrats méprisent les auxiliaires, qui méprisent à leur tour les avocats (5).</li> <li>• Aussi ceux-ci jouent-ils les importants (6) et essaient-ils de s'intégrer à la « petite » puis à la « grande robe ».</li> <li>• Les jeunes magistrats sont particulièrement vaniteux (7) et s'efforcent de se faire passer pour d'illustres, tels les Crispins (9) et les Sannions (10).</li> </ul>
<b>III La riche bourgeoisie</b> (remarques 11 à 14)	<p>Les bourgeois aisés calquent leur train de vie sur celui des grands. Aussi dilapident-ils souvent la fortune dont ils ont hérité.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Ils sont volontiers oisifs (11), futiles (12) et mondains (13).</li> <li>• Leur richesse leur tient lieu de mérite : « Thérémène était riche et avait du mérite; il a hérité, il est donc très riche et d'un très grand mérite » (14).</li> </ul>
<b>IV Les femmes</b> (remarques 15 à 19)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Les « femmes de la ville » conditionnent leur estime et leurs amours à la fortune réelle ou supposée des hommes (15).</li> <li>• Les mariages obéissent à des coutumes souvent déraisonnables, le coût par exemple des cérémonies engloutissant une bonne part de la dot (16-19).</li> </ul>
<b>V Un monde replié sur lui-même</b> (remarques 20 à 22)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Faite d'une agitation incessante et sans intérêt, la vie à Paris fait perdre un temps précieux qui pourrait être consacré à des choses plus importantes (20).</li> <li>• Mais la « ville » met son point d'honneur à ignorer ce qui ne la concerne pas directement : elle ne sait rien de la vie des campagnes (21).</li> <li>• C'est à regretter les mœurs de la Rome antique et son idéal de modération et de sagesse : les Romains avaient certes moins d'argent que nous, mais ils « en avaient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie que de leurs revenus et de leurs domaines » (22).</li> </ul>

## 4 • Chapitre VIII « De la cour »

### 1 Signification et enjeu du titre

Au sens strict, la cour désigne l'entourage du souverain et les nobles attachés à son service. Par extension, elle englobe tous ceux qui, à un titre ou un autre, fréquentent Versailles dans l'espoir de s'y faire connaître, d'obtenir un poste ou des gratifications. Le mot « courtisan » possède ainsi deux sens, qui peuvent se superposer : il qualifie l'homme attaché à son roi, sans nuance péjorative, et l'intrigant, le flatteur.

### 2 Structure du chapitre

Il comprend **101 remarques** qui s'ordonnent en **4 groupements thématiques** : la cour est un monde mouvant (remarques 1 à 30) ; immoral (remarques 31 à 62) ; voué au paraître (remarques 63 à 74) ; et finalement dangereux (remarques 75 à 101).

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VIII)	
<b>I Un monde mouvant (remarques 1 à 30)</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Définir la cour est impossible, tant ses « couleurs [sont] changeantes » (3-7).</li><li>• De loin, elle paraît admirable, de près, elle déçoit. Elle est comme « un édifice bâti de marbre », où les hommes sont « fort durs, mais fort polis » (10).</li><li>• On y croise des ambitieux, des intrigants, des flatteurs, des entremetteurs (14). L'existence n'y obéit qu'à une seule règle : la quête des faveurs. « L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt » (22).</li><li>• L'ambition régit toutes les relations humaines (23-30).</li></ul>
<b>II Un monde immoral (remarques 31 à 62)</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• N'estimer que ceux qui peuvent vous être utiles (31) ; dire du bien des puissants, du moins tant qu'ils le sont (33-40) ; avoir néanmoins de l'audace ; savoir monter des cabales pour perdre un favori et prendre sa place (41-44) ; cumuler le plus grand nombre de postes possible (45-46), sont autant de règles à respecter.</li></ul>

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (VIII)	
<b>II Un monde immoral (remarques 31 à 62)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Dissimuler ses véritables intentions (48-52) est un gage de réussite.</li> <li>• Avoir du mérite est sans intérêt: « Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles: que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien? » (53).</li> <li>• Ainsi Timante finit-il par lasser, malgré son mérite (56); Tibur se flatte de ses hautes relations (59); Théodote approuve tout le monde dès lors que cela sert ses intérêts (61).</li> <li>• Bref, « n'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est [...] livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune » (62).</li> </ul> <p>Violent, le réquisitoire est sans appel.</p>
<b>III Un monde du paraître (remarques 63 à 74)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Aussi ne faut-il jamais se fier aux apparences: la cour est « un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels » (63).</li> <li>• La vie y est en conséquence « un jeu », mais un jeu sérieux (64), où « les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés » (65).</li> <li>• Malgré cela, chacun rêve de « cheminer » et de réussir à la cour (66-67).</li> <li>• Ces apparences trompeuses conduisent souvent à des comportements absurdes et déraisonnables: il arrive ainsi que des « vieillards » se conduisent comme des « jeunes gens » et ceux-ci comme des vieillards. Les femmes se maquillent à outrance le visage et dénudent leur poitrine; les hommes portent des perruques qui les rendent méconnaissables (74).</li> </ul> <p>La cour est en somme comme un « pays » étranger, aux valeurs systématiquement inversées.</p>

#### IV Un monde dangereux (remarques 75 à 101)

- Si la prudence, la politesse, la finesse d'esprit permettent de vivre à la cour (78, 81, 82-94), le séjour n'en est pas moins dangereux.
- Une parole, une seule, peut entraîner la disgrâce (79).
- « La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux; et sa chute, au-dessous » (97).
- Aussi le sage préférera toujours se tenir loin de ce beau mais redoutable mirage qu'est la cour: « Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite » (101).

### 5 • Chapitre IX « Des grands »

#### 1 Signification et enjeu du titre

Les grands descendent des plus illustres et des plus anciennes familles aristocratiques. Certains d'entre eux peuvent être apparentés à la famille royale, comme les Condé, branche cadette des Bourbon. Ce sont des princes et des ducs. Leur naissance les dispense de faire leur cour. Ils sont de la cour sans être des courtisans.

#### 2 Structure du chapitre

Ce chapitre comprend **56 remarques** qui s'ordonnent en **3 groupements thématiques**: il dresse un tableau des vices des grands (remarques 1 à 23); dénonce leur inutilité sociale (remarques 24 à 50); et les présente comme des êtres méprisables (remarques 51 à 56).

#### GROUPEMENTS THÉMATIQUES (IX)

##### I Un tableau de leurs vices (remarques 1 à 23)

- Bien qu'ils bénéficient d'un vrai prestige auprès du « peuple », les grands se caractérisent surtout par leurs vices et défauts: ne tenant jamais parole (6), ils sont d'une totale sécheresse de cœur (7-11) et dédaignent les « gens d'esprit » (12).
- Aussi est-ce en vain que Théophile les courtise assidûment (15). « Le mépris qu'[ils] ont pour le peuple les rend indifférents sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent » (18).

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (IX)	
<b>I Un tableau de leurs vices (remarques 1 à 23)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• S'estimant « seuls parfaits » (19), ils n'imaginent pas que d'autres, de plus modeste condition, puissent les valoir (21).</li> <li>• « Les grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas » (22).</li> <li>• Leur orgueil les rend insupportables (23).</li> </ul>
<b>II Leur inutilité sociale (remarques 24 à 50)</b>	<p>Si puissants soient-ils, les grands sont menacés dans leurs privilèges, à plus ou moins long terme, par l'ascension de la bourgeoisie. Indifférents aux affaires de l'État, ils refusent de se former et d'apprendre.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Pendant qu'ils se glorifient de leur « ignorance », « des citoyens s'instruisent » et occupent des postes de plus en plus importants (24).</li> <li>• Entre eux et le peuple, La Bruyère n'hésite pas : « je veux être peuple » (25).</li> <li>• Ne se souciant que des joies de l'existence (27-28), les grands ignorent les évolutions de leur époque (41).</li> <li>• Leur vanité démesurée (45-47) empêche souvent qu'on les respecte (36).</li> <li>• « Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité » (50).</li> </ul>
<b>III Des êtres souvent méprisables (remarques 51 à 56)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Socialement inutiles, humainement nuisibles, les grands ne méritent pas d'être estimés (51-52).</li> <li>• « Ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnaissance, ni récompense » (54).</li> <li>• Le plus sage, en définitive, est de se tenir loin d'eux et de n'en rien dire, car « il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts » (56).</li> </ul>



## 6 • Chapitre X « Du souverain ou de la république »

### 1 Signification et enjeu du titre

En latin, la *res publica* désigne « la chose publique », c'est-à-dire l'État, et non la nature d'un régime politique. C'est en ce sens que le xvii<sup>e</sup> siècle emploie ce mot. Il n'y a donc aucune contradiction entre le « souverain » d'un régime monarchique et la « république ».

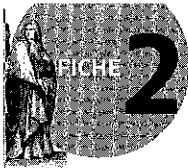
### 2 Structure du chapitre

Ce chapitre comprend **35 remarques** qui s'ordonnent en **4 groupements thématiques** : il commence par de brèves réflexions sur les régimes politiques (remarques 1 à 4) ; il poursuit sur le difficile art de gouverner (remarques 5 à 23) ; puis il expose les devoirs d'un bon souverain (remarques 24 à 34) ; et s'achève sur l'éloge de Louis XIV (remarque 35).

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (X)	
<b>I Brèves réflexions sur les régimes politiques (remarques 1 à 4)</b>	<p>Selon La Bruyère, aucune « forme de gouvernement » n'est parfaite : toutes possèdent des avantages et présentent des inconvénients.</p> <ul style="list-style-type: none"><li>• « [Le] plus raisonnable et [le] plus sûr » est donc « d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes » (1).</li><li>• La tyrannie n'en est pas moins inacceptable (2), et la démagogie qui endort le peuple par des amusements est dangereuse (3).</li><li>• Sous ces régimes, les vertus disparaissent (4).</li></ul>
<b>II Le difficile art de gouverner (remarques 5 à 23)</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Réformer est une tâche délicate, qui souvent dépend moins du contenu de la réforme que des circonstances et de ses modalités d'application (5-6).</li><li>• Maintenir la paix est encore plus difficile, tant la guerre apparaît bien souvent comme une fatalité (8-10) et suscite des comportements contradictoires : Démophile est un défaitiste, Basilide un belliciste, et tous deux sont ridicules (11).</li><li>• Savoir négocier est un art subtil, qui exige de l'intelligence, de la clairvoyance, de la dissimulation, et parfois de la ruse (12).</li></ul>

## GROUPEMENTS THÉMATIQUES (X)

<b>II Le difficile art de gouverner (remarques 5 à 23)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Le souverain assume de lourdes responsabilités. Il choisit ses favoris et ministres (13-23), et doit veiller à leur intégrité et loyauté.</li> </ul>
<b>III Les devoirs d'un bon souverain (remarques 24 à 34)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Travailler au bonheur de son peuple (24), assurer la paix et la prospérité (25-29) sont les premiers devoirs d'un souverain.</li> <li>• « Nommer un roi père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition » (27).</li> <li>• Sa tâche est si écrasante qu'il ne faut pas envier d'être à sa place (34). Il faut de l'abnégation et du talent.</li> </ul>
<b>IV L'éloge de Louis XIV (remarque 35)</b>	<p>Le chapitre s'achève sur un long éloge de Louis XIV, qui possède tous « les dons du ciel » pour bien régner. Judicieux dans ses choix, sage administrateur de son royaume et conquérant victorieux, protecteur des arts et de la religion, il réunit en sa personne toutes les vertus et « est bien digne du nom de Grand ».</p>



## Guide de lecture pour le chapitre XI, « De l'homme »

### 1 Signification et enjeu du titre

« De l'homme » et non « Des hommes » : le singulier suggère la volonté de saisir la spécificité de la nature humaine, à travers la peinture des individus. Le mot est donc employé dans son sens anthropologique : il désigne l'espèce humaine et englobe donc aussi bien les hommes que les femmes.

### 2 Structure du chapitre

Ce chapitre comprend **158 remarques** organisées en **3 groupements thématiques** : le premier est une vision pessimiste de la nature humaine (remarques 1 à 48) ; le deuxième traite des trois âges, également pervertis, de la vie (remarques 49 à 125) ; et le troisième, qui constitue une ample conclusion, dépeint l'impossible harmonie des rapports humains (remarques 126 à 158).



GROUPEMENTS THÉMATIQUES (XI)	
<b>I Une vision pessimiste de la nature humaine (remarques 1 à 48)</b> L'homme est fondamentalement pétri de vices et de défauts ; et il est toujours insatisfait de l'existence.	
<b>1 Des vices et des défauts inhérents à l'homme (remarques 1 à 28)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• La première remarque (1) donne le ton du chapitre : il est inutile de s'emporter contre les défauts des hommes, car « ils sont ainsi faits, c'est leur nature ».</li> <li>• Vouloir les corriger est donc vain. Suit une longue série de réflexions sur l'inconstance et l'irrésolution (2-6), dont Ménélaque est un parfait exemple (7) ; sur la colère, source d'incivilités (8-11) ; sur la malhonnêteté (12-4). Bref, « les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté » (23).</li> </ul>
<b>2 Un être insatisfait de l'existence (remarques 29 à 48)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Deux ressorts animent les comportements : l'ambition (29-32) et la crainte de la mort (34-47). L'ambition les pousse à toujours vouloir plus et la peur de mourir gâche l'existence.</li> </ul>

GROUPEMENTS THÉMATIQUES (XI)	
<b>2 Un être insatisfait de l'existence (remarques 29 à 48)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Le résultat est qu'on en oublie de vivre le moment présent. « Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre » (33). L'insatisfaction est inscrite au cœur même de l'homme.</li> </ul>
<b>II Les trois âges, également pervertis, de la vie (remarques 49 à 125)</b> Ces trois âges sont l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse : aucun d'eux n'est agréable.	
<b>1 L'enfance, déjà pleine de défauts (remarques 49 à 59)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Premier âge de la vie, l'enfance n'a rien d'enviable. Elle possède en germe tous les défauts des adultes (49-52).</li> <li>• D'une imagination sans bornes (53), les enfants cherchent à manipuler leurs parents et maîtres (54), mais possèdent toutefois un vif sentiment d'injustice quand on les punit à tort (59).</li> <li>• Volontiers dissipés, il n'y a que dans les jeux qu'ils manifestent une certaine application (55).</li> </ul>
<b>2 Les misères de l'âge adulte (remarques 60 à 104)</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Adultes, les hommes se laissent guider par l'amour-propre et la vanité (60-75).</li> <li>• « Dans le cœur, [ils] veulent être estimés, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés » (65).</li> <li>• La jalousie et la haine de l'autre (76-86) les dévorent. Ils n'en cherchent pas moins leur « bonheur » dans « l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie » (76).</li> <li>• En fait, « tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance [...] l'oubli de soi et de Dieu » (99).</li> </ul>
<b>3 Une vieillesse sans sagesse (remarques 105 à 125)</b>	Troisième et dernier âge de la vie, la vieillesse n'est pas davantage le temps de la sagesse. Égoïste, Géronte ne laisse pas à sa femme de quoi vivre après sa mort, bien qu'elle le soigne (105).

### III L'impossible harmonie des rapports sociaux (remarques 126 à 158)

Avec la remarque 126 débute la dernière partie du chapitre, dont elle constitue l'ample conclusion. Les hommes passent leur vie « à se défendre des uns et à nuire aux autres » (126).

- La terrible misère des campagnes (128) les laisse indifférents, comme à toutes sortes de misères (129-136).
- Ils sont foncièrement paresseux et inconstants, sans grand talent (137-147), souvent bavards (149-150) et parfois misanthropes comme Timon (155).
- « Celui qui n'a vu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connaît pas l'homme, ou ne le connaît qu'à demi » (156).

## Le genre et les procédés d'écriture

*Les Caractères* se définissent par leur écriture, qui constitue un genre à part, celui de la forme brève. Pour lapidaire et concise qu'elle soit, elle n'en est pas moins très variée dans ses modes de présentation, ainsi que dans ses procédés stylistiques.

### 1 • Le choix de la forme brève

*Les Caractères* relèvent d'une écriture du fragment. Ils se composent de formes brèves, particulièrement privilégiées par les écrivains moralistes.

#### ① Une écriture du fragment

• La première chose qui frappe quand on lit *Les Caractères*, ou même lorsqu'on feuillette l'ouvrage, c'est leur aspect fragmenté, discontinu. Point d'intrigue suivie, comme dans un roman, ni d'action, comme dans une pièce de théâtre. Chaque chapitre se compose de plusieurs «**remarques**». Chaque remarque constitue une **unité autonome possédant son propre sens**. Elle peut se lire indépendamment de celle qui la précède ou la suit. Parfois, elle peut traiter un thème précédemment abordé ou, à l'inverse, passer à un autre sujet.

• Ainsi, les deux premières remarques du chapitre «De la cour» brossent le tableau succinct des vices de cour, tandis que les deux suivantes évoquent son aspect perpétuellement changeant. L'unité de tous ces fragments réside dans la catégorie à laquelle ils appartiennent et qu'indiquent les têtes de chapitre: «la société», «la ville», «la cour», «les grands», «le souverain», «l'homme».

#### ② Des formes brèves

• Ces fragments sont autant de formes brèves. Certaines d'entre elles ne comptent qu'une phrase: «Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu?» («De la cour», VIII, 69).

• Les remarques qui courent sur plus d'une page sont minoritaires. On en trouve dans le chapitre « De la cour » (VIII, 74) et dans celui du « Souverain », avec les portraits de Démophile et de Basilide (X, 11) et l'éloge de Louis XIV (X, 35). Le chapitre « De l'homme » contient le très long portrait de Ménalque (XI, 7), et un développement sur la jalousie et l'émulation (XI, 85). Même lorsqu'elles s'étendent sur trois pages, ces formes restent plus brèves qu'une nouvelle, à plus forte raison qu'un roman et parfois qu'un poème.

### 3 Une forme privilégiée par les moralistes

• La forme brève n'est pas une invention de La Bruyère. Tous les écrivains moralistes, de l'Antiquité à nos jours, l'ont adoptée. *Les Caractères* du Grec Théophraste, sous le patronage duquel se place La Bruyère, en sont constitués.

• Au XVII<sup>e</sup> siècle, Pascal (1623-1662) l'utilise dans ses *Pensées* (1670), ainsi que La Rochefoucauld (1613-1680) dans ses *Maximes*. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Vauvenargues (1715-1747) s'y rallie à son tour dans ses *Maximes et réflexions*; et plus près de nous, au XX<sup>e</sup> siècle, Émil Cioran (1911-1995), d'origine roumaine, la reprend dans son *Précis de décomposition* (1949), par exemple.

• C'est que la forme brève permet de multiplier les points de vue, les observations et les analyses.

## 2 Des formes très diverses

Pour être brèves, ces formes n'en sont pas moins très diverses. C'est même une des conditions de leur intérêt, sous peine de verser dans la monotonie et l'uniformité (et en conséquence de lasser le lecteur). Elles sont de natures si différentes qu'il est difficile d'en dresser un tableau complet. En voici les principales formes.

### 1 Des définitions

• C'est l'aspect le plus simple, qui sert à **préciser une idée ou une notion**. Par exemple: « Celui-là, est riche; qui reçoit plus qu'il ne consume; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette » (« Des biens de fortune »,

VI, 49). Ou encore: «Nommer un roi père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition» («Du souverain ou de la république», X, 27). Et dans le chapitre «De l'homme»: «Le sot est automate, il est machine» (XI, 142).

## 2 Des réflexions ou analyses

- La Bruyère donne son avis sur des sujets aussi divers que le **stoïcisme**, qu'il juge utopique («De l'homme», XI, 3) ou les **jeux d'argent**, qui lui paraissent «comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes» («Des biens de fortune», VI, 74). Une longue analyse psychologique précise les rapports que peuvent entretenir la **jalousie** et l'**émulation**, qui sont en principe des notions contradictoires («De l'homme», XI, 85).

## 3 Des descriptions

- L'**évoocation de la cour** fait partie des descriptions les plus célèbres du recueil: «L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens au contraire, durs, féroces» («De la cour», VIII, 74). La terrible **misère des campagnes** est un tableau saisissant: «L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles...» («De l'homme», XI, 128).

## 4 Des sentences

- Une sentence est une **pensée ou une morale brièvement exprimée**. Elle appartient à la même famille que l'adage, le précepte ou l'aphorisme. Ainsi: «Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié» («De la société et de la conversation», V, 81); ou encore: «Jeunesse du prince, source de belles fortunes» («De la cour», VIII, 55); et encore: «Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères» («De l'homme», XI, 82).

## 5 Des maximes

- Distinguer les sentences des maximes n'est pas toujours aisé. Comme la sentence, la maxime est une **formule lapidaire** et concise, mais à la différence de la sentence, elle use de figures de style telles que l'**anti-thèse** ou la **métaphore** (voir p. 348).



• Bien que La Bruyère se défende d'en avoir écrit, les maximes sont assez fréquentes. Par exemple: «Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite» («De la cour», VIII, 101); ou encore: «Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père» («De l'homme», XI, 13).

### 6 Des portraits

• Ils sont nombreux, principalement de deux sortes: collectifs et individuels. Parmi les portraits de groupe, voici **les Crispins, les Sannions** («De la ville», VII, 9 et 10), **les «gens aventuriers»** («De la cour», VIII, 16), **les enfants** («De l'homme», XI, 53, 56, 57). D'autres portraits sont individuels, comme ceux de **Giton** et de **Phédon** («Des biens de fortune», VI, 83), de **Théodote** («De la cour», VIII, 61), d'**Irène** («De l'homme», XI, 35).

### 7 Des caractères

• Ils se différencient des portraits en ce qu'ils ne comportent aucun détail physique ou vestimentaire. **Hermagoras** est un pédant, qui sait tout de l'antiquité et rien sur son époque, **Arrias** est un fanfaron («De la société et de la conversation», V, 74, 9) et **Ergaste** est un riche sans scrupule («Des biens de fortune», VI, 28).

• Le chapitre «De l'homme» renferme toute une série de caractères: **Ménalque** est le type même de l'étourdi (XI, 7); **Gnathon** (XI, 121) et **Ruffin** (XI, 123) incarnent l'égoïsme; **Cliton** est un gourmand (XI, 122) et **Antagoras** (XI, 125), un infatigable plaideur. Autant de caractères que l'on retrouve dans les comédies.

## 3 • Des procédés stylistiques très variés

À la diversité des formes répond la variété des procédés d'écriture, dont les principaux sont les suivants.

### 1 Des interrogations et des exclamations

• Certaines remarques se présentent sous forme d'une question: «Qui peut définir la cour?» («De la cour», VIII, 3). Les exclamations expriment tantôt le **désenchantement**: «Triste condition de l'homme, et qui dégoûte

de la vie !» («Des biens de fortune», VI, 68); tantôt l'**amertume** du moraliste: «Que d'amis, que de parents naissent en une nuit au nouveau ministre!» («De la cour», VIII, 57); tantôt l'**incompréhension**: «Quelle bizarrerie!» («De l'homme», XI, 76).

## 2 Des apostrophes

• Ce sont des interpellations, qui consistent à s'adresser à une personne fictive ou réelle, présente ou absente, et parfois à une notion personnifiée (comme la Beauté). Par exemple: «Si vous êtes né vicieux, ô Théagène, je vous plains» («Des grands», IX, 2); ou encore: «Hommes en place, ministres, favoris, me permettez-vous de le dire?» («Du souverain ou de la république», X, 21).

## 3 Des comparaisons

• «La cour est comme un édifice bâti de marbre: je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis» («De la cour», VIII, 10). «L'esprit s'use comme toutes choses» («De l'homme», XI, 92).

## 4 Des parallèles

• Ils développent systématiquement une comparaison entre deux réalités, deux notions, deux individus pour souligner ce qui les rapproche, et surtout ce qui les différencie. Ainsi de **Giton** le riche et de **Phédon** le pauvre («Des biens de fortune», VI, 83); des grands et du **peuple** («Des grands», IX, 53); de **Démophile** le défaitiste et de **Basilide** le belliciste («Du souverain ou de la république», X, 11); ou de la **jalousie** et de l'**émulation** («De l'homme», XI, 85).

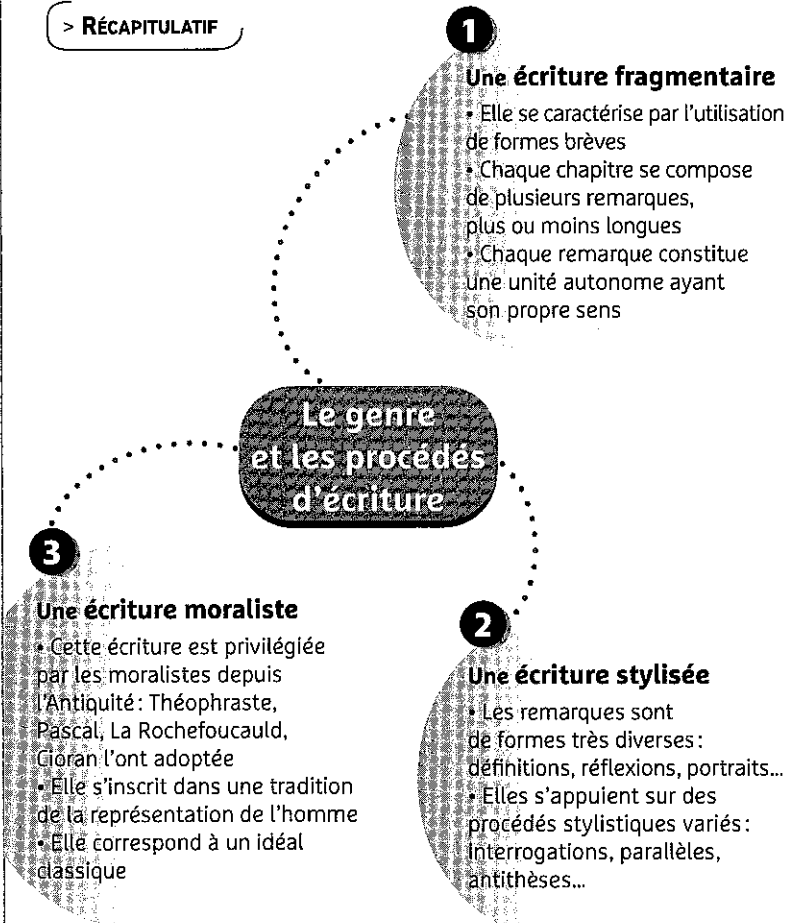
## 5 Des antithèses

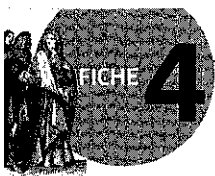
• Elles sont nombreuses, étant la figure de style préférée des maximes, à qui elles donnent un tour souvent inattendu et une profondeur à la pensée: «Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire» («De la cour», VIII, 37); «Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous nous les fait haïr, mais un salut ou un sourire nous les réconcilie» («Des grands», IX, 16); «Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie» («De l'homme», XI, 34).

## Conclusion

La forme brève exige donc des qualités que le classicisme a toujours privilégiées : la précision de la pensée, la concision de l'expression et sa variété.

### > RÉCAPITULATIF





FICHE

4

## La comédie sociale (chapitres V à X)

Sous le regard de La Bruyère, la « société », c'est-à-dire les salons mondains, la bourgeoisie de Paris (la « ville »), les courtisans, les grands du royaume, tous affichent une apparence qui n'est ni naturelle ni sincère, comme s'ils jouaient un rôle. Ils sont soumis au règne du paraître, qui transforme la vie sociale en une comédie universelle, ambiguë dans ses effets et conséquences.

### 1 • Le règne du paraître

Celui-ci s'incarne principalement de trois façons : en se donnant en spectacle, en jouant un rôle et en vivant constamment masqué.

#### ① Se donner en spectacle

• La **vanité** (la « fatuité » comme on disait au xvii<sup>e</sup> siècle) pousse certains à se comporter comme des **acteurs** et à vivre comme s'ils étaient sur une scène. Les femmes fréquentent les lieux à la mode pour faire admirer leur toilette, et les hommes, le luxe de leur carrosse (« De la ville », VII, 3). Les autres sont leur « public », dont ils recherchent les compliments. Les riches sont naturellement enclins à étaler leur richesse qui est la preuve de leur réussite.

• **Giton** se tient ainsi au centre d'une petite cour : « Il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui » (« Des biens de fortune », VI, 83). Les « **Pamphiles** » excellent dans l'art de se mettre en scène. Ils sont « comme sur un théâtre », en représentation permanente, ce sont de « vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris » – ces noms étant ceux de célèbres comédiens de l'époque (« Des grands », IX, 50).

#### ② Jouer un rôle

• De se donner en spectacle à jouer un rôle, il n'y a qu'un pas. **Arrias** prétend tout savoir : « Il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. » Ce n'est en réalité qu'un vantard, qui sera pris

en flagrant délit de mensonge (« De la société et de la conversation », V, 9). Tel avocat feint d'être « accablé d'affaires » pour faire croire à sa haute valeur (« De la ville », VII, 6).

• **Clitiphon** joue à « l'homme important » en faisant longuement patienter dans son antichambre ceux qui viennent lui demander un service: il a à peine le temps de les recevoir (« Des biens de fortune », VI, 12). **N\*\*** tente de se faire passer pour un grand qui aurait ses entrées dans l'appartement du Roi (« De la cour », VIII, 15). **Cimon** et **Clitandre** se comportent comme si les affaires de l'État reposaient sur leurs seules épaules: « leur profession est d'être vus et revus » (« De la cour », VIII, 19).

### 3 Vivre masqué

• **La cour est par excellence le lieu des apparences**; elles y sont trompeuses. C'est « un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels » (« De la cour », VIII, 63). L'incessante recherche des faveurs commande en permanence les comportements: « L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt; c'est ce que l'on digère le matin et le soir » (« De la cour », VIII, 22). Un nouveau favori se voit subitement entouré d'amis, qui l'abandonneront sitôt qu'il tombera en disgrâce (« De la cour », VIII, 31, 57).

• Les démonstrations d'amitié et les offres de service n'ont rien de spontané et de sincère: « Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ». Il ne livre jamais rien de lui, « déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments » (« De la cour », VIII, 2). **Le courtisan est un hypocrite** par nécessité, par profession.

## 2 • Une comédie universelle

Parce que chacun y participe à sa façon, cette comédie sociale affecte toute la société, traverse même toutes les époques et, en définitive, transforme le monde en un vaste théâtre.

### 1 Répandue dans toute la société

• Une large part de la société participe avec plus ou moins de bonheur au monde des apparences. « Paris » est « pour l'ordinaire le singe de la

cour» (« De la ville », VII, 15) et s'efforce de se comporter comme elle. Les rivalités au sein de la magistrature reproduisent celles de la cour (« De la ville », VII, 5). Les « femmes de la ville » sont en « imitation de celles de la cour » (« De la ville », VII, 16). Ce mimétisme s'étend partout et sévit dans de nombreuses professions.

- C'est que « l'air de cour est contagieux : il se prend à V\*\*, comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise ; on l'entrevoit en des fourriers, en de petits contrôleurs, et en des chefs de fruiterie » (« De la cour », VIII, 14). Vivant tantôt à Versailles et tantôt sur leur fief de province, les grands contribuent à le répandre : « On livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté » (« De la cour », VIII, 12). **Ainsi la comédie sociale se propage-t-elle partout.**

## 2 Traversant toutes les époques

- Générale, la comédie est aussi **éternelle**. Elle traverse toutes les époques, même si ses formes peuvent varier : « Dans cent ans le monde subsistera en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs ». **Chaque génération reprend et prolonge le spectacle** : « Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ». Après eux, de « nouveaux acteurs » prendront leur place (« De la cour », VIII, 99). Et ainsi de suite.

- La comédie sociale est à la fois **inhérente à la société et à la nature humaine**. La vanité est en effet de tous les temps et n'épargne personne. Quant au désir de s'enrichir, il est profondément ancré dans le cœur de l'homme : « L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir » (« Des biens de fortune », VI, 51). La comédie sociale durera tant qu'existeront ces ressorts fondamentaux du comportement humain.

## 3 Le vaste théâtre du monde

- La métaphore filée du monde comme représentation théâtrale n'est pas une simple figure de style. Elle renvoie à une conception de l'existence, qui remonte à l'Antiquité où l'on parlait de *theatrum mundi* (le théâtre du monde, en latin). En fixant le sort des hommes, les dieux se comportent en dramaturges, en auteurs d'une pièce dont ils sont

en même temps les spectateurs et dont les hommes sont les acteurs involontaires et souvent inconscients.

**Qu'est-ce qu'une métaphore filée ?**

Une métaphore est dite filée quand elle se développe longuement sur une ou plusieurs phrases.

• Cette conception a perduré au-delà de l'Antiquité. Elle s'est désacralisée avec le courant baroque des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, pour qui tout n'est qu'apparences ; et elle a conservé sa **coloration religieuse** avec le catholicisme qui l'a adoptée. La Bruyère emprunte à l'une et à l'autre de ces tendances. S'il n'est pas l'auteur de cette comédie, il en est l'observateur, le spectateur privilégié. Et catholique lui-même, il considère que les hommes évoluent sous le regard de Dieu.

### 3 • Une comédie sociale ambiguë

Générale et éternelle, cette comédie est aussi ambiguë. Si elle prête à sourire, elle a des conséquences inquiétantes. En ravalant les hommes au rang de personnages de comédie, elle conduit à l'immoralisme et au soupçon. En mêlant le sourire à la gravité, cette comédie sociale serait-elle au fond une tragi-comédie ?

#### ① Des hommes réduits à des personnages de comédie

• Les gens dépeints par La Bruyère sont souvent atteints de monomanies, comme possédés par une idée fixe, tels par exemple les personnages de Molière. Ils incarnent des types : **Arrias** est un vantard (« De la société et de la conversation », V, 9), **Sylvain** un nouveau bourgeois gentilhomme et **Chrysispe** un parvenu (« Des biens de fortune », VI, 19, 27), **Narcisse** est un mondain (« De la ville », VII, 12), **Ménophile**, un hypocrite (« De la cour », VIII 48)... Si sérieux qu'ils soient, *Les Caractères* sont fortement empreints de burlesque.

**Qu'est-ce que le burlesque ?**

Au sens précis du terme, le burlesque naît d'un contraste entre le fond et la forme, comme traiter sérieusement un sujet léger ou l'inverse. Par extension, est burlesque tout ce qui est outré, extravagant et par-là même, comique.

• En se généralisant à la société, la comédie sociale se dégrade progressivement : plus on s'éloigne de la cour, plus l'imitation en devient maladroite. Déjà « Paris » la « singe » : le verbe est péjoratif ; certaines Parisiennes ont « une mauvaise imitation de celles de la cour » (« De la ville », VII, 16). C'est une source de ridicule.

## 2 De l'immoralisme au soupçon

• Si elle prête à sourire, cette comédie sociale possède par ailleurs des aspects inquiétants. La **loi du paraître** conduit à rejeter les vertus les plus traditionnelles parce qu'elles sont inutiles. C'est une évidence à la cour : « N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour » (« De la cour », VIII, 62).

• Même quand elles existent, **les vertus font l'objet d'une véritable suspicion**. Avoir « de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement » ne sont pas de minces qualités. Mais ne sont-elles pas feintes ? Et féliciter celle ou celui qui les possède peut passer pour de la flatterie. « Elles me sont suspectes, et je les récuse », conclut La Bruyère (« Des grands », IX, 20). L'héroïsme procède-t-il d'une grandeur d'âme ou du désir de faire parler de soi ? Un simple soldat en fera rarement preuve, mais un général voudra montrer sa bravoure : pour la gloire, ou par gloriole (« Des grands », IX, 41).

## 3 Comédie ou tragi-comédie ?

• Au XVII<sup>e</sup> siècle, la « comédie » désigne une pièce du répertoire comique, mais aussi le théâtre en général. Parce que *Les Caractères* prêtent à la fois à sourire du comportement des hommes et à s'en inquiéter, la comédie sociale qu'ils mettent en scène se rapproche de la tragi-comédie.

### Qu'est-ce qu'une tragi-comédie ?

Genre littéraire en faveur au XVII<sup>e</sup> siècle, la tragi-comédie mêle des éléments sérieux, graves, empruntés à la tragédie, à d'autres plus légers, empruntés à la comédie. Par exemple : *Clitandre* (1631) ou, dans sa version de 1637, *Le Cid* de Corneille. Par extension, la tragi-comédie mêle le grave et le comique.



> RÉCAPITULATIF

**La comédie sociale**

**1**

**Le règne du paraître et des faux-semblants**

- Aucun homme n'échappe à la loi incontrôlable du paraître
- Tous se donnent en spectacle et avancent masqués: Giton, les Pamphiles, Arrias se comportent comme des acteurs

**3**

**Quand la comédie tourne au tragique**

- Les gens dépeints par La Bruyère prêtent parfois à sourire
- L'inquiétude gagne lorsque la comédie favorise l'immoralisme et rejette la vertu

**2**

**Le monde est un théâtre**

- Propre à la nature humaine, la comédie sociale traverse les sociétés et les époques
- Les grands font étalage de leur puissance et de leur richesse; les hommes ordinaires les imitent, mal



FICHE

5

## Peindre les hommes, examiner la nature humaine (chapitre XI)

«Les mœurs de ce siècle», précise le sous-titre des *Caractères*. L'ambition de La Bruyère ne se limite toutefois pas à la peinture de ses contemporains. À travers eux, il souhaite «peindre les hommes en général», comme il le dit dans la préface de son ouvrage. C'est vouloir aller du particulier à l'universel. Le titre du chapitre XI des *Caractères* est d'ailleurs significatif : «De l'homme», et non pas «Des hommes» ou «De certains hommes». Dans sa quête de saisir l'homme dans son essence, La Bruyère expose une conception pessimiste de la nature humaine, insiste sur les limites de l'être humain et véhicule une vision très négative de l'existence.

### 1 • Une conception pessimiste de la nature humaine

L'homme est un être fondamentalement pétri de vices et de défauts. Sa méchanceté est innée, ineffaçable, et elle s'endurcit avec le temps.

#### ① Une méchanceté innée

• **Les hommes naissent mauvais.** S'indigner de «leur dureté», de «leur ingratitude», de «leur injustice» et autres vices est inutile : «ils sont ainsi faits, c'est leur nature». **Les corriger est aussi impossible** que d'empêcher une «pierre» de tomber ou les flammes «s'élever». Pas plus qu'on ne peut changer les lois de la gravitation universelle, pas plus on ne peut changer l'homme.

• En ouverture du chapitre, cette première remarque donne le ton à l'ensemble. L'homme est un être imparfait. **Le propos est radical.**

#### ② Une méchanceté ineffaçable

• Aucun des trois âges de l'existence – l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse – que La Bruyère passe en revue ne corrige ou n'atténue son imperfection originelle.

• **L'enfance est tout sauf le temps de l'innocence** : « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux [...] volages, timides [peureux], intempérants, menteurs, dissimulés ». Plus grave encore, « ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes » (50).

• Les vieillards sont avarés (113) et inconséquents comme **Géronte** qui, à sa mort, ne laisse à sa femme qui l'a pourtant soigné, pas même de quoi vivre (105), égoïstes comme **Aurèle** (107) ou **Phidippe** (120) qui n'aime personne.

• Quant aux adultes, ils se préoccupent tant de s'enrichir que tous les moyens leur semblent bons pour y parvenir. Les portraits qu'en brosse La Bruyère ne sont pas à leur avantage : **Ménalque** est un distrait maladif (7) ; **Gnathon** est d'une insupportable grossièreté (121) ; **Cliton** est un goinfre (122) ; **Ruffin** est indifférent aux malheurs des autres, même ceux de sa propre famille (123)... On cherche en vain le portrait d'un honnête homme.

### 3 Une méchanceté qui s'endurcit

• La Bruyère distingue **deux sortes de vices** : ceux que « nous ne devons à personne » et que « nous fortifions par l'habitude » ; et ceux que « l'on contracte » et qui nous sont au départ « étrangers » (15). Or ces vices acquis ne se substituent pas aux vices innés, ils s'y ajoutent et les renforcent.

• Preuve en sont les innombrables procès que se font les hommes, les condamnations à la prison, à mort (aux « supplices »). Si les hommes devenaient bons, il n'y aurait pas besoin de tout cet arsenal judiciaire et répressif (27, 127). La Bruyère s'effraie ainsi de la « férocité » avec laquelle « les hommes traitent d'autres hommes » (127).

## 2 • Les limites de l'être humain

Marqué par sa nature corrompue, l'homme ne saurait vivre sereinement. C'est un être insatisfait, inapte au bonheur et incapable de s'améliorer.

### 1 Une insatisfaction permanente

• La **vanité** et la **cupidité** poussent les hommes à toujours vouloir plus qu'ils n'ont : plus d'honneurs, plus de richesses, de plaisirs. Si, par ex-

traordinaire, un roi comblait tous leurs désirs, ils n'en seraient pas pour autant heureux. « Qui oserait se promettre de contenter les hommes ? », se demande La Bruyère (145).

- Critiquer même « des choses qui sont parfaites » est leur réaction spontanée. Avec le temps, tout perd d'ailleurs de sa saveur et devient banal : « Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencements » (145). Seraient-ils éternels qu'ils ne se sentiraient pas pour autant comblés (32).

## 2) Une incapacité au bonheur

- Cette insatisfaction empêche les hommes d'être heureux, en partie par nature, en partie par leurs propres fautes. Ils « semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté ; peu en échappent » (23). Ils n'en sont pas moins **responsables de leur sort**.

- Trop souvent, ils recherchent le bonheur là où il n'existe pas, dans ce

### Blaise Pascal (1623-1662)

Dans ses *Pensées*, dont la première publication posthume date de 1670, Pascal appelle « divertissement » tout ce qui détourne l'homme de découvrir son néant et de se tourner vers Dieu. On y lit notamment cette phrase, dont La Bruyère se fait l'écho : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas demeurer en repos dans une chambre ».

que les autres pensent d'eux par exemple, ces autres « que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions » (76). **Ils se détournent de la vie de l'esprit, de la sagesse** et, pour le catholique qu'est La Bruyère, de Dieu (101). Rejoignant Pascal, La Bruyère conclut que « tout notre mal vient de ne

pouvoir être seuls ; de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu » (99).

## 3) Une impossibilité à s'améliorer

- La prise de conscience de ses limites n'incite pas l'homme à se remettre en cause. Il préfère les oublier pour continuer à vivre comme il l'entend, quitte à se complaire dans une certaine indolence : « L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société » (101).

- Pour l'éviter, **il s'adonne à des futilités**, qui ne changent ni son état d'esprit ni sa manière de vivre. Certains hommes évoluent certes au cours de leur vie, mais c'est souvent pour passer d'un extrême à l'autre. Bien peu sont capables en réalité de s'amender (99).

### 3 • Une vision négative de l'existence

Aussi l'idée que La Bruyère se fait de l'existence est-elle aussi pessimiste que celle qu'il se fait de la nature humaine. Le mal-vivre est si répandu qu'on peut se demander si la vie mérite d'être vécue, à moins que, si faibles soient-elles, il n'y ait quelques lueurs d'espoir.

#### ① Un mal-vivre largement répandu

- Pour La Bruyère, seuls **trois « événements »** importent vraiment : **naître, vivre et mourir**. Or, constate-t-il, l'homme « ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre » (48). Si la naissance et la mort relèvent d'un constat objectif, l'oubli de vivre est un jugement personnel.
- Avec et après Pascal, de nouveau, La Bruyère considère que **l'homme fait un mauvais usage du temps** qu'il lui est donné de vivre. S'en aperçoit-il qu'il est trop tard, parce qu'il est vieux, ou qu'il ne parvient pas à changer : « Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage » (46 ; voir aussi 121).

#### Un autre grand moraliste du XVII<sup>e</sup> siècle : La Rochefoucauld (1613-1680)

La Rochefoucauld est aussi pessimiste que La Bruyère sur la nature humaine. Dans ses *Maximes* (1664), il développe l'idée que l'amour-propre est à l'origine de toutes les actions et comportements, même les plus louables en apparence : « On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt », écrit-il par exemple.

#### ② La vie mérite-t-elle d'être vécue ?

- Vaut-il dans ces conditions se donner la peine de vivre ? La Bruyère ne formule pas la question en ces termes, mais il la suggère. Les conditions matérielles importent finalement peu : « Si la vie est misérable, elle est

pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre » (33). Les riches redoutent de mourir et les pauvres de vivre, à l'instar de ces « animaux farouches » qui grattent la terre dans l'espoir d'y glaner de quoi se nourrir (128).

- Indépendamment de ces conditions sociales et économiques, La Bruyère juge que la vie est courte est ennuyeuse, qu'elle est « un [long] sommeil » entre la période antérieure à notre naissance et celle d'après notre mort, dont nous n'avons dans les deux cas aucun souvenir (47). On ne peut être plus radicalement désabusé.

### 3 Une lueur d'espoir ?

- La condition humaine est-elle donc à ce point insupportable qu'aucun remède ne puisse en alléger le poids ? La Bruyère en entrevoit deux, encore sont-ils d'une efficacité aléatoire. Le premier est **le travail**, qui permet d'échapper à l'ennui et qui évite de se disperser dans des futilités (101). Le second est **la philosophie**, dont La Bruyère fait un éloge appuyé. Convenant à tous et à chacun, « elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté ; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort » (132).

### Conclusion

La Bruyère ne cultive donc aucune illusion sur la nature humaine et sur l'existence. C'est un pessimiste par tempérament et, pourrait-on dire, par vocation. Il n'existe pas en effet de moraliste optimiste. La Bruyère s'inscrit de la sorte dans la lignée des moralistes qui dénoncent les vices et défauts des hommes dans l'espoir de les amender, ne serait-ce que légèrement. « On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction », écrit-il dans la préface de ses *Caractères*. Montrer les défauts, parfois en faisant rire ou sourire, et instruire : en cela La Bruyère est un moraliste classique.

> RÉCAPITULATIF

1

**Une vision négative de l'homme et de la société**

- L'amertume qui se dégage d'une telle peinture des hommes et de la société traduit le profond pessimisme de La Bruyère
- Il considère que l'être humain naît, vit et meurt mauvais, pétri de vices

**Peindre les hommes, examiner la nature humaine**

3

**Un jugement sans appel : l'existence entière est corrompue**

- Aucun homme n'échappe à une vie courte et misérable
- Le travail et la philosophie sont les seuls moyens de la supporter

2

**L'homme est incapable d'être heureux**

- Cupide et vaniteux, il est éternellement insatisfait
- A son incapacité d'accéder au bonheur s'ajoute l'impossibilité de s'améliorer



## Les Caractères en 12 citations

Voici une sélection de 12 citations clés classées par thèmes. Apprenez-les par cœur : cela vous permettra, lors des épreuves du bac, d'illustrer précisément votre argumentation sur l'œuvre.

### ● L'art de vivre en société

Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos.

(« De la société ou de la conversation », V, 23, p. 35)

### ● La richesse et la pauvreté

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre.

(« Des biens de fortune », VI, 47, p. 76)

### ● Paris

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont autant de petites républiques, qui ont leurs lois, leurs usages, leur jargon, et leurs mots pour rire.

(« De la ville », VII, 4, p. 97)

### ● La cour

La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

(« De la cour », VIII, 10, p. 119)

L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt.

(« De la cour », VIII, 22, p. 126)



### ● Les grands • Le roi

L'on doit se taire sur les puissants : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

(« Des grands », IX, 56, p. 190)

Nommer un roi père du peuple est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition.

(« Du souverain ou de la république », X, 27, p. 213)

### ● De l'homme

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

(« De l'homme », XI, 34, p. 238)

### ● La comédie sociale

Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs.

(« De la cour », VIII, 99, p. 158)

Les Pamphiles [sont] toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie.

(« Des grands », IX, 50, p. 184)

### ● La nature de l'homme

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.

(« De l'homme », XI, 1, p. 219)

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. Il ne sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

(« De l'homme », XI, 48, p. 241)

# La comédie sociale à travers les arts

## Une comédie qui traverse tous les siècles

La monarchie et l'absolutisme de Louis XIV ont favorisé l'émergence de la comédie sociale : tout dépendait du roi et il n'y avait point de salut possible en dehors de la cour. Chacun cherchait donc à s'y « avancer », en ménageant les intérêts des uns et des autres et en essayant de capter les bonnes grâces d'un grand, d'un favori, du roi. L'apparence n'était dans ces conditions jamais le réel. Cette comédie sociale n'a toutefois pas disparu avec la monarchie : celle-ci est de tous les régimes, de toutes les époques, même de la nôtre : qui n'a jamais embelli son profil sur les réseaux sociaux ? En réalité, la comédie sociale existe depuis que les hommes vivent en société. Ses formes et son expression varient naturellement avec les époques. Mais il s'agit toujours de paraître au mieux de ses intérêts, quelle qu'en soit la nature.

## Des expressions artistiques variées

Aussi les images proposées et étudiées appartiennent-elles à des siècles différents : les unes datent du XVII<sup>e</sup> siècle, d'autres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elles appartiennent également à diverses disciplines artistiques : la peinture, le cinéma, le théâtre. Elles expriment enfin plusieurs facettes de la comédie sociale : solennelle et obsequieuse (● IMAGE 1) ; ridicule et provocatrice (● IMAGE 2) ; masquée et fuyante (● IMAGE 3) ; mondaine et surjouée (● IMAGE 4).



## Molière à la table de Louis XIV (1863)

- **Auteur** : Jean-Léon Gérôme (1824-1904)
- **Technique** : Huile sur toile
- **Dimensions** : 45,7 x 78,7 cm
- **Genre** : scène historique



L'œuvre est reproduite en couleurs sur les rabats

### L'artiste et le roi

Peintre et sculpteur, Jean-Léon Gérôme est un peintre académique, traditionnel, rigoureux et précis. Il se spécialise dans des scènes orientalistes, mythologiques et historiques. Son *Molière à la table de Louis XIV* appartient à une série de quatre tableaux historiques (dont la *Réception du Grand Condé à Versailles*, 1878) composés entre 1863 et 1896. Membre de l'Académie des Beaux-arts, il bénéficia de son vivant d'une grande notoriété. Mais son hostilité aux peintres d'avant-garde et, notamment, aux impressionnistes, le fit rapidement tomber dans l'oubli après sa mort.

Molière, qui a créé plusieurs de ses pièces à Versailles, salue ici le roi dans une attitude de grande déférence, tandis que les autres personnages regardent le roi, assis, comme s'ils assistaient à une cérémonie. La Bruyère évoque les rapports difficiles entre les écrivains et les riches : « Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! [condamnation à l'exil ou à l'oubli des écrivains] » (Des biens de fortune, VI, 56).



### Lire l'image

- 1/ Quelles sont les composantes de cette image ?
- 2/ Comment se tient Molière ? Où est le roi ?
- 3/ Quels éléments donnent l'impression qu'il s'agit d'une représentation théâtrale ?

2

**Ridicule** (1996)

- **Réalisateur** : Patrice Leconte (né en 1947)
- **Scénariste** : Remi Waterhouse
- **Principaux acteurs** : Fanny Ardant, Bernard Giraudeau, Charles Berling, Jean Rochefort
- **Genre** : film, comédie dramatique



L'œuvre est reproduite en couleurs sur les rabats

**Un numéro déplacé**

Dans les dernières années du règne de Louis XVI, arrive à la cour Grégoire de Ponceludon (Charles Berling), un jeune noble, naïf et désargenté. Il vient solliciter de l'argent pour pouvoir assécher les marais de la Dombes, où sévissent de nombreuses épidémies. On le reçoit moins pour l'aider que pour se moquer de lui, de ses manières provinciales et de son ignorance des usages de la cour. Il est ainsi invité à une réception où les courtisans s'amuse et médisent.

Symbole de l'immoralisme ambiant, l'abbé de Villecourt (Bernard Giraudeau) se donne en spectacle au milieu du salon comme s'il était sur une scène. Humilié, Grégoire de Ponceludon quittera Versailles après avoir dénoncé l'absurdité de la vie de cour. Qui est en définitive le plus ridicule : lui, par son ignorance des bonnes manières, ou le milieu de la cour ? Comme le remarquait La Bruyère : « Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit ; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur » (*Des grands*, IX, 12).

**Lire l'image**

- 1/ Quelles sont les composantes de cette image ?
- 2/ A quel détail vestimentaire voit-on et sait-on qu'il s'agit d'un prêtre ?
- 3/ En quoi se comporte-t-il comme un acteur ?

3

## Autoportrait aux masques (1899)

- **Auteur** : James Ensor (1860-1949)
- **Technique** : peinture (huile sur toile)
- **Dimensions** : 80 x 120 cm



L'œuvre est reproduite en couleurs sur les rabats

### « Je » est toujours un autre

Peintre, graveur et anarchiste belge, James Ensor s'est exercé dans différents genres : le portrait, le paysage et les transpositions historiques (*L'Entrée du Christ à Bruxelles*, 1899). Longtemps méconnu et critiqué en raison de son anticonformisme, il accède à la notoriété à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Salué à la fin de sa vie comme « le prince des peintres », James Ensor est aujourd'hui considéré comme un peintre de la modernité. Son *Autoportrait avec des masques* illustre la comédie sociale : il montre les différents visages qu'un homme peut offrir à un moment donné dans des lieux différents, ainsi que ses modifications dans la durée. Aucun de ces masques n'est faux, mais aucun non plus n'est totalement vrai. Comme le constatait La Bruyère : « Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes » (*De la ville*, VII, 8) ; ou encore : « Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs » (*De l'homme*, XI, 6).



### Lire l'image

- 1/ Quelles sont les composantes de ce tableau ?
- 2/ Comment ce tableau s'organise-t-il par rapport à l'autoportrait ?
- 3/ Qu'expriment tous ces masques ?

## 4 Le Côté de Guermantes (2020)

- **Auteur** : Christophe Honoré (né en 1970)
- **Technique** : adaptation théâtrale
- **Dimensions** : mise en scène théâtrale
- **Acteurs** : Elsa Lepoivre, Stéphane Varupenne, Laurent Lafitte, Dominique Blanc



L'œuvre est reproduite en couleurs sur les rabats

### Une comédie mondaine chez une duchesse, d'après Proust

Écrivain, dramaturge, réalisateur, scénariste et metteur en scène, Christophe Honoré est un artiste aux multiples talents. En 2020, il fait jouer au théâtre Marigny par la troupe de la Comédie-Française une adaptation du *Côté de Guermantes* (1920-1921), un des volets d'*À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. Admirateur et amoureux de la duchesse Oriane de Guermantes, le narrateur parvient à la rencontrer lors d'une réunion mondaine. Oriane accueille ses invités avec grâce et force démonstration. Tout n'est toutefois qu'apparence.

La comédie sociale du grand monde implique de respecter les codes en vigueur tout en n'y accordant pas une grande valeur. Comme le remarquait La Bruyère, « il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels » (*De la cour*, VIII, 63).

#### Lire l'image

- 1/ Quelles sont les composantes de cette image ?
- 2/ Quelle est la disposition des personnages ?
- 3/ Qu'y a-t-il d'excessif dans cette scène ?

## Sujet de dissertation

Selon Xavier Malton, auteur d'une étude sur La Bruyère, « la comédie sociale que dévoilent et dénoncent *Les Caractères* contraint chacun à se mettre en scène. »

Vous commenterez cette citation en un développement structuré. Votre travail prendra appui sur *Les Caractères*, sur les textes et documents que vous avez étudiés dans le cadre du parcours « La comédie sociale », ainsi que sur votre culture personnelle.

### pour vous aider

Pour la méthode générale de la dissertation, reportez-vous à la fiche page 382.

#### 1 Analyser le sujet

- La comédie sociale que dévoilent les *Caractères* contraint les personnages à se mettre en scène. Aussi le champ lexical est-il souvent celui du théâtre.
- Chacun se comporte donc comme un acteur, comme s'il était sur une scène de théâtre.

#### 2 Formuler la problématique

Sur la scène de théâtre qu'est le monde, chacun vient jouer son rôle. Quelles formes prend-il et quelles en sont les motivations ? Pourtant tel n'est pas toujours le cas : certains ne jouent pas, d'autres jouent par obligation morale et professionnelle. Cette comédie sociale n'est donc ni universelle ni forcément condamnable. La position de La Bruyère reflète une certaine conception de la vie.

#### 3 Organiser ses idées

##### > 1. Formes et significations de la mise en scène de soi

- Les formes : la vantardise, l'hypocrisie, la flatterie, les coteries, tout ce qui dissocie la vérité et les apparences. Ce qu'on voit n'est jamais ce qui est.
- Les significations : le besoin de se faire admirer ou estimer et, plus encore, la recherche de l'intérêt dans un monde où tout dépend de la faveur du roi ou des grands.

**> 2. Une mise en scène universelle ?**

Dans *Les Caractères*, tous ne jouent pas la comédie. Cependant, dans certains cas, la dissimulation s'impose :

- Cette comédie sociale n'est pas le fait du peuple et encore moins du monde paysan. L'un et l'autre sont trop préoccupés par leur survie pour songer à jouer un quelconque rôle. Leur franchise est telle qu'ils sont par ailleurs incapables de « jouer ». D'où l'affirmation de La Bruyère : « Je veux être peuple » (« Des grands », IX, 25)
- Le diplomate qui participe à une négociation internationale se trouve dans l'obligation de cacher son jeu pour le bien même du roi qu'il sert. La Bruyère consacre à cet art de la diplomatie l'une de ses plus longues remarques (« Du souverain ou de la république », X, 12). Le souverain lui-même doit « être secret [...] profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets » (« Du souverain ou de la république », X, 35).
- La dernière exception est celle du « sage », qui préfère se retirer de la « cour » (« De la cour », VIII, 101) ou du « monde » (« De la société et de la conversation », V, 83).

**> 3. Une conception philosophique du monde**

- La position de La Bruyère est celle de très nombreux moralistes : Pascal évoquait déjà le monde des apparences et voyait en l'homme un acteur qui ignore le sens de ce qu'il faisait. La Rochefoucauld voyait dans l'amour-propre l'origine de toutes nos actions, même les plus vertueuses.
- Plus profondément, on peut se demander si toute vie en société n'implique pas une certaine comédie sociale et une mise en scène de soi. De nombreux écrivains, et pas seulement les moralistes, l'ont dépeinte, tel Proust par exemple. Cette conception existait déjà dans l'Antiquité, qui parlait de *theatrum mundi*.

**4 Rédiger la dissertation**

**> L'introduction**

Expliquez précisément les deux formules clés : « comédie sociale » et « mettre en scène », employées négativement.

**> Le développement**

Appuyez-vous sur votre plan établi au brouillon. N'oubliez pas d'illustrer chacun de vos arguments par un exemple.

**> La conclusion**

Rappelez le bien-fondé et les limites de la citation, ainsi que ses implications philosophiques.



## Sujet de commentaire

Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre 30

> texte 2, page 296

### Commentez le texte.

Vous devrez composer un devoir qui présente de manière organisée ce que vous avez retenu de votre lecture et justifie, par des analyses précises, votre interprétation et vos jugements personnels.

#### pour vous aider

Pour la méthode générale du commentaire, reportez-vous à la fiche page 384.

### 1 Analyser le sujet

Le texte se présente comme une lettre écrite par Rica, un Persan en visite à Paris, à l'intention d'un autre Persan, resté dans son pays à Smyrne. Tout ou presque l'étonne, comme l'insatiable curiosité des Parisiens.

### 2 Formuler la problématique

Cet étonnement que Montesquieu prête à son personnage est faussement sincère. C'est un procédé satirique, qui, au-delà de sa portée comique, soulève la question, plus sérieuse, des apparences.

### 3 Organiser ses idées

#### > 1. Une satire des Parisiens

- Cette satire est fondée sur le principe du regard extérieur, étranger. L'étonnement de Rica vaut pour critique et dénonciation des travers de la société française, en l'occurrence des Parisiens.
- Une satire de leur « curiosité », mais plus encore de leur légèreté : ils s'intéressent en effet moins à Rica en tant que Persan qu'à son apparence vestimentaire.
- Ces Parisiens apparaissent, au moins dans la première partie du texte, comme portés à l'excès. Rica devient le seul sujet de conversation.

#### > 2. Un texte comique

- Le comique naît, d'une part, de la progression de l'absurde et, d'autre part, de l'effet de contraste entre les deux parties du texte, celle où Rica est habillé à l'orientale et celle où il est habillé à l'europpenne.

- Tant qu'il est habillé à l'orientale, Rica est l'objet de tous les regards. Une longue phrase en énumère les circonstances et les occasions, toutes introduites par la conjonction de subordination « si ». Rica se voit même « multiplié dans toutes les boutiques » qui accrochent son portrait à leur devanture.

- Cette amplification cesse dès qu'il porte un costume à l'européenne. Ce retour au quasi-néant fait sourire et accentue la portée satirique du texte.

### > 3. Une réflexion philosophique

- Ce texte comique soulève une question sérieuse : celle des apparences, de la comédie sociale. Aucun Parisien, par exemple, ne demande à Rica quelles sont les mœurs et coutumes de son pays, quelles sont ses impressions de voyage.

- La question finale : « Comment peut-on être Persan ? » témoigne évidemment de l'arrogance des Parisiens qui n'imaginent pas qu'on ne puisse pas être Français, ou Européen.

- La question en appelle logiquement et implicitement une autre : « Comment peut-on être Français ? » Ce regard (faussement) étranger et naïf est une invite à se regarder soi-même.

## 4 Rédigez le commentaire

### > L'introduction

Commencez par résumer le passage : en visite à Paris, un Persan s'étonne de ce qu'il voit et entend, et s'étonne encore plus d'être le centre de tous les regards. Puis introduisez la problématique.

### > Le développement

Appuyez-vous sur votre plan établi au brouillon. N'oubliez pas d'illustrer chacun de vos exemples par un argument.

### > La conclusion

Terminez en montrant que le passage dénonce de manière corrosive la comédie sociale qui privilégie le paraître au détriment de l'être.

## Sujet de contraction

Effectuez la contraction du texte ci-dessous, au quart de sa longueur, soit en 190 mots.

Une tolérance de +/-10 % est admise : votre travail comptera au moins 171 et au plus 209 mots. Vous placerez un repère dans votre résumé tous les 50 mots et indiquerez à la fin le nombre total de mots.

**Marc Dugain et Christophe Labbé, *L'Homme nu. La dictature invisible du numérique*, 2016, © Robert Laffont/Plon.**

La mise en concurrence avec la machine nous entraîne dans une course à la performance, perdue d'avance. Plus les ordinateurs améliorent leur vitesse de calcul, plus ils accélèrent notre rythme de travail. Toute tâche est urgente, tout est prioritaire, la consigne, c'est l'exécution immédiate. Les salariés sont transformés en athlètes sommés de faire toujours plus et plus vite. « Au lieu d'une diversité de rythmes, d'une succession de temps forts et de temps morts, la pression permanente à flux tendu, le « 24 heures sur 24 » et le « 7 jours sur 7 » ont envahi à peu près tous les emplois du temps et tous les emplois tout court », fait observer le sociologue Paul Virilio<sup>1</sup>. Se dessine alors un monde où « le mouvement est tout et le but sans valeur ». Un monde vidé de sens qui ne demande qu'à être comblé par la sagesse 2.0<sup>2</sup>.

Face à une machine érigée en modèle de perfection, l'erreur humaine est de moins en moins tolérée, nous sommes tenus d'être infaillibles. Une obligation du « zéro faute » totalement contre nature. Comme l'ont démontré les neurosciences<sup>3</sup>, l'erreur chez l'homme fait partie de l'apprentissage, elle est fertile. Le stress généré par cette compétition non avouée avec la machine cette

1. Essayiste et urbaniste, Paul Virilio (1932-2018) a travaillé sur les bouleversements qu'engendrent la technologie et la vitesse.

2. Le « 2.0 » désigne le Web conçu à partir des années 2000 comme un instrument favorisant

l'interactivité ; il est parfois appelé « Web participatif » ou « Web social ».

3. Les neurosciences ont pour objet l'étude du système nerveux.

20 compétition non avouée avec la machine est d'autant plus délétère  
que notre temps de connexion s'allonge démesurément. Chaque  
jour, un Américain encaisse en moyenne près de douze heures d'in-  
formations électroniques. La frontière entre la maison et le travail  
s'est disloquée au point que 60 % des cadres avouent continuer à  
25 travailler sur leur ordinateur portable une fois rentrés chez eux.  
Cette dilatation de la durée de connexion, bénéfique pour les big  
data, a eu pour effet d'augmenter les heures travaillées et donc la  
productivité. Au cours de sa journée, on estime qu'un cadre envoie  
une trentaine de mails et en reçoit 70. Pour ne pas avoir à éclu-  
30 ser au retour cette montagne de courriers électroniques, le réflexe  
est pris de ne jamais se déconnecter, même en vacances. Rendus  
accros à l'outil de travail, nous éprouvons une culpabilité à nous  
débrancher. Il faut rester joignable à tout moment, même au risque  
d'exploser comme un ballon. Un danger d'autant plus grand que  
35 ce flux d'informations ininterrompu, alimenté en permanence par  
des machines qui ne dorment jamais, malmène notre rythme bio-  
logique. [...]

Les big data ont fondu en un seul les temps du travail, du repos  
et des loisirs autrefois différenciés, or notre cerveau fonctionne sur  
40 un mode alterné, façonné par la rotation de la Terre sur elle-même  
en vingt-quatre heures. L'alternance du jour et de la nuit est pro-  
fondément inscrite dans notre programme biologique. En multi-  
pliant en apparence le choix des possibles comme autant de fenêtres  
ouvertes sur un écran d'ordinateur, les nouveaux outils génèrent,  
45 comme le souligne le philosophe Hartmut Rosa<sup>1</sup>, « une frustra-  
tion, celle de ne pas réussir à faire tout ce que l'on veut, et une insa-  
tisfaction, de mal faire ce que l'on fait. Nos pouvoirs potentiels, les  
options auxquelles nous avons accès augmentent sans cesse, alors  
que nos capacités concrètes diminuent progressivement ». Tenter  
50 de suivre la courbe exponentielle du nombre d'actions faisables par  
unité de temps est une course effrénée à l'abîme.

1. Sociologue allemand, Hartmut Rosa (né en 1955) travaille sur les phénomènes d'accélération sociale.

Le mal-être est d'autant plus fort que le digital nous précipite dans un puits de solitude, alors même que la promesse des réseaux sociaux est de multiplier nos amis comme des petits pains. Sur Facebook ou Myspace, où la moyenne est de 130 à 150 amis, chacun est tendu vers un objectif, améliorer son score, au motif que plus on a d'amis plus on est populaire. L'internaute se conçoit comme un sergent recruteur dont l'obsession est d'enrôler sous sa bannière, et peu importe qui. C'est l'illusion du quantitatif. On est loin de l'intention proclamée par le slogan actuel du réseau : « Facebook vous permet de rester en contact avec les personnes qui comptent dans votre vie. » [...]. En se virtualisant, pour plus d'efficacité et de rapidité, nos échanges se sont appauvris, vidés de ce qui fait la richesse d'une rencontre avec l'autre en face de soi, en chair et en os. Facebook et les autres réseaux sociaux ne sont pas des lieux de « rencontre » comme ils le prétendent, ce sont des masques à la solitude numérique. Les algorithmes<sup>1</sup> de mise en relation agrandissent le désert affectif en nous faisant croire que l'amitié est une quantité et, de cette façon, nous dissuadent d'aller chercher dans la vraie vie des amis authentiques. Hypnotisés par le réseau, entourés d'apparences d'amis, de fantômes numériques, nous risquons réellement de nous recroqueviller un peu plus sur nous-mêmes.

1. Les algorithmes sont un ensemble de règles opératoires propres à un calcul.

*pour vous aider*

Pour la méthode générale de la contraction de texte, reportez-vous à la fiche page 386.

**1 Définir la thèse du texte**

- Marc Dugain est romancier et Christophe Labbé journaliste spécialisé dans les questions de renseignement.
- Dans l'essai *L'homme nu*, qu'ils ont écrit en collaboration, ils s'alarment du danger que le numérique fait courir aux libertés individuelles. Dans l'extrait, ils analysent les conséquences de l'omniprésence du numérique dans la vie de tout un chacun.

**2 Repérer les idées principales**

- Identifiez les principaux thèmes de chaque paragraphe: par exemple, les conséquences de la mise en concurrence de l'homme et de la machine.
- Repérez comment ces thèmes s'articulent les uns aux autres. Quels sont les principaux connecteurs logiques?

**3 Rédiger la contraction**

- Résumez chacun de ces thèmes en quelques mots en respectant les connexions logiques.
- Évitez autant que possible les adjectifs qualificatifs, qui appellent souvent un développement plus long.

## Sujet d'essai

### Le progrès vous semble-t-il contribuer à l'amélioration de l'homme ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *Les Caractères*, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre du parcours « Peindre les hommes, examiner la nature humaine ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

#### pour vous aider

Pour la méthode générale de l'essai, reportez-vous à la fiche page 387.

#### 1 Analyser le sujet

Précisez bien l'enjeu de la question. Il ne s'agit pas de savoir si le progrès améliore les conditions matérielles de l'existence : c'est une évidence. Il s'agit de se demander s'il rend l'homme meilleur, si sa « nature » s'en trouve améliorée ou moins corrompue.

#### 2 Trouver des idées et les organiser

- Vous pouvez partir d'un raisonnement *a contrario*. L'absence de progrès rendrait-elle l'homme meilleur ? C'est peu probable. Le progrès permet-il à l'homme de se concentrer sur autre chose que la satisfaction de ses besoins élémentaires, fondamentaux ?
- Question également possible : est-ce la fonction ou le rôle du progrès que de se préoccuper de rendre l'homme perfectible ? Ou est-ce l'un des rôles de l'éducation, de la culture ?

#### 3 Rédiger l'essai

- Pensez à introduire votre essai en faisant le lien avec *Les Caractères* et/ou le texte à contracter.
- Veillez à concrétiser vos idées par des faits pertinents empruntés à différents combats pour l'égalité. Aidez-vous du parcours « Peindre les hommes, examiner la nature humaine ».



## L'épreuve orale

### Sujet d'oral

**Les Caractères, « De la société et de la conversation », V, 390**

> pages 23-24, lignes 42 à 63

Pour la méthode de l'épreuve orale, reportez-vous à la fiche page 390.

#### 1 LECTURE ORALISÉE

- Le texte se présente comme une conversation fictive entre l'auteur et un certain Acis, même si l'on n'entend que la voix de l'auteur. Le ton est d'abord animé, il devient par la suite réprobateur. Pour finir, vous devez prendre le ton du conseil.
- Par vos intonations de voix, votre lecture doit rendre sensible cette évolution.

#### 2 EXPLICATION DU PASSAGE

- Commencez par situer le passage. Indiquez de quel « caractère » il est ici question : Acis est un pédant qui se croirait déshonoré de s'exprimer simplement. Son portrait trouve donc naturellement sa place dans ce chapitre V consacré à la « conversation ».
- Dégagez les trois mouvements du texte : la mise en scène d'une incompréhension, la dénonciation d'un manque d'esprit et le conseil final.
- Insistez sur sa forme et sur son originalité : celle d'un dialogue dans lequel on n'entend que la voix de l'auteur. Cette forme pique la curiosité du lecteur et donne au texte sa vivacité.
- N'oubliez pas d'expliquer la métaphore des « diseurs de *phœbus* », et le jeu de mots sur lequel elle repose. En latin, *Phœbus* désigne le Soleil, donc en principe la clarté ! Évitez de faire un contresens sur le mot « chambre », qui à l'époque désigne une pièce de réception.
- Soulignez le paradoxe final, fondé sur un renversement logique : la meilleure façon de montrer qu'on a de l'esprit est de ne pas songer à en faire.

#### 3 QUESTION DE GRAMMAIRE > Analysez la phrase suivante : « Ce n'est pas tout [...] rien » (l. 54-58) : délimitez et identifiez les différentes propositions.

Vérifiez que vous avez repéré cinq propositions dont deux subordonnées.



## Questions pour l'entretien

Ces questions, qui font référence aux *Fausse Confidences* de Marivaux, ont été conçues à titre d'exemples.

**1** Dans votre dossier est mentionnée la lecture cursive des *Fausse confidences*. Pouvez-vous présenter brièvement cette œuvre et exposer les raisons de votre choix ?

**2** Qui sont Dorante et Dubois ?

**3** Vous avez étudié *Les Caractères* et vous avez lu *Les Fausse Confidences* : quelles comparaisons (ressemblances et différences) établir entre les comédies sociales évoquées dans l'une et l'autre œuvres ?

## DES IDÉES DE lectures cursives...

Voici un choix de quatre œuvres permettant de prolonger l'étude des deux thèmes des parcours : La comédie sociale et Peindre les hommes, examiner la nature humaine.

• LA BRUYÈRE,  
*Les Caractères*  
(1688-1696)

1500

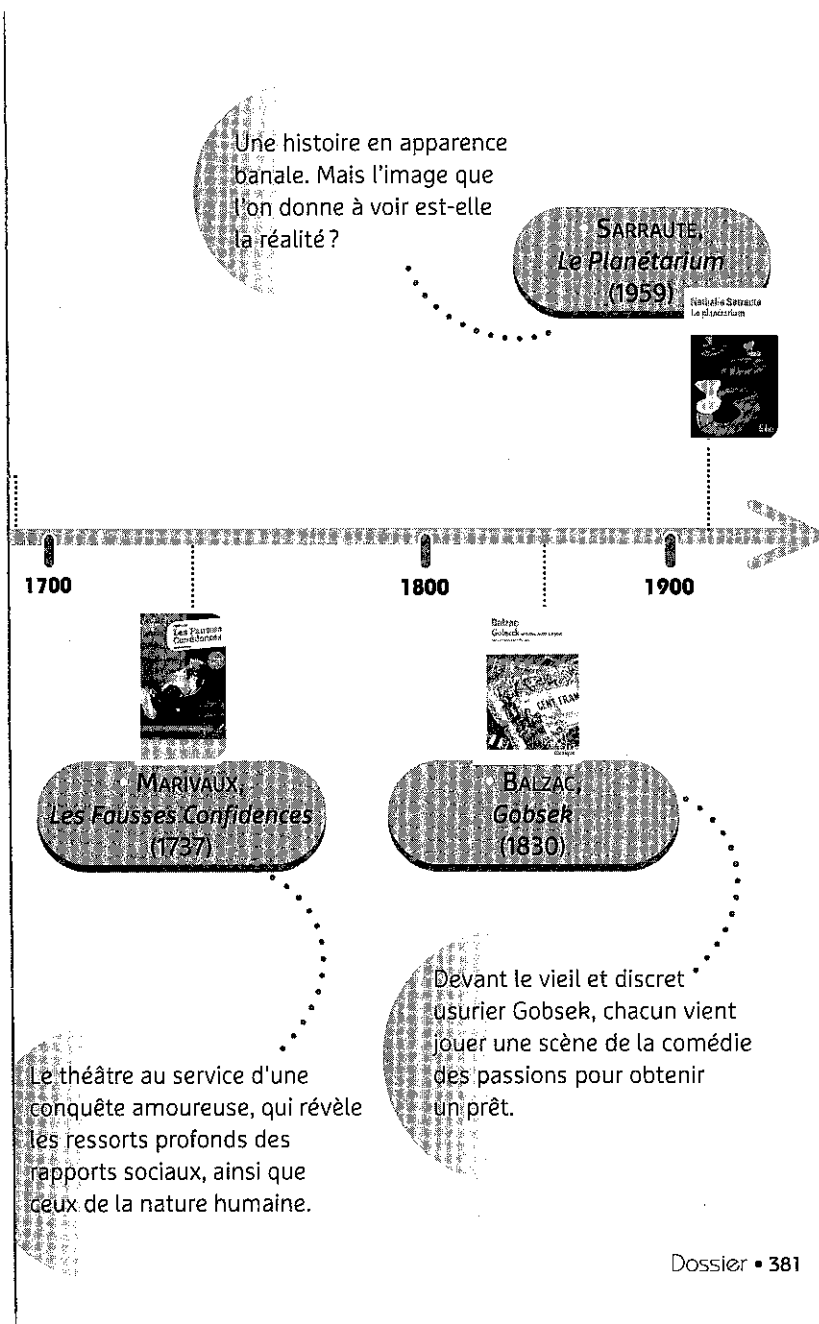
1600



Shakespeare  
LE SONGE  
D'UNE NUIT D'ÉTÉ

SHAKESPEARE,  
*Le Songe d'une nuit d'été*  
(vers 1596)

Une pièce sur le thème du  
« théâtre du monde » et  
sur les rapports sociaux.



Une histoire en apparence banale. Mais l'image que l'on donne à voir est-elle la réalité?

**SARRAUTE,**  
*Le Planetarium*  
(1959)



1700



**MARIVAUX,**  
*Les Fausses Confidences*  
(1737)

Le théâtre au service d'une conquête amoureuse, qui révèle les ressorts profonds des rapports sociaux, ainsi que ceux de la nature humaine.

1800



**BALZAC,**  
*Gobsek*  
(1830)

Devant le vieil et discret usurier Gobsek, chacun vient jouer une scène de la comédie des passions pour obtenir un prêt.

1900

FICHES

PROLONGEMENTS

SUJETS DE BAC

MÉTHODES

# RÉUSSIR la dissertation

*Le jour du bac, vous avez le choix entre trois sujets de dissertation sur un même objet d'étude, selon l'œuvre et le parcours que vous avez étudiés en classe. Vous devez montrer que vous en avez compris les principaux enjeux.*

## 1 • Analyser le sujet

- Le sujet se présente en général sous la forme d'une question ou sous la forme d'une citation suivie d'une question. Une phrase de consigne délimite ensuite le champ de votre réflexion (l'œuvre seule ou l'ensemble des textes pouvant s'inscrire dans le parcours concerné).
- Lisez attentivement l'ensemble de l'énoncé. Identifiez les **mots clés** et définissez-les si nécessaire.

## 2 • Formuler la problématique, trouver des idées

- Reformulez alors la citation et/ou la question pour mettre en évidence le **problème posé**.
- Notez en vrac toutes les **idées** qui vous viennent à l'esprit, **en lien avec ce problème** : à ce stade, il n'y a pas de mauvaise idée.
- Listez au brouillon **les œuvres et les textes** que vous avez lus dans le cadre du parcours concerné : ils pourront vous fournir de précieux exemples. Quel éclairage apportent-ils sur le sujet ?

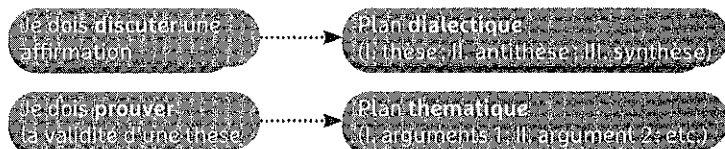
## 3 • Organiser ses idées

- Reprenez vos notes et organisez vos idées : pour chaque partie, vous devez avoir au moins deux **arguments**, illustrés par un ou plusieurs **exemples** chacun. Chaque argument correspond à une sous-partie.
- Mettez **vos connaissances au service de votre argumentation** : il ne s'agit pas de « recaser » des citations ou des éléments d'analyse appris

par cœur, mais de sélectionner les exemples les plus pertinents et de montrer comment ils illustrent votre idée.

### Quel type de plan ?

La formulation du sujet peut vous indiquer le type de plan à privilégier.



- Dans le cas d'un plan dialectique, vous devez d'abord expliciter l'affirmation (I), puis formuler des réserves (II), avant de la reformuler pour dépasser l'opposition entre I et II (III). Notez bien que l'antithèse ne consiste pas à dire le contraire de ce qui a été dit dans la thèse, mais à en évoquer les limites ou les lacunes.

- Dans le cas d'un plan thématique, présentez successivement différents arguments en faveur de la thèse proposée.

## 4 • Rédiger la dissertation

- Rédigez d'abord votre **introduction** au brouillon. Elle doit comporter:
  - une phrase d'amorce;
  - la citation qui sert de support au sujet (le cas échéant);
  - une reformulation de la problématique;
  - l'annonce de votre plan.

- Rédigez ensuite votre développement en suivant le **plan établi au brouillon** (une sous-partie = un paragraphe).

Ménagez des transitions entre vos grandes parties.

- Rédigez enfin une **conclusion** qui synthétise votre point de vue et répond au problème posé par le sujet. Vous pouvez terminer en élargissant le débat (autre époque, autres arts...).

**Conseil** Ménagez des transitions entre vos grandes parties et utilisez des connecteurs logiques pour aider le correcteur à comprendre la logique de votre argumentation.

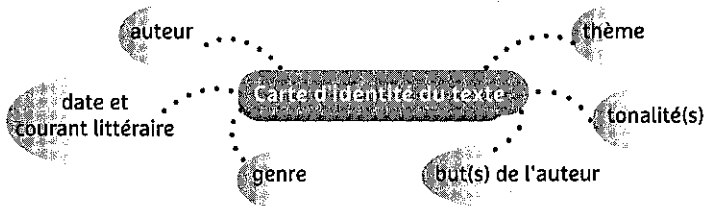
- Relisez attentivement l'ensemble de votre devoir : que vous soyez à l'aise ou non en orthographe, on fait souvent des fautes lorsque l'on est pris dans le fil d'une réflexion. L'important est de réussir à les corriger !

## RÉUSSIR le commentaire de texte

Le commentaire consiste à proposer une interprétation d'un texte littéraire de manière argumentée. Le texte proposé au bac relève de l'un des objets d'étude abordés pendant l'année, mais n'est pas extrait d'une œuvre au programme.

### 1 • Analyser le texte

- Lisez une première fois le texte, sans oublier le paratexte et les notes : cela vous permet d'établir sa « **carte d'identité** ».



- À l'aide du paratexte et de la connaissance que vous pouvez avoir de l'œuvre, **situez le texte** le plus précisément possible.

### 2 • Dégager la problématique

- Notez vos **impressions de lecture** : qu'avez-vous compris ? quel effet le texte produit-il sur vous ?
- Relisez plusieurs fois le texte en l'annotant : identifiez sa **structure** et repérez les **procédés littéraires** qui vous semblent signifiants. Notez toutes vos remarques au brouillon.
- Essayez de résumer la **spécificité du texte** en une phrase : qu'est-ce qui le rend intéressant, selon vous ? Cela vous permet de formuler votre problématique, de préférence sous forme de question : « Comment... ? », « En quoi... ? »

### 3 • Organiser ses idées

- Identifiez ensuite **deux ou trois pistes de réponse** (ou axes de lecture) qui structureront votre analyse. Attention, un procédé littéraire ne constitue pas un axe de lecture !

**Dans les séries technologiques, le sujet comporte un parcours de lecture, qui vous donne les deux grandes parties de votre commentaire.**

- Classez les éléments relevés de manière à constituer des parties et des sous-parties équilibrées. Votre plan doit aller **du plus simple au plus complexe**.
- Chaque sous-partie doit comporter :



### 4 • Rédiger le commentaire

- Rédigez d'abord votre **introduction** au brouillon. Elle doit comporter :
  - une phrase d'amorce ;
  - une courte présentation du texte, qui le définit et le situe ;
  - votre problématique ;
  - l'annonce de votre plan.

- Rédigez ensuite votre développement en suivant le plan établi au brouillon. Retenez que : **un paragraphe = une sous-partie**.

Ménagez des transitions entre vos grandes parties.

- Rédigez enfin une **conclusion** qui synthétise votre démonstration et répond à la problématique. Vous pouvez terminer en ouvrant sur d'autres textes partageant les mêmes enjeux, mais évitez les ouvertures artificielles.

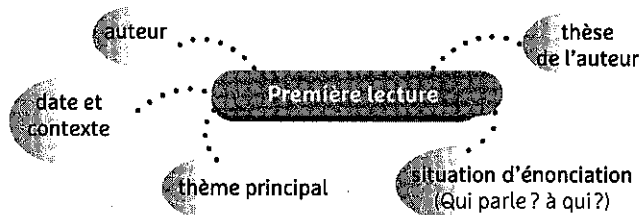
**Conseil** Consacrez environ 1 heure 30 à la rédaction au propre. Gardez au moins 10 minutes pour vous relire : la qualité de la langue fait partie des critères d'évaluation !

## RÉUSSIR la contraction de texte

Le texte à contracter est un texte relevant d'une forme moderne ou contemporaine de la littérature d'idées, qui compte environ 1 000 mots. Vous devez le réduire au quart, soit à environ 250 mots (+/- 10 %), en prenant garde d'en respecter l'énonciation, la thèse et la structure.

### 1 • Définir l'énonciation et la thèse du texte

- Lisez attentivement le paratexte, le texte et les notes.
- Faites un bilan après la première lecture :



### 2 • Repérer les idées principales

- Relisez le texte crayon à la main afin d'effectuer les **premiers repérages** :
  - surlignez les mots clés et soulignez les principaux arguments ;
  - encadrez les connecteurs logiques ;
  - barrez les éléments non essentiels (exemples non significatifs, précisions inutiles...).
- Identifiez les **différentes étapes** de l'argumentation et essayez de résumer chacune d'elles en une phrase.



### 3 • Rédiger la contraction

- Cachez le texte et écrivez le **premier jet** de votre contraction.
- **Retravaillez ensuite votre texte** en utilisant vos notes et le texte à contracter. Votre contraction doit :
  - contenir les principaux mots clés du texte de départ ;
  - comporter toutes les idées essentielles du texte, dans le même ordre ;
  - conserver les marques d'énonciation du texte (si l'auteur s'exprime à la 1<sup>re</sup> personne, votre contraction doit être à la 1<sup>re</sup> personne) ;
  - respecter le nombre de mots indiqué.
- Recopiez enfin votre contraction au propre. N'oubliez pas d'indiquer le **nombre de mots utilisés** et de vous relire attentivement.

**Conseil**

Rédiger un premier jet sans regarder le texte vous évitera de le paraphraser : vous devez reformuler l'essentiel avec vos propres mots.

## RÉUSSIR l'essai

*Après avoir contracté le texte proposé, vous devez rédiger un essai sur un thème commun à ce texte et à l'œuvre de littérature d'idées que vous avez étudiée durant l'année.*

### 1 • Analyser le sujet

- Le sujet se présente en général sous la forme d'une question. Une phrase de consigne délimite ensuite le champ de votre réflexion (l'œuvre seule ou l'ensemble des textes pouvant s'inscrire dans le parcours concerné).
- Lisez attentivement l'ensemble de l'énoncé. Identifiez les **mots clés** et définissez-les si nécessaire.

### 2 • Trouver des idées, les organiser

- Le sujet vous invite le plus souvent à **développer un point de vue nuancé** sur une question : dans ce cas, vous devez déterminer la thèse en jeu et trouver au moins deux arguments en sa faveur et deux arguments qui la nuancent.
- Il peut aussi s'agir de **prouver la validité d'une thèse** donnée : cherchez alors plusieurs arguments qui l'étayent.
- Quel que soit le type de sujet, vos arguments doivent toujours être illustrés par un ou plusieurs **exemples** tirés du texte à contracter, des œuvres étudiées en classe ou de votre culture générale (arts, actualité...).

### 3 • Rédiger l'essai

- Rédigez d'abord votre **introduction** au brouillon. Elle doit comporter :
  - une phrase d'amorce ;
  - une reformulation du sujet ;
  - l'annonce des grands mouvements de votre réponse.

- Rédigez ensuite votre **développement** en suivant le plan établi au brouillon. Celui-ci doit comporter entre deux et quatre paragraphes, correspondant chacun à un argument illustré par un ou plusieurs exemples.

**Conseil** En guise d'amorce, vous pouvez par exemple faire le lien avec le texte de la contraction et/ou l'œuvre de littérature d'idées étudiée.

- Rédigez enfin une **conclusion** qui répond de manière claire et synthétique à la question posée par le sujet.
- Gardez au moins une dizaine de minutes pour vous relire.

#### Bien gérer son temps pour l'ensemble de l'épreuve

1. Je choisis mon sujet	10 min
2. Je prépare et rédige la contraction	1 heure 45 min
3. Je prépare et rédige l'essai	1 heure 45 min
4. Je relis attentivement l'ensemble de la copie	15 min

# RÉUSSIR l'épreuve orale

L'épreuve orale dure 20 minutes et vous disposez de 30 minutes de préparation. Vous êtes évalué(e) tant sur vos connaissances que sur votre capacité à vous exprimer à l'oral.

## 1 • Comprendre l'épreuve

L'épreuve orale se déroule comme suit :

1 <sup>re</sup> partie: exposé (⌚ 12 min 📄 12 points)	2 <sup>de</sup> partie: entretien (⌚ 8 min 📄 8 points)
<ul style="list-style-type: none"> <li>• lecture du texte</li> <li>• explication linéaire</li> <li>• question de grammaire</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• présentation d'une œuvre intégrale</li> <li>• échange avec l'examineur</li> </ul>

## 2 • Bien gérer le temps de préparation

- Commencez par **délimiter le passage** à expliquer : il ne correspond pas forcément à la totalité de l'extrait étudié en classe.
- Lisez une première fois le texte pour vous le remettre en mémoire, puis re-lisez-le en l'annotant. Notez les **idées importantes**, dans l'ordre du texte, en utilisant un code couleur qui vous permette de vous repérer facilement dans vos notes et dans le texte.
- N'hésitez pas à structurer votre explication en vous appuyant sur les **mouvements du texte**.
- Prévoyez environ 5 minutes pour répondre à la question de grammaire et 5 minutes pour préparer la 2<sup>de</sup> partie de l'oral, en notant les points clés de la présentation.

**Conseil** N'essayez pas de rédiger l'intégralité de votre explication : face à l'examineur, vous devez être naturel(le) et spontané(e).

### 3 • Réussir la première partie de l'oral

- Présentez brièvement le texte (auteur, œuvre, époque, parcours dans lequel il s'inscrit), puis lisez-le à haute voix.

**Conseil** Soignez la lecture : ne parlez pas trop vite, faites les liaisons et utilisez une intonation adaptée.

- Expliquez le texte **sans le paraphraser** : il ne s'agit pas de reformuler le propos de l'auteur, mais de proposer une interprétation du texte. Vous devez donc toujours analyser les procédés que vous relevez.
- **Concluez** votre explication en synthétisant vos observations : quels sont les principaux enjeux du texte ? Ouvrez éventuellement en évoquant d'autres textes du parcours.
- Répondez enfin à la question de grammaire :
  - citez la phrase ou le passage concerné ;
  - décrivez le fait grammatical en utilisant un vocabulaire adapté.

### 4 • Réussir la seconde partie de l'oral

- Dans un premier temps, l'examineur vous invite à **présenter l'œuvre** que vous avez choisie. Soyez concis mais efficace :
  - résumez brièvement l'œuvre et ses principaux enjeux ;
  - expliquez pourquoi vous avez choisi de la présenter.
- L'examineur prendra appui sur votre présentation pour vous poser des questions. C'est surtout votre **aptitude à dialoguer** qui est évaluée : efforcez-vous de développer vos réponses et de réagir aux propositions de l'examineur.

#### Quelques conseils pour être à l'aise à l'oral

##### PENDANT L'ANNÉE

- prendre la parole en public dès que possible
- repérer les tics de langage et les gestes nerveux et s'entraîner à les éliminer

##### JOUR J

- prendre le temps de s'installer confortablement
- ne pas parler trop vite ni trop bas
- respirer profondément

## Table des illustrations

### Dans l'ouvrage

- Page 2 et pages d'ouvertures *La Cour Royale au XVII<sup>e</sup> siècle*, d'après une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle. ph © Erica Guilane-Nachez/stock.adobe.com
- Page 6 Gravure d'après un dessin de François Delpech, XIX<sup>e</sup> siècle. Coll. Archives Hatier
- Page 7 Jean de La Bruyère, *Les Caractères de Théophraste traduits du grec: avec Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. Frontispice de la seconde édition, Paris, Estienne Michallet, 1688. Coll. Archives Hatier
- Pages 21, 59, 95, 117, 160, 191, 219 Illustrations de B. Damman and V. Foulquier pour une édition publiée chez Nimmo Publisher, Londres, 1885. Coll. Université de Californie  
Pages 26, 32, 52, 67, 81, 91, 113, 125, 147, 159, 182, 222, 254, 268 Illustrations de Grandville, Octave Penguilly L'Haridon, et Jules David pour une édition publiée chez Morizot, Paris, 1864. Coll. Archives Hatier
- Page 380 *Le Songe d'une nuit d'été*, William Shakespeare. © Le Livre de Poche, 2018.
- Page 381 *Gobseck*, Honoré de Balzac, Folio n° 6616. © Gallimard, 2019 • Marivaux, *Les Fausses Confidences*, Classiques & Cie lycée, ©Hatier • Nathalie Sarraute, *Le Planétarium*, Folio n° 92. © Gallimard, 1972

### Sur les rabats

- Jean-Léon Gérôme, *Molière à la table de Louis XIV*, 1863, huile sur toile, Malden (Massachusetts), Malden Public Library. ph © Sotheby's/akg-images
- *Ridicule*, film de Patrice Leconte, 1996, avec Bernard Giraudeau, Fanny Ardant, Isabelle Spade et Marc Berman. ph © Catherine Cabrol/Photo12/ Epithète Films/Cinéa
- James Ensor, *Autoportrait aux masques*, 1899, huile sur toile, 120 x 80 cm, Komaki, Japon, Menard Art Museum. ph © Leemage
- *Le Côté de Guermantes* d'après Marcel Proust, adaptation et mise en scène de Christophe Honoré à la Comédie-Française, 2020. ph © Jean-Louis Fernandez



Achévé d'imprimer en Espagne par Black Print  
Dépôt légal 07850-5/01 - Mai 2021